



3 1761 06236633 1

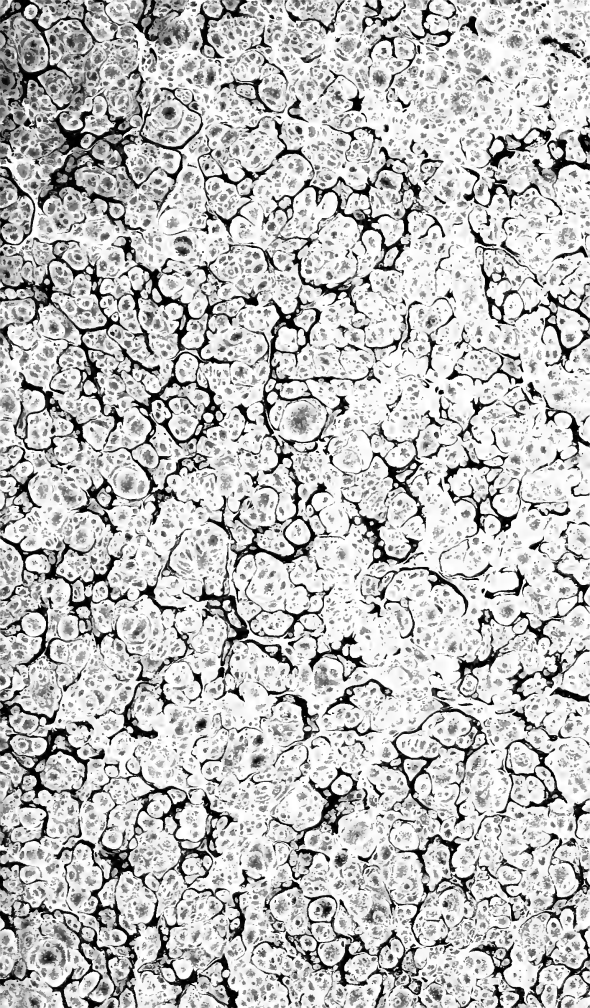
PQ
2429
S53G53
1841
c.1
ROBARTS

Bibliothèque

DE

M^r. LAURENT PICHAT.





1. 1. 1. 1. 1.

1. 1. 1. 1. 1.

1. 1. 1. 1. 1.

UNE SOIRÉE

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

LF
5721350

UNE SOIRÉE

DU

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

24 AVRIL 1841.

Faint handwritten notes, possibly a library or archival stamp, partially legible.

—•••—
CONTENTS.

LE GLADIATEUR, — LE CHÈNE DU ROI,

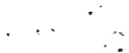


394057
12.6.71

PARIS.

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE, 13.

1841.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Deux théâtres rivaux représentaient dans la même soirée, au mois de novembre 1822, *Saül et Clytemnestre*, de M. Alexandre Soumet; le 24 avril 1841, on jouait également aux Français *le Chêne du Roi* et *le Gladiateur*, une comédie et une tragédie du même grand poète et de M^{me} Gabrielle d'Altenheim, sa fille; et l'on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que la Muse tragique, qui se taisait du silence de M. Alexandre Soumet, s'est relevée aujourd'hui dans toute sa splendeur et dans toute sa solennité.

Ne parlons pas nous-même; un libraire est toujours suspect en parlant des œuvres qu'il édite. Écoutons les vrais organes de l'opinion littéraire, les impressions de tous les critiques de notre époque; c'est un concert unanime d'éloges.

Voici d'abord le spirituel feuilletoniste du JOURNAL DES DÉBATS, M. Jules Janin :

Huit actes, deux pièces nouvelles, une tragédie en vers, une comédie en vers, du même auteur, joués par les mêmes acteurs, devant les mêmes spectateurs, le même soir, pas plus tard qu'hier samedi, jusqu'à minuit ! Certes l'entreprise était hardie, difficile, inusitée, et jusqu'à ce jour on ne pouvait guère citer que feu Dorat à qui cette double aventure fût arrivée le même soir.

« Cependant nous étions à notre poste, et de bonne heure; nous savions à l'avance que le héros de cette double tentative s'appelait M. Alexandre Soumet, et nous étions bien aise de lui rendre tous les hommages qui sont dus à un poète de bonne foi, à un écrivain sérieux et loyal, à un enthousiaste convaincu. Autant le métier dramatique nous fait peine à voir, autant ces nobles efforts d'un esprit courageux nous intéressent et nous touchent. Nous avons en horreur tout ce qui est

la marchandise rimée : en revanche, ce qui ressemble à l'art, à l'inspiration des poètes, nous trouvera toujours plein de respect et de dévouement. Mais quoi ! déjà le drame commence ! Faites comme nous avons fait hier, prêtez-nous toute votre attention.....

« Cette tragédie, *le Gladiateur*, qui est due à la poétique association du père et de la fille, est tout-à-fait une œuvre grande et sérieuse dont on ne saurait parler avec trop de ménagemens. La tentative est hardie, elle s'appuie sur deux chefs-d'œuvre, *Polyeucte* et *les Martyrs*; elle est écrite avec cette inspiration quelque peu étudiée dont parle l'Art poétique, *ore rotundo*; de très-beaux vers partis de l'âme et qui retournent d'où ils sont partis, un premier acte vif et rapide, un second acte tout plein de charme, un troisième et un quatrième acte vastes et solennels, ce sont là autant d'éléments de succès auxquels on ne résiste guère. Si la grande comédienne qui est à elle seule toute la tragédie de cette année eût daigné savoir que M. Soumet est un poète sérieux à qui sont dus tous les égards et qui mérite toutes les sympathies, elle eût insisté pour jouer le rôle de l'impératrice Faustine, écrit pour elle..... En résumé, le succès a été unanime, il est mérité; ce sont là de ces œuvres qui nous font croire encore à l'âme, à l'esprit, au talent, aux honnêtes efforts, à la conscience d'un écrivain.....

« Nous disions donc que la tragédie du *Gladiateur* avait été suivie immédiatement d'une comédie en vers de M. Soumet, *le Chêne du Roi*.

« Eh bien ! ce n'est pas deux succès, c'est trois succès qu'il faut dire. M. Soumet, dans sa retraite, n'a pas écrit seulement *le Gladiateur* et *le Chêne du Roi*, il a encore écrit un poëme, poëme épique ! Arrivé avec son poëme à Paris (il revenait d'Italie, tout s'explique), M. Soumet, l'illustre auteur de *Saül* et de *Clytemnestre*, dans cette ville si remplie de libraires intelligens, ne trouve pas un éditeur qui consente à hasarder trois mille francs pour l'impression de sa *Divine Épopée*. L'auteur l'imprime à ses frais. Très bien. Trois semaines après, jour pour jour, M. Soumet s'en va chez le libraire, non pas libraire-éditeur, mais libraire-dépositaire, pour savoir des nouvelles de son livre. — Monsieur, dit le libraire, tout est vendu. — Tout ! s'écrie le poëte. — Tout. Et en preuve, voici les billets de Banque que je vous dois. C'est là, je vous l'avoue, le plus grand événement poétique dont il me soit arrivé d'être le témoin. »

M. Hippolyte Lucas écrivait en même temps dans LE SIÈCLE :

« M. Alexandre Soumet agit comme le Cid, qui,

au sortir d'une bataille, s'expose aux chances d'un duel après avoir pris à peine le temps de respirer. Tout palpitant encore des mille et mille vers de son épopée, il se présente dans la lice armé de pied en cap, tenant d'une main le poignard tragique et de l'autre le masque de la comédie, léger bouclier. Le sujet de sa tragédie, bien que renfermé en apparence dans les proportions dramatiques ordinaires, embrasse plusieurs siècles en réalité, depuis le moment où l'étoile de la civilisation romaine s'éteint, jusqu'à celui où le *labarum* apparaît dans le ciel de Constantin.

« M. Alexandre Soumet, comme tous les vrais poètes de notre époque, est tourmenté du besoin de l'innovation. Il prétend, et il a raison, rajeunir par la forme les sujets mêmes que le génie a consacrés. Dans une *Fête de Néron*, M. Alexandre Soumet n'a pas craint d'esquisser, malgré Racine, le portrait d'Agrippine, et, ce que Racine n'avait pas osé faire, il a mis en regard celui de la courtisane Poppée, maîtresse des volontés de Néron. *Polyeucte* est venu après *Britannicus*. M. Soumet a pensé que les catacombes, les églises des chrétiens primitifs, les temples romains aux colossales divinités, le cirque avec sa vaste arène, ne méritaient pas le dédain où les règles d'Aristote les avaient laissés; il a essayé de reconstituer l'édifice entier, mais déjà sapé dans ses fondemens, de l'univers romain. Il a voulu descendre, comme l'avait

fait M. Alexandre Dumas, dans le détail de la vie intérieure du peuple-roi, nous conduire en quelque sorte dans les ruines obscures d'un Herculanium, au flambeau de son poétique génie; il s'est plu à nous montrer les jeunes et voluptueux Romains couchés sur des lits de bronze, le front couronné de roses, s'enivrant de Falerne et buvant aux dieux inconnus, las qu'ils étaient des dieux connus. A l'ode d'Horace, à l'élegie de Tibulle, il a prétendu opposer le chant du prêtre chrétien, la prière de la vierge; puis, et c'était là son intention réelle, nous invitant à assister au repas libre des esclaves, et faisant entendre derrière eux, dans les profondeurs du cirque, la voix rugissante des léopards, des tigres, des lions, et celle du peuple romain, non moins féroce, il s'est appliqué, poète philosophe, à mettre à nu le vice des sociétés antiques, le honteux esclavage et ce droit de vie et de mort que les pères s'arrogeaient même sur leurs enfans.....

« M. Soumet et M^{me} Gabrielle Daltenheim ont montré dans cette œuvre, pleine de nobles pensées et d'énergiques situations, toute l'abondance, toute la grandeur d'un talent accoutumé à de fortes conceptions. De tels ouvrages sont si rares, qu'il faut savoir les respecter. »

LA FRANCE, après avoir parlé des belles

sentences chrétiennes dont *le Gladiateur* abonde, ajoute :

« Nous nous plaisons à reconnaître que les grandeurs et les magnificences de la croix ont rencontré dans M. Alexandre Soumet et M^{me} Gabrielle Daltzenheim deux éloquens et riches apologistes. »

L'ÉCHO FRANÇAIS :

« Entre tous les sujets de tragédie, ceux qui sont liés à une transformation de la société humaine sont les plus grands et les plus féconds en hauts enseignemens. Ceux-là doivent émouvoir puissamment les peuples qui gémissent comme nous dans un état de compression politique ; aussi la sympathie des spectateurs était-elle pour ainsi dire assurée d'avance au sujet de l'ouvrage représenté avant-hier au Théâtre-Français, ouvrage qui forme la première partie d'une vaste trilogie sur l'esclavage, intitulée : *le Gladiateur, le Serf, le Nègre*.

« *Le Gladiateur*, dont le second titre pourrait être *l'Olympe et le Calvaire*, nous montre, au troisième siècle, la lutte du christianisme et du paganisme, de l'avenir de l'humanité et d'un passé se débattant au milieu des fanges de la matière, lutte déjà chantée dans *les Martyrs* et dans *Flavien*, ce

beau livre de M. Alexandre Guiraud, qui est un admirable poëme, d'où le sujet du *Gladiateur* a été tiré.

« La religion païenne est représentée, dans *les Martyrs*, par une femme, la douce et suave Cymodocée, cette fille d'Homère, dont elle a gardé tous les enchantemens; dans la fable du *Gladiateur*, au contraire, la religion chrétienne, cette divine fille de Marie, est représentée, par les deux poëtes, sous les traits d'une jeune cathécumène dont la mort doit avoir une si puissante influence, non pas sur la destinée d'un seul peuple, d'un seul empire, comme celle de Lucrece ou de Virginie, mais sur l'humanité tout entière, puisqu'elle régénérera le monde en le changeant dans sa pensée et dans sa parole!

« Un gladiateur s'est soustrait, pendant quinze ans, aux plaisirs des Romains; il a fui en Égypte avec sa fille au berceau, avec Néodémie, pour laquelle il a quitté les jeux du cirque. Un jour, elle lui est enlevée pendant qu'il était sorti de son antre, et ce père désolé, après bien des recherches infructueuses, revient à Rome, patrie de tout gladiateur. Il reparaît dans l'amphithéâtre, et c'est là qu'il reconnaît sa fille au moment même où il se dispose à l'immoler. Donnez cette idée féconde à M. Alexandre Soumet et à M^{me} Gabrielle Daltenheim, cette muse filiale et frateruelle pour le génie et pour la gloire, ils en feront jaillir les si-

tuations les plus fortes et les plus pathétiques; scènes politiques, scènes de terreur, scènes d'imprécations, scènes de fureur, scènes d'amour, rien ne manquera à cette œuvre grandiose où la Rome des Césars est évoquée, comme si les deux auteurs voulaient, en remuant sa cendre, nous montrer combien peu elle pesait déjà dans la balance de l'avenir!

« Le succès du *Gladiateur* fera époque dans nos annales théâtrales, comme celui de *Saül* et de *Glytemnestre*. Il aurait fallu désespérer de toute littérature dramatique, si l'originalité du sujet, si la puissance des moyens et l'éclatante beauté du style de cet ouvrage n'avaient point été comprises du public, bien qu'il ait désappris depuis longtemps les touchantes leçons de nos grands maîtres pour ne se plaire qu'aux frivolités du vaudeville. Nous avons admiré les vastes tableaux que M. Alexandre Soumet et M^{me} d'Altenheim ont révélés à notre époque et qui font du *Gladiateur* une de ces œuvres que la muse tragique ne doit jamais oublier.

L'illustre auteur de *la Divine Épopée* imprime toujours le cachet épique sur toutes ses compositions; il a puisé si abondamment à la source d'Homère et des tragiques grecs, qu'il a donné à toutes ses tragédies un caractère de grandeur qui séduit ou terrifie avant d'émouvoir, et commande l'admiration avant que les yeux du spectateur

n'aient eu le temps de se remplir de larmes. Les pleurs arrivent cependant et l'émotion les fait couler avec abondance lorsque le poëte, pour frapper droit au cœur, ne parle plus à l'intelligence qu'il épouvante. Au reste, il y a déjà longtemps que la place de M. Alexandre Soumet, comme poëte tragique, est hautement fixée. On ne l'a jamais vu faire descendre l'art de sa pure idéalité, et lorsque sa lyre changea de diapason, on le vit passer du dialogue d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle à l'action merveilleuse de Klopstock et de Milton, et emporter la tragédie dans les sublimes régions de l'épopée.

« *Le Gladiateur et le Chêne du Roi*, cette comédie si spirituellement écrite, ont été jouées avec un ensemble remarquable par MM. Guyon, GEFROY, Régnier, M^{lle} Doze, toute ravissante dans le rôle de Néodémie; M^{lle} Rabut, qui, comme le poëte, ceignait son front d'une double couronne; et M. Ligier, pour qui la tragédie avait été composée il y a quatre ans, et qui s'est élevé à une hauteur d'inspiration qu'il n'avait presque jamais égalée. »

LE COURRIER FRANÇAIS :

« Nous admirons sans réserve les beautés remarquables du troisième et du quatrième acte, l'effet pathétique des situations, l'éloquence des

paroles, l'éclat du spectacle. Le personnage d'Origène est une belle figure des premiers temps du christianisme; cette religion naissante, qui devait bientôt monter sur le trône de Constantin et apporter une loi nouvelle à l'univers, est dans les discours de cet apôtre pleine d'onction, de grandeur et de sublimité. La pompe et l'éclat des vers des deux poètes conviennent ici merveilleusement au sujet.

« Le personnage de Néodémie n'est pas moins admirable dans une autre manière, et forme un heureux contraste avec celui d'Origène; c'est une physionomie tout empreinte d'un charme doux, d'une grâce ravissante. C'est la néophyte, faible encore et timide auprès de l'apôtre affermi dans les combats de la foi et éprouvé au milieu des persécutions.

« Le caractère du Gladiateur est tracé d'un pinceau énergique et profond. Cet homme, dépouillé de tous les droits de l'humanité, à qui on veut même en dénier les sentimens, à qui on ne veut pas permettre d'être père; qui ne trouve d'asile ni dans les lois, ni près des dieux; traité avec plus de cruauté et de mépris que les bêtes contre lesquelles il combat, et qui sent cependant au fond de son cœur tous les sentimens qui relèvent l'homme, qui font l'être sensible et passionné, ce Gladiateur est une création pleine de poésie, de force et de nouveauté. »

Une Revue mensuelle imprimait le lendemain :

«Constatons donc un immense succès. M. Alexandre Soumet, glorieux vainqueur dans la carrière épique, sans laisser à la victoire le temps de se reposer un instant, est venu rétablir, sur les ruines du drame romantique, la statue de Melpomène. Le peuple a contemplé avec joie, avec ivresse la mâle beauté de ces formes antiques que le génie du grand Corneille, de Racine et de Voltaire avait divinisées. Le parterre a compris la mission des deux poètes, et prouvé par ses bravos qu'une tragédie, pour être vraiment admirable, devait respecter les formes consacrées et prescrites par la souveraine raison des nations et des siècles. »

L'ARTISTE :

« Nous ne saurions donner trop d'éloges à la manière large et grandiose dont le sujet du *Gladiateur* a été compris. Toute la vie romaine du troisième siècle nous est dévoilée dans une série de tableaux remarquables sous le double rapport de la variété et de l'exactitude. Les catacombes, le palais d'un jeune seigneur romain, le temple, le cirque, les cachots : tels sont les lieux divers où l'on nous transporte, les horizons qu'on nous

ouvre tour à tour, éclairés d'avance par le flambeau de la poésie.

« L'action débute grandement et dignement par de nobles exhortations qu'adresse le chrétien Origène à des gladiateurs furieux qui aspirent à se venger. Origène, en quelques vers très-nobles, très-bien frappés, et pleins du pur esprit évangélique, instruit ces hommes des préceptes de la foi nouvelle. A peine cette belle entrée en matière est-elle achevée, le drame proprement dit commence, et l'intérêt va croissant. D'un côté, c'est le jeune et beau Flavien, aimé de l'impératrice qu'il dédaigne, et aimant la séduisante esclave Néodémie, qu'il affranchit pour en faire son épouse; de l'autre côté, c'est Faustine furieuse, voulant séparer à toute force Néodémie de Flavien, et entravée dans cette entreprise (quelle méchante femme n'est pas un peu bonne mère!) par la préoccupation où la jette le sort de son fils; plus loin, ce sont les deux cultes en présence, au beau milieu d'un temple païen, dans les personnes du chrétien Origène et du grand-prêtre de Junon; ailleurs, c'est le Gladiateur, errant sur le sable du cirque en attendant la lutte, et reconnaissant sa fille, sa propre fille perdue depuis l'enfance, dans la jeune victime qu'il a ordre d'immoler. Indiquer de pareilles situations, c'est en faire l'éloge; car il est certainement impossible de trouver de plus magnifiques cadres à une pensée dramatique. »

LA REVUE DE PARIS :

« Le même soir, au même théâtre, devant le même public, à l'aide des mêmes acteurs, M. Alexandre Soumet a fait représenter une tragédie en cinq actes et en vers et une comédie en trois actes et en vers, *le Gladiateur et le Chêne du Roi*; deux batailles livrées et gagnées en un jour, coup sur coup, sur le même terrain, avec les mêmes soldats, sinon avec les mêmes armes. Pour trouver dans les fastes de la scène française l'exemple d'une pareille solennité, il faut remonter à Dorat, de galante mémoire. Le poëte amoureux qui écrivait sans sourciller : *Il est passé, le temps des cinq maîtresses*, ne devait guère s'effrayer, en effet, à l'idée de conquérir, en moins de quelques heures, les faveurs de Thalie et de Melpomène. Toutefois, moins heureux au théâtre que dans les ruelles, Dorat livra deux batailles, mais ne les gagna pas.

Quoi qu'il en soit, la tentative était glorieuse, digne d'un talent plus élevé et d'une audace plus sérieuse. Occuper à soi tout seul, dans la même soirée, la plus belle scène du monde, convier l'élite de Paris à une double fête dont on a fait tous les frais; soumettre la même assemblée par la grâce et par la terreur, par les larmes et par le sourire, certes, il y avait là de quoi séduire un esprit plus grave, un génie mieux

trempé que ne l'était l'aimable auteur des *Baisers*, de *Régulus* et de *la Feinte par amour*. Plus d'un noble courage a reculé devant la difficulté de l'entreprise ; il appartenait à M. Alexandre Soumet d'en triompher et de sortir deux fois vainqueur de cette épreuve périlleuse. Il faut le dire, M. Soumet est un des rares poètes auxquels une pareille ambition est légitimement permise ; nous en connaissons peu qui puissent raisonnablement prétendre à la justifier avec plus de bonheur.

« M. Soumet est un esprit sérieux qu'on ne saurait traiter trop sérieusement. S'il est des gloires plus éclatantes, il n'est pas de renommée plus respectable, d'un exemple plus sûr, d'un retentissement plus salutaire. M. Soumet est le vrai poète, le poète des temps antiques, marchant gravement dans sa voie, pénétré de la sainteté de sa mission et de la grandeur de son sacerdoce. Il sait que la poésie n'a pas été donnée à l'homme pour servir à des jeux frivoles, et que le feu sacré doit remonter au ciel d'où il est descendu. M. Soumet porte religieusement sa lyre comme les prêtres les vases de l'autel. Dans une époque où le doute et le découragement se sont attaqués aux plus belles intelligences, il est le seul, à vrai dire, qui ait su conserver la foi primitive de l'écrivain et du poète. Il a le culte de la muse, il croit fermement à la tragédie, aux grands vers et à l'épopée. Il n'écrit pas, il chante. A l'heure de l'inspi-

ration, il ne s'assied pas à son bureau; il monte sur son trépied. C'est cette foi naïve, digne d'un temps meilleur, qui lui a fait une place à part et l'a en quelque sorte isolé dans la littérature contemporaine; il s'est tenu constamment à l'écart, négligeant les succès faciles, n'apparaissant que de loin en loin, peu préoccupé du bruit ou du silence qui se faisaient autour de son nom, étranger aux luttes mesquines et aux rivalités vulgaires.

Nous ignorons quelle part l'avenir réserve à M. Soumet; mais, quelle qu'elle soit, l'avenir s'étonnera d'apprendre qu'au dix-neuvième siècle, dans ce siècle de publicité dévorante, de célébrités éphémères et de vaines agitations, un homme s'est rencontré, assez épris de la vraie gloire pour se condamner à dix années de labeur et de réclusion, à cette fin de doter la France d'un poème épique, chose dont la France se souciait le moins. Cet homme est M. Soumet. Il a vécu dix ans dans son œuvre, comme le ver-à-soie dans sa coque, loin des joies et des fêtes du monde, luttant contre le Dieu, tantôt vaincu, plus souvent vainqueur, et enfin, au bout de dix années, il est sorti de sa retraite et nous est apparu radieux, tenant d'une main sa lyre encore frémissante, et de l'autre un poème de douze mille vers, intitulé : LA DIVINE ÉPOPÉE.

« On ne saurait avoir trop d'estime ni trop de respect pour tant de courage et de volonté, et s'il

est vrai, comme on l'a dit, que le génie, c'est la patience, la France n'a plus qu'à ceindre les tempes de son poëte des palmes de Tasse, du Dante et de Milton. On retrouve dans toutes les œuvres de M. Soumet la même foi patiente et laborieuse; s'il eût vécu quelque mille ans plus tôt, M. Soumet eût élevé des cathédrales. Il est aujourd'hui un des rares esprits qui aient conservé dans toute leur intégrité les belles traditions de la haute littérature, le seul peut-être qui la prenne encore tout à fait au sérieux. Trempé de bonne heure aux sources les plus pures, il n'a point bu aux flots amers, et, chastement drapé dans sa robe classique, il a vu passer, sans le suivre, le torrent du drame moderne. Il est resté fidèle à ses dieux. C'est donc un homme à part, ainsi que nous le disions tout à l'heure, digne de toute espèce d'égarde; et quelle que soit la valeur absolue de ses œuvres, la critique la plus exigeante ne saurait y toucher sans une sorte de vénération. tant on y rencontre à coup sûr un sentiment élevé du beau et de l'honnête, la conscience du bien et la louable ambition d'atteindre aux célestes sommets.

« Tous ces nobles instincts, toutes ces qualités précieuses se retrouvent dans *le Gladiateur*.....

« Une demi-heure après la représentation de cette tragédie, devant la même assemblée encore toute émue et toute palpitante, le rideau du

Théâtre-Français s'est levé, et les mêmes acteurs ont joué sans fatigue, et avec une désinvolture parfaite, une comédie de M. Alexandre Soumet. Ainsi que nous le disions en commençant, le sourire après les larmes, la petite ovation après la grande, le bouquet de fleurs après la couronne de lauriers. Certes, cette soirée, dont nous garderons un long souvenir, n'aura été sans gloire pour aucun de ceux qui en ont fait les frais. A M. Alexandre Soumet et à M^{me} Gabrielle d'Altenheim la plus belle et la plus large part; à tout seigneur tout honneur; puis à M^{lle} Doze, si charmante sous le voile blanc de Néodémie; à M^{lle} Rabut, si pleine de grâce et de bon vouloir; à MM. Ligier, Guyon, Geffroy, Régnier, qui ont si bien servi les intentions du poète; enfin à tous ces soldats de l'intelligence, qui ont triomphé deux fois sous le même drapeau, toute sorte de complimens qu'on ne suspectera pas de partialité. »

On le voit, la presse entière avait noblement parlé; tous les critiques semblaient avoir dit leur dernier mot sur cette soirée mémorable, et près d'un mois, c'est-à-dire près d'un siècle avait passé sur la tête de la population parisienne, de cette population oublieuse pour laquelle nulle gloire ne dure

jamais plus d'un jour, lorsqu'un de nos feuilletonistes les plus remarquables, M. Eugène Briffaut, s'exprima en ces termes dans
LE TEMPS

« *Le Gladiateur* obtient un succès que l'on pouvait désirer sans oser l'espérer; le public se prend à ses beaux vers que les acteurs disent avec éclat, et cette noble réaction qui nous ramène vers les régions élevées du goût se fait sentir ici, comme pour *la Divine Épopée*; c'est la PROVIDENCE DU BEAU. »



LE GLADIATEUR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR ALEXANDRE SOUMET

ET

MADAME GABRIELLE D'ALTENHEYM.

Dédiée à Alexandre Guiraud.

PERSONNAGES.

LE GLADIATEUR.	LIGIER.
ORIGÈNE.	GUYON.
FLAVIEN.	GEFFROY.
LE PRÊTRE DE JUNON.	MARIUS.
OCTAVIUS.	MIRECOUR.
LUCIUS.	LABAT.
UN TRIBUN.	ALEXANDRE.
ESCLAVE GERMAIN.	DARCOUR.
ESCLAVE GAULOIS.	ROBERT
ESCLAVE DACE.	REY.
UN NÉOPHYTE.	MATHIEN.
UN GEOLIER.	<i>Idem.</i>
FAUSTINE.	M ^{lle} RABUT.
NÉODÉMIE.	M ^{lle} DOZE.
RAMADA L'ÉMONIDE.	

LE GLADIATEUR.

ACTE I.

Le théâtre représente les Catacombes de Rome. Sur le devant de la scène ,
une table de pierre sur laquelle se trouvent placés un grand livre ouvert
et une tête de mort. Dans le fond , des flambeaux allumés.

SCÈNE 1^{re}.

ORIGÈNE, assis sur un banc de pierre.

Catacombes , ô temple , ô seul asile où l'homme
Respire librement sous le fardeau de Rome ,
De Rome qui , vieillie en ses dissensions ,
A vu fuir de ses flancs l'âme des nations ,
Redoublez votre nuit !... la lutte est commencée :
Tout l'avenir du monde est dans une pensée !
La victoire n'est pas douteuse... Des tyrans ,
L'esclavage du peuple en deuil aux pieds des grands ,
La démence , les pleurs , la misère importune ,
Et sur trois mille dieux pas un pour l'infortune !
Mais le nôtre se lève , et sur l'humanité
Réfléchit les rayons de sa divinité ;
Lui qui , ravivant l'air du sépulchre à sa flamme ,
Fit pour l'œil le soleil , la liberté pour l'âme !
Oui , ce Christ fraternel dans la crèche naissant ,

Sorti des rangs du peuple et fils du Tout-Puissant,
 Nous combattons pour lui contre un siècle de crimes!
 Les cachots des martyrs regorgent de victimes;
 La hache en vain s'émonsse à redoubler les coups,
 On meurt de toutes parts!... O ciel! quand verrons-nous
 L'homme cesser enfin d'avoir l'homme pour maître?
 Quand? peut-être demain, dans deux mille ans peut-être!
 L'arbre sacré, dont l'ombre adoucit tant de maux,
 N'aura pas de longtemps poussé tous ses rameaux,
 Peut-être; et l'avenir, sous cette ombre féconde,
 Doit achever enfin d'émanciper le monde!

SCÈNE II.

ORIGÈNE, UN NÉOPHYTE.

LE NÉOPHYTE.

Des esclaves sont là.

ORIGÈNE.

Je suis leur protecteur.

LE NÉOPHYTE

Ils sont conduits vers vous par ce gladiateur
 Que pour ses grands combats tout le peuple renomme,
 Et qui depuis quinze ans avait déserté Rome.

ORIGÈNE.

J'irai les recevoir; esclaves malheureux,
 Origène toujours est un frère pour eux!
 Mais avant, fais entrer cette femme inconnue
 Pour quelque confiance en nos ombres venue.

(Il introduit Néodémie.)

SCÈNE III.

ORIGÈNE, NÉODÉMIE.

NÉODÉMIE.

Je tremble.

ORIGÈNE.

Vous pleurez, mon enfant! qu'avez-vous?
La voix des malheureux arrive jusqu'à nous,
Si faible qu'elle soit.

NÉODÉMIE.

Et la vôtre console.

ORIGÈNE.

Notre Dieu quelquefois nous prête sa parole.

NÉODÉMIE.

L'une d'entre vos sœurs eût voulu se jeter
A vos pieds seule...

ORIGÈNE.

Eh bien! qui pourrait l'arrêter

Dans ce désir?

NÉODÉMIE.

La crainte... et, que le ciel pardonne,
Peut-être le remords que son bonheur lui donne.

ORIGÈNE.

Mais elle est chrétienne?

NÉODÉMIE.

Oui.

ORIGÈNE.

Dans un humble abandon,

Sans exiger ici qu'on m'apprenne son nom,
Faites-moi de son cœur la confiance entière :
J'écoute.

NÉODÉMIE.

Vous avez deviné sa prière !...
Née esclave, sans doute elle ne connaît pas
Son pays, sa famille, et chacun de ses pas
La laisserait partout étrangère, orpheline,
Si Christ ne l'eût admise en la maison divine.
Nul parmi vos enfans plus qu'elle ne connaît
Le bienfait de la foi par qui l'âme renaît,
Ce grand trésor d'amour, du pauvre l'héritage !
Ayant reçu beaucoup, elle doit davantage...
Elle doit davantage.

ORIGÈNE.

Eh bien ?

NÉODÉMIE.

Jusqu'à ce jour,
Son cœur était resté pur de tout autre amour ;
Mais d'un jeune Romain dont la haute importance
Entre elle et lui semblait mettre tant de distance,
Le regard tendre et fier abaissé sur son front...

ORIGÈNE.

Comment ?

NÉODÉMIE.

C'est un honneur et non pas un affront !
Il n'a point offensé sa dignité jalouse ;
Maître de cette esclave, il l'a veut pour épouse ;
Mais il n'est pas chrétien...

ORIGÈNE.

Sait-il quelle est la foi
De l'esclave?

NEODÉMIE.

Lui seul dans Rome.

ORIGÈNE.

A notre loi,
Dans ces nouveaux liens, sera-t-elle fidèle?

NÉODEMIE.

Oui, toujours!

ORIGÈNE.

Ce regard ici me répond d'elle.
Dites-lui, de la part d'un prêtre du Seigneur,
Qu'elle peut sans péril accepter son bonheur.
Notre religion est toujours secourable ;
Sévère quelquefois, jamais inexorable!
Contre le chaste amour Dieu n'est pas animé :
Il connaît trop le cœur, celui qui l'a formé!...

NÉODEMIE.

Mais un édit fatal demain va vous poursuivre,
Et si tout chrétien meurt, elle, doit-elle vivre ?
Doit-elle, dans son sein qui palpite d'effroi,
Pour un terrestre amour laisser dormir sa foi ?
Loin des saintes douleurs s'exiler d'elle-même,
Sous des voiles d'hymen cacher l'eau du baptême ?
Elle aura des remords !

ORIGÈNE.

Nous les apaiserons.
Le bandeau des martyrs n'est pas pour tous les fronts :

Le sien est jeune encor pour un tel diadème ;
 Je ne l'ai pas encor obtenu pour moi-même !
 Quatre fois sur mon corps les tourmens sont passés ;
 Mais toujours mes bourreaux se sont trop tôt lassés !
 Que son humilité soit exempte d'envie ;
 Qu'elle offre à son époux l'exemple de sa vie.
 La vie a des tourmens qui durent plus d'un jour !

NÉODÉMIE.

Si vous la précédiez au céleste séjour,
 Priez pour elle, au moins, et que votre œil la voie !
 Ne l'abandonnez pas à la terrestre joie !

ORIGÈNE.

Quelle que soit la route où son Dieu la conduit,
 Qu'elle y marche sans peur, ma charité la suit !...
 Ma fille, allez en paix.

NÉODÉMIE, à part.

O pensée ineffable !

Flavien... être heureuse, et n'être pas coupable !

SCÈNE IV.

ORIGÈNE, LE GLADIATEUR, ESCLAVES.

ORIGÈNE, au néophyte.

Qu'ils viennent.

LE GLADIATEUR.

C'est donc là votre palais... Tant mieux.
 Aucune pompe ici n'alligera nos yeux.
 Vous, mes amis, restez sous ces murs tumultaires ;
 Mon cœur est assez plein pour toutes vos colères,

Et je parlerai seul pour vous tous ; par le ciel !
Je n'eus jamais besoin d'épancher tant de fiel !

ORIGÈNE.

Du calme !

LE GLADIATEUR.

Si je mens, que tous les dieux m'écrasent.
Que voulez-vous ? mes sens facilement s'embrasent.
J'ai contre les lions combattu mainte fois,
Et leurs rugissemens ont passé dans ma voix.
Pardon, maître, pardon. Vous devez me connaître,
Mon nom d'homme est Niger, la Thrace me vit naître ;
Mais mon nom d'esclave est plus noble et plus flatteur :
On ne m'appelle plus que le Gladiateur.

ORIGÈNE.

Vous aurez parmi nous un nom que je préfère,
Plus sacré devant Dieu !

LE GLADIATEUR.

Lequel ?

ORIGÈNE.

Celui de frère.

LE GLADIATEUR.

Ah ! parmi les chrétiens on nous appelle ainsi !
Les chrétiens sont donc tous des esclaves aussi ?

ORIGÈNE.

Non... Les fers inventés par l'orgueil ou le crime,
Sont tombés à la voix de la grande victime !
L'homme esclave de l'homme, ô ciel ! par quel complot ?
L'homme, qui n'est pas même esclave du Très-Haut !
De sa création Dieu règle l'équilibre ;

Il a permis le mal pour que l'homme fût libre ,
 Tant à ses yeux le don de cette liberté
 Est le plus beau trésor de notre humanité !

LE GLADIATEUR.

Voilà parler ; c'est grand... j'aime cette doctrine ,
 Je sens déjà plus d'air entrer dans ma poitrine.
 Merci de ce bienfait... Je m'acquitte à mon tour :
 Oui, frère , Rome encore ignore mon retour.
 D'ajourner les périls je n'ai pas l'habitude.
 Des amis , comme moi las de la servitude ,
 Ont juré de venger tous les affronts soufferts ;
 Sur le tombeau de Rome ils quitteront leurs fers !
 Nous sommes tous égaux , opprimés sans relâche ,
 Nivelons tous les fronts au tranchant de la hache !...
 Sais-tu pas que demain on doit vous égorger ,
 Qu'on veut aussi vous voir dans votre sang nager ;
 Qu'on veut que comme nous vous amusiez l'arène ?
 L'édit est prononcé...

ORIGÈNE.

Je le sais.

LE GLADIATEUR.

De ta haine ,
 Viens aider nos complots ; donne-nous pour soutiens
 Tes conseils, ton grand nom , le bras de tes chrétiens ;
 Nous sommes prêts.

TOUS LES ESCLAVES.

Oui , tous !

ORIGÈNE.

Nous avons d'autres armes

Pour triompher.

LE GLADIATEUR.

Comment?

ORIGÈNE.

La prière et les larmes.

LE GLADIATEUR.

Je ne les connais pas. Pour venger nos douleurs
Le sang n'est point assez, et tu m'offres des pleurs

ORIGÈNE

Ah! s'il vous faut du sang, vous qu'un pied d'airain foule,
Voyez sur cette croix, du sang de Dieu qui coule!...

LE GLADIATEUR.

Qu'il nous venge, et je cours l'adorer de ce pas.

ORIGÈNE.

Frère, quand on l'adore on ne se venge pas!

LE GLADIATEUR.

Quoi! tant d'affreux tourmens?...

ORIGÈNE.

Qu'importe à qui les brave?

LE GLADIATEUR.

Mais tu n'entends donc, prêtre, je suis esclave!
Un être sans foyer, proscrit, humilié,
Plus vil qu'un chien immonde à sa chaîne lié,
Qui parqué dans un coin dévore sa pâture,
Ou mord avec fureur le fouet qui le torture!
Du sceau de l'infamie on m'imprima l'affront,
Non pas au bras, aux pieds... Sur le front... sur le front!
Afin qu'aux yeux de tous le stygmate du maître
Dégradât en moi l'homme autant qu'il pouvait l'être!

Oh! quels trésors de haine en mon sein amassés!
 Quels cris vers la vengeance à toute heure élançés!
 Je maudis mes destins, Rome, l'amphithéâtre,
 Et j'insulte du pied cette terre marâtre
 Qui nourrit l'oppresseur du sang de l'opprimé,
 Cette terre inféconde où mes fers ont germé!
 J'insulte le soleil qui vient sur tout rivage
 Rendre encor plus pesant l'air lourd de l'esclavage!
 A nos dieux, ces tyrans, que je ne connais pas,
 J'offre, athlète insensé, d'impossibles combats;
 La vengeance m'égare et la sueur m'inonde,
 Et j'ouvre mes deux bras pour étouffer le monde !!!

ORIGÈNE.

Mais qu'as-tu donc souffert pour de semblables vœux?

LE GLADIATEUR.

Tu veux, prêtre chrétien, le savoir, tu le veux?
 Voici : Quinze ans passés, j'avais pour protectrice
 Fausta, qui préludait au rang d'impératrice;
 Elle n'était point mère, et, pour le devenir,
 Interrogeait tous ceux qui savent l'avenir;
 Elle s'entourait de devins, d'Émonides,
 Offrait aux dieux des dons dignes des Euménides;
 Mon épouse en ce temps, Gauloise aux blonds cheveux,
 Sentait vivre en son sein, exécrables aveux!
 Un enfant, mon espoir!... et Faustine jalouse,
 D'un regard envieux contemplait mon épouse.
 Un jour, que je rêvais un avenir heureux,
 Sort du fond du palais un cri funèbre, affreux,
 Je frémis et m'élançai à cette voix connue...

Quelle horreur!!! Sur un lit de fer, et pâle, et nue,
 Mon épouse frappa mes yeux épouvantés ;
 Un poignard à la main, debout à ses côtés,
 L'Émonide disait : « Fausta, tu seras mère ;
 « Mais pour donner sa force à l'inferral mystère,
 « J'ai besoin qu'un enfant aux yeux encor caché
 « Soit des flancs maternels avant l'heure arraché.
 « Cet enfant, que mon art pour ses philtres réclame,
 « Animera le tien d'une part de son âme ;
 « Et tous les deux vivront, unis ou séparés,
 « Un nombre égal de jours par le sort mesurés ! »
 D'un long rugissement j'interrompis l'infâme,
 Son poignard tressaillit, mais non pas cette femme !
 « Un homme ici, cria Faustine, son époux !
 « Qu'il soit donc spectateur face à face de nous. »
 De ces liens de fer qui font que les os saignent,
 Dix Nubiens alors m'attachent et m'étreignent
 Au pied d'une colonne; et, cédant aux efforts,
 La colonne à grand bruit s'écroute sur mon corps.
 Mais ma chaîne résiste... on accomplit le crime ;
 Le couteau déchira le flanc de la victime :
 Un long cri maternel fut son dernier adieu!!!
 Le ciel ne tomba pas, et tu parles de Dieu!

ORIGÈNE.

Et l'enfant? et l'enfant?

LE GLADIATEUR.

Il n'avait plus de mère!

Le mépris de Fausta laissa vivre le père ;
 Mais lorsque vint la nuit, une torche à la main,

Du palais odieux je repris le chemin ;
 J'incendiai ses murs , et par des sentiers sombres ,
 J'enlevai mon enfant à travers les décombres ;
 Je l'emportai bien loin , en Egypte , au Désert...
 Et je tais la moitié de ce que j'ai souffert...
 Je n'ai plus rien à dire , et tu vois qui nous sommes :
 Tu connais maintenant ce que m'ont fait les hommes.
 Ai-je tort de vouloir tous les exterminer ?
 Ne dois-je pas sur eux...

ORIGÈNE

Tu dois leur pardonner.

La clémence est un ciel que notre cœur nous donne !
 L'Olympe foudroyait , le Calvaire pardonne ;
 Et Dieu voulut mourir , sur une croix lié ,
 Pour tendre de plus haut ses mains à la pitié.

LE GLADIATEUR.

Moi , moi , leur pardonner... Dérision , démente !

ORIGÈNE

C'est toujours par ces mots que notre foi commence.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , LE NÉOPHYTE.

LE NÉOPHYTE.

Il faut vous séparer..... on a vu des licteurs ,
 De quelque ordre funeste ardens exécuteurs ,
 Violent ces tombeaux , leur ombre protectrice ,
 Et j'ai même entendu nommer l'impératrice.

LE GLADIATEUR.

Dieux!... Faustine.

ORIGÈNE.

Venez, et soyez sans effroi.

Les détours sont nombreux et sont connus de moi.

LE GLADIATEUR.

Je reste.

(Il se retire derrière une colonne.)

SCÈNE VI.

FAUSTINE, ALBIN, LICTEURS.

FAUSTINE.

Dis-tu vrai, tribun? mon ennemie,

Ma rivale.....

ALBIN.

Est venue ici.

FAUSTINE.

Néodémie!

Elle n'est pas chrétienne, et toi-même trompé...

ALBIN.

Albin de vous servir est trop préoccupé
 Pour se méprendre. Mais dans ces souterrains sombres
 Elle s'est échappée à la faveur des ombres.

FAUSTINE.

Tu ne m'as pas vengée, et ce fer dans ta main
 Hésite à prévenir cet insolent hymen?
 C'est trop tarder; il faut que l'un des deux expire,
 Albin, je deviendrais la fable de l'Empire!

Mes vœux pour Flavien n'ont que trop éclaté ;
 De mon rang , de mon nom , j'oubliais la fierté ,
 Moi , mère de César !... ils bravent mes alarmes ;
 Ne voient-ils pas leur mort en regardant mes larmes ?
 Leur amour insensé m'abreuve de poison ,
 Je leur rendrai la coupe... On nous écoute...

ALBIN.

Non.

FAUSTINE.

Regarde , un homme est là.

ALBIN.

Licteurs , qu'on le saisisse.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , LE GLADIATEUR.

LE GLADIATEUR , aux licteurs

Je m'avancerai seul vers votre impératrice.

(A part.)

Et toi , ma haine , attends que l'instant soit venu.

(Haut.)

C'est moi !... c'est moi !... c'est moi...

FAUSTINE.

Je t'avais reconnu.

LE GLADIATEUR.

Ah ! le crime , Fausta , donne de la mémoire ;
 Qu'il t'a fallu de sang pour graver mon histoire !
 Il a jailli sur moi , sur mon cœur , sur mes fers ;
 Après quinze ans , regarde , ils en sont tout couverts.

FAUSTINE.

Esclave, dont je veux dédaigner la colère,
Qu'as-tu fait de l'enfant ?

LE GLADIATEUR.

Qu'as-tu fait de la mère ?

Qu'as-tu fait de la mère ?

FAUSTINE.

Allons, j'eus quelques torts,
L'Émonide ordonnait, j'obéissais alors !

LE GLADIATEUR.

Obéir, toi, Faustine ?

FAUSTINE.

Oui, oui, ce fut horrible.

LE GLADIATEUR.

Tu trouves, n'est-ce pas ?

FAUSTINE.

Depuis ce jour terrible,
Rien ne m'a réussi ; tu peux être content,
Car je crois que mon cœur est presque repentant.
L'oracle cependant a dit vrai : Je suis mère !
Et mon fils a quinze ans... mais l'on tua son père,
Et la révolte...

LE GLADIATEUR.

Ah ! tout esclave que je suis,
Mes malédictions ont donc porté leurs fruits !

FAUSTINE.

Assez.

LE GLADIATEUR.

Moi, qu'au malheur les hommes abandonnent,

J'avais donc du pouvoir ?

FAUSTINE.

Celui que les dieux donnent.

LE GLADIATEUR.

Je pourrais croire en eux , et pour premier présent
Leur offrir...

FAUSTINE.

Parle-moi de ta fille à présent.

Tu m'en réponds... Tu sais sous quel astre elle est née,
Tu sais qu'elle et César n'ont qu'une destinée ?
Que le regard des dieux sur ta fille arrêté
La lui donne pour sœur ?

LE GLADIATEUR.

Quelle fraternité !...

César vit, elle aussi !... Mais moi, je l'ai perdue...

FAUSTINE.

Perdue !...

LE GLADIATEUR.

On me l'a prise.

FAUSTINE.

Elle sera rendue !!!

LE GLADIATEUR.

Mon enfant, mon enfant... je l'avais dans l'exil
Emportée en mon sein, bien loin, aux bords du Nil ;
Hors de tous les regards , moi, je l'avais cachée ;
Je l'endormais la nuit entre mes bras couchée,
Et puis j'allais gagner notre pâture... Un soir
Que , dans mon antre heureux , je revenais m'asseoir,
Je ne la trouvai plus... on l'avait enlevée...

O douleur ! loin de toi non encore éprouvée !

FAUSTINE.

Nul indice, jamais ?...

LE GLADIATEUR.

Je soupçonnai longtemps

Des prêtres d'Osiris, de l'Égypte habitans ;

Mais quinze ans ma fureur, sur leurs pas attachée ,

N'a pu rien découvrir...

FAUSTINE.

Tu l'as bien mal cherchée !

Esclave , as-tu pas craint d'éveiller ma fureur

A compromettre ainsi les jours de l'empereur ?

LE GLADIATEUR.

Et que fait l'empereur à mon amour...

FAUSTINE.

Écoute :

Tu l'as perdue et veux la retrouver sans doute ?

LE GLADIATEUR.

Si je le veux !

FAUSTINE.

Eh bien ! pars , repasse les eaux ;

Prends mon or, mes licteurs, quatre de mes vaisseaux...

Mais en la retrouvant, comment la reconnaître ?

LE GLADIATEUR.

Elle porte, depuis le jour qui la vit naître,

Une marque à l'épaule ; oui, le fer, en glissant,

L'effleura...

FAUSTINE.

Je le sais, car j'étanchai le sang.

LE GLADIATEUR.

Toi-même?

FAUSTINE.

Assez, assez... que tes plaintes finissent ;
 Nous devons nous haïr, nos enfans nous unissent ;
 Je te rendrai ta fille, et de ton puissant bras
 S'il faut servir César, toi, tu le serviras.
 Tu seras libre.

LE GLADIATEUR.

Libre !

FAUSTINE.

Et riche et grand, à Rome,
 Partout où tu voudras...

LE GLADIATEUR.

Redevierdrai-je un homme ?

FAUSTINE.

Oui, je te donnerai des titres et des biens...

LE GLADIATEUR.

Des esclaves surtout, pour briser leurs liens !!!

FAUSTINE.

Pars, et qu'à nous servir ton courage s'applique ;
 Tu seras protégé du proconsul d'Afrique ;
 Des temples, des palais explore le séjour...
 Avant, j'aurai besoin de toi pour un seul jour.

LE GLADIATEUR.

Déjà ?

FAUSTINE.

Chez Flavien il faudra t'introduire ;
 J'ai la clef des jardins... on pourra t'y conduire...

Les destins ont voulu nous rapprocher ainsi ;
Mais ce n'était pas toi que je cherchais ici!...

LE GLADIATEUR.

Contre ce Flavien disposez de mon glaive :
J'ai juré haine et mort à tout front qui s'élève.
Est-ce sur lui qu'il faut vous venger ?

FAUSTINE

Non... suis-moi.

LE GLADIATEUR , à part.

En attendant le jour de me venger de toi !!!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II.

Le théâtre représente de vastes jardins aux bords du Tibre. Des statues de marbre de Paros, les plus rares arbustes de l'Orient les décorent. Sous les ombrages à gauche des spectateurs s'élèvent des lits de bronze et de nacre incrusté d'or et d'écaille de tortues. Une table de lapis, supportée par trois sphinx d'ivoire, est couverte de fruits, de fleurs et de coupes précieuses. Six jeunes esclaves portant des urnes d'albâtre et de vermeil servent les convives.

SCÈNE I^{re}.

FLAVIEN, OCTAVIUS, LUCIUS, AMIS.

OCTAVIUS.

Tes jardins, que les dieux gardent des vents du Nord,
Rivalisent d'ombrage avec ceux d'Agénor.
Des fleurs ! j'aime les fleurs ! Je veux que Déiphire
En dépouille pour nous tes vases de porphyre.

FLAVIEN.

Prends garde, Octavius, quelquefois sous nos pas
La rose a des poisons.

OCTAVIUS.

Je ne les connais pas.
De plus de voluptés ma coupe s'environne,
Lorsque Flore, en riant, lui cède sa couronne !
Loin de nous les leçons du stoïque odieux,
Je bois à Flore.

LUCIUS

Moi, je bois à tous les dieux.

FLAVIEN.

Oui, même à l'Euménide ?

LUCIUS.

Et pourquoi pas, rebelle ?

A l'Euménide encor, si l'Euménide est belle.

FLAVIEN.

Tu ne la crains donc pas ?

LUCIUS.

Non, même chez les morts.

Ma coupe peut suffire à noyer mes remords.

OCTAVIUS.

Je bois à mes coursiers ! Les grandeurs sont peu stables.

Je nourris un consul peut-être en mes étables ;

Si quelque autre Caius...

FLAVIEN.

Notre jeune empereur,

De ce présage, amis, dément trop la terreur.

Sa vertu...

OCTAVIUS.

La vertu n'a qu'un règne éphémère.

LUCIUS.

Il adore César.

OCTAVIUS.

Aux genoux de sa mère.

FLAVIEN.

Octavius !

OCTAVIUS.

Discret, toujours.

FLAVIEN

De grâce, amis...

OCTAVIUS.

Saurons-nous le secret que tu nous a promis ?

FLAVIEN.

Vous ne devinez pas?...

LUCIUS.

C'est trop longtemps te taire.
Réponds: Est-ce une énigme ou n'est-ce qu'un mystère?

OCTAVIUS.

Dans moins d'obscurité le vieux sphinx se plongeait.

LUCIUS.

Le sphinx n'enivrait pas ceux qu'il interrogeait.

OCTAVIUS.

Instruis-nous, Flavien, ta parole est donnée.

FLAVIEN.

Nous célébrons ici ma fête d'hyménée.

TOUS.

Vraiment !

LUCIUS.

A nos dépens il cherche à s'amuser.

FLAVIEN.

Non, non.

OCTAVIUS

Quelle imprudente ose donc t'épouser ?

LUCIUS.

Autre énigme.

OCTAVIUS.

Serait-ce Aglaé de Phalère ?

Prends-y garde, il est très-dangereux de lui plaire.
Ses amours inconstans parfois sont orageux ;

Mais dans Rome trois fois elle a donné des jeux ;
 Sa fortune est immense et sa race illustrée ;
 On dit qu'elle possède un palais à Caprée ?

FLAVIEN.

Ce n'est pas elle.

LUCIUS.

Alors c'est Stella ; le sommeil.

La surprend sur un lit de nacre et de vermeil ,
 Ses bains sont d'ambre pur, et l'or pur de ses voiles
 Semble, comme son nom , lui venir des étoiles.

FLAVIEN.

Pas elle.

OCTAVIUS.

Est-ce plutôt la blonde Epicharis,
 Qui décupla sa dot de maris en maris ?

LUCIUS.

Julia te tient-elle en ses douces entraves ?

OCTAVIUS.

Est-ce l'impératrice ?

FLAVIEN.

Une de mes esclaves

Que je vais affranchir devant vous.

TOUS.

Que dis-tu ?

FLAVIEN

L'amour qu'on a pour elle enseigne la vertu !
 J'ai livré tout mon cœur à son charme suprême ;
 Je ne suis libre, moi , que depuis que je l'aime !
 Autrefois , d'un désir vers un autre emportés ,

Mes sens avaient subi le joug des voluptés ;
 Dans les lieux où Virgile a placé l'Elysée ,
 Parthénope , au matin brillante de rosée ,
 M'attirait , m'enivrait de ses enchantemens ;
 Tibulle m'enseignait les soupirs des amans.
 D'aimer selon mon cœur autrefois incapable ,
 Je suivais sur les flots une beauté coupable ;
 Aux folles passions j'abandonnais mes jours :
 Rome avait moins de dieux que je n'avais d'amours !
 Mais aujourd'hui l'amour sous sa puissante flamme
 A changé mes destins , m'a révélé mon âme.
 Ce n'est plus ce transport , trompeur dans ses desirs ,
 Qui laisse le remords sous chacun des plaisirs ,
 Cet éclair de bonheur qui rend la nuit plus noire !
 C'est l'amour plus réel et plus beau que la gloire !
 Néodémie en moi fait naître cette ardeur :
 Son front mélancolique et voilé de pudeur
 Brille comme une étoile aux mortels inconnue ;
 C'est Vesta tutélaire en mon palais venue.

OCTAVIUS.

Est-il Nazaréen ?

LUCIUS.

Non, non, il n'est qu'amant.

FLAVIEN.

Vous serez mes témoins pour l'affranchissement ;
 Ne lui refusez pas votre indulgence amie.

OCTAVIUS.

La connaissez-vous ?

LUCIUS.

Non.

OCTAVIUS.

Ni moi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, NÉODÉMIE vêtue de blanc et suivie de
douze esclaves de Géorgie couronnées de roses.

FLAVIEN, la conduisant sur le devant du théâtre.

Néodémie.

TOUS.

Qu'elle est belle !

FLAVIEN.

Venez ; la fête de ce jour
Ne saurait se passer de vous ; et votre amour
Aux fêtes d'un moment donnera sa durée.

NÉODÉMIE.

Seigneur !

FLAVIEN.

De mes amis l'élite préférée.

OCTAVIUS.

Par des sermens sacrés nous sommes tous liés.

FLAVIEN.

Oui, sacrés !

LUCIUS.

Comme ceux que l'on fait à vos pieds.

OCTAVIUS.

L'amitié , parmi nous , saintement se proclame.

NÉODÉMIE.

Je crois que l'amitié double l'amour de l'âme.

Je le crois ; j'en suis sûre aujourd'hui.

FLAVIEN.

Flavien

Ne démentira pas ce qu'elle dit si bien.

LUCIUS.

Que ton bonheur est grand !

FLAVIEN.

Esclave douce et fière,

Votre maître peut-il vous faire une prière ?

NÉODÉMIE.

J'écoute.

FLAVIEN.

Il veut te voir à genoux devant lui.

Pour commander demain , obéis aujourd'hui.

(Néodémie se met à genoux devant Flavien.)

Nul rameau consacré dans mes jardins du Tibre ;

Mais une noble épée aussi peut rendre libre.

(Il touche le front de Néodémie de la pointe de son épée.)

Sois donc libre à présent , et que ton jeune front

Se relève brillant et pur de tout affront !

NÉODÉMIE, se relevant.

Je bénis votre main.

OCTAVIUS.

Elle s'incline esclave

Et se relève reine !

FLAVIEN.

A présent plus d'entrave ,
Si vous vouliez me fuir, vous êtes sans lien ,
Sans maître maintenant.

NÉODÉMIE.

Vous croyez, Flavien ?

FLAVIEN.

Non ; je perds une esclave et je trouve une épouse

LUCIUS.

Ami, de ton hymen Rome sera jalouse !

OCTAVIUS, bas à Flavien.

L'impératrice aussi.

FLAVIEN.

Vous, à notre bonheur
De les convier tous faites-leur donc l'honneur.

NÉODÉMIE.

Je vous attends demain à l'autel... dans le temple...

FLAVIEN.

Le temple de Junon.

OCTAVIUS.

Si notre œil vous contemple ,
La déesse aura peu d'encens.

NÉODÉMIE, à part.

Ah ! vers mon Dieu

S'élèvera le mien !

TOUS.

Adieu, Madame.

NÉODÉMIE.

Adieu.

SCÈNE III.

FLAVIEN , NÉODÉMIE , ESCLAVES.

NÉODÉMIE.

J'avais peur, Flavien, et je n'osais pas même
Nommer le temple.

FLAVIEN.

Enfant !

NÉODÉMIE.

De crainte d'un blasphème !

FLAVIEN.

Et qu'importe le nom de notre autel d'hymen ?

NÉODÉMIE.

Ne dites pas cela... je vous suivrai demain.
A votre tour, après, vous suivrez votre amie
Dans l'église chrétienne.

FLAVIEN.

Oui, ma Néodémie,

Selon votre désir.

NÉODEMIE.

Selon votre serment !

Origène viendra nous unir saintement.
Et nous serons unis alors.

FLAVIEN.

L'Olympe immense
Peut à nos dieux vieillis joindre un dieu qui commence.

NÉODÉMIE.

Vous m'affligez toujours.

FLAVIEN.

Pardon.

NEODEMIE.

En ce moment !

Et vous croyez aimer ? J'aime différemment :
Moi, l'épouse chrétienne, à mon maître asservie,
Je veux que son bonheur soit l'âme de ma vie ;
Je veux que son regard, rien qu'en suivant le mien,
Devine notre ciel... Je le veux, Flavien.

FLAVIEN.

Mon amante, ma sœur, mon épouse adorée !
Dans ce temple d'Égypte, où je t'ai rencontrée,
Aux autels d'Osiris, où les prêtres du lieu
M'ont cédé ce trésor, plus sacré que leur dieu,
Comment de Christ naissant adorais-tu l'image ?

NÉODÉMIE.

Le temple d'Osiris, je ne sais à quel âge,
Me reçut sous sa garde et dans ses chœurs sacrés ;
Je regardais les cieux du haut des cent degrés ;
Je préparais l'encens, je tressais les guirlandes,
C'est moi qui surveillais la blancheur des offrandes ;
Nos travaux étaient doux et purs comme le jour,
Et ce temple pourtant n'avait pas mon amour !
Ce temple, ma patrie, était l'exil encore ;
Je ne savais prier nul des dieux qu'on adore.
Je me mêlais bien bas à tous ces chants bénis,
Et je pleurais longtemps lorsqu'ils étaient finis.
Or, me voyant pleurer, un vieillard vénérable,
Esclave comme moi, de sa voix secourable

Me dit : Vous êtes triste , et je ne le suis pas ;
 Vous jeune , et moi si vieux : je guiderai vos pas ,
 Si vous voulez , enfant , dans une route sainte ,
 Qu'on peut suivre de cœur , même dans cette enceinte.
 Je l'appelai mon père et j'écoutai sa voix ,
 Et du fils de Marie il m'enseigna les lois ,
 Car il était chrétien , et par l'eau du baptême
 Qu'il versa sur mon front , je le devins moi-même ,
 Et je ne pleurai plus... Voilà tout , Flavien.

FLAVIEN.

Ce secret redoutable , enfant , cache-le bien !

NÉODÉMIE.

Où , je vous l'ai promis , où.

FLAVIEN.

Ce nom de chrétienne ,
 li te serait mortel... et ta mort est la mienne!...
 C'est l'heure où l'empereur pour un soin important
 M'appelle près de lui...

NÉODÉMIE.

Tu reviens à l'instant !

FLAVIEN.

Je reviens à tes pieds.

NÉODÉMIE.

Quand Flavien me laisse ,
 J'ai peur de mon bonheur... pardonne ma faiblesse.
 Adieu.

SCÈNE IV.

NÉODÉMIE, ESCLAVES.

NÉODÉMIE.

Je suis heureuse... et pourquoi donc trembler !
Et pourquoi dans mon sein, mon âme se troubler ?

(A ses esclaves.)

Rentrez dans le palais, mes compagnes fidèles.

(Les douze esclaves se retirent lentement.)

Je ne veux que mon ange avec moi... Ses deux ailes
S'étendent sur mon front pour le garder... Oh ! oui,
Et dans ce livre saint je veux lire avec lui.

(Elle prend des tablettes et lit.)

C'est la loi du Sauveur, la loi d'un nouvel âge.
Jardins de Flavien, abaissez votre ombrage ;
Faites paix et silence à l'entour de mes pas.

(Elle s'éloigne dans les bosquets.)

C'est la loi du Sauveur.

SCÈNE V.

FAUSTINE, LE GLADIATEUR.

Pendant les derniers vers de Néodémie, ils sont entrés dans le fond des
jardins sans être vus de la jeune fille.

FAUSTINE, s'avancant et la suivant des yeux.

On ne me trompait pas ;
Je le vois de mes yeux, la jeune fille est belle.
J'ai réfléchi pourtant..... Je ne suis pas cruelle...

LE GLADIATEUR.

Vous?

FAUSTINE.

Je veux épargner la honte à Flavien ;
 Je le fais retenir auprès de Gordien.
 J'ai des lettres... Je veux , employant la clémence ,
 De ma faible rivale éclairer la démenée ;
 Si mes efforts sont vains , Niger, prends ce poignard.
 Frappe quand tu verras sa mort dans mon regard.

LE GLADIATEUR.

(Il se place à la droite du spectateur, debout appuyé sur la colonne.)

J'obéirai.

FAUSTINE.

C'est bien... Que d'innocence brille
 Sur son front !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, NÉODÉMIE.

(Elle rentre en lisant toujours.)

NÉODÉMIE.

Le Seigneur est venu.

FAUSTINE.

Jeune fille...

NÉODÉMIE. (Elle cache ses tablettes sur son cœur.)

(A part.)

On m'écoutait prier... Mon Dieu, rougir de toi!

(Haut.)

Je suis Néodémie; et vous, Madame?

FAUSTINE

Moi,

Une amie inconnue encor... Mais, sur mon âme,
Votre époux me connaît.

NÉODÉMIE.

Quoi! mon époux, Madame?

Flavien ne l'est pas, et demain seulement...

FAUSTINE.

(A part.)

(Haut.)

C'est demain! Je dirai donc votre jeune amant.

NÉODÉMIE

Madame, pardonnez, mais nommez-le mon maître.

FAUSTINE.

Ce n'est plus sous ce nom que l'on doit le connaître,
Ce triste nom de maître, il vous faut l'oublier.

NÉODÉMIE.

Nul de mes souvenirs ne peut m'humilier.

FAUSTINE

Vous êtes bien heureuse.

NÉODÉMIE

Heureuse!

FAUSTINE

On le devine,

Rien qu'à vous écouter, enfant, et si divine!

Je vous aime, venez.

NÉODÉMIE.

Vous m'aimez, vous?

FAUSTINE.

Oui, bien!

Je ne sais , mais l'amour qu'on porte à Flavien
 Dans Rome a rejailli sur sa douce conquête.

(A part.)

Honneur bien dangereux pour cette jeune tête !

NÉODÉMIE.

Si Flavien de Rome est aimé dans ce jour,
 Moi qui fais son bonheur, je dois l'être à mon tour.

FAUSTINE.

Oui , son bonheur... et vous seule pouvez le faire.
 A la plus noble dame on dit qu'il vous préfère ;
 On le dit ; c'est bien tard pour vous le répéter,
 Car lui-même à vos pieds il a dû s'en vanter.

NÉODÉMIE.

Non, non, Madame; et moi, lorsqu'un tel cœur se donne,
 Je ne m'informe pas de ce qu'il abandonne.

FAUSTINE.

Vous n'êtes pas jalouse , et je le vois , enfant !

NÉODÉMIE.

Jalouse , moi , de lui !

FAUSTINE , à part.

Quel regard triomphant !

(Haut.)

Eh ! quelle autre que vous , et si jeune et si belle ,
 Peut fixer d'un seul mot le cœur le plus rebelle ?
 Ma douce amie , encor vous n'avez pas seize ans ?

NÉODÉMIE.

Seize ans.

FAUSTINE.

Age adoré ! le plus beau des présents

Que les dieux puissent faire à notre fiancée !...
 Votre hymen glorieux occupe ma pensée ;
 J'en parle tout le jour et j'en rêve la nuit.
 Dans notre grande Rome il fait beaucoup de bruit.
 Dans Rome on vous admire, et dans Rome on vous blâme ;
 On envie et l'on plaint.

NÉODÉMIE

Et qui plaint-on , Madame ?

FAUSTINE

Vous.

NÉODÉMIE.

Moi ?

FAUSTINE.

Vous , et je sens que beaucoup de pitié
 Se mêle , en vous voyant , à ma jeune amitié.
 Flavien est changeant , et vous êtes si tendre !
 Ses infidélités ne se font pas attendre ;
 Il peut briser l'idole après l'encens offert !
 Il peut...

NÉODÉMIE

De tels discours...

FAUSTINE.

Ton cœur n'a point souffert ;
 Il faut qu'il se prépare à sa nouvelle fête ,
 En pesant avec moi le poids de sa conquête.
 Je connais Flavien que tu ne connais pas ,
 Tu l'épouses... Il faut que je guide tes pas ;
 En avant dans la vie , à trois jours de distance ,
 Tu ne peux soupçonner ce degré d'inconstance !

Toi, faible enfant, qu'à peine il daigne aimer d'hier,
Toi, qui de ton amour ne peux le rendre fier.

NEODÉMIE.

Ah ! de cet humble amour son âme est bien jalouse,
Pouvant choisir si haut, quand c'est moi qu'il épouse !

FAUSTINE.

Nos hymens sont légers à Rome, et ceux d'un grand
Sent nuls parfois avec les filles de ton rang.

Pauvre esclave, tu crois que tu seras sa femme ?

NEODÉMIE.

Si je le crois, ô ciel ! si je le crois, Madame !
Mais ce soupçon affreux dans ce cœur tout navré,
C'est un coup de poignard !

FAUSTINE, a part.

Il sera préparé

(Haut.)

Pour un autre, s'il me résiste. Allons, courage !
Ma pauvre enfant, voyons, quand on n'a que votre âge,
On se laisse trop vite abattre ou consoler.
J'avais bien résolu de ne point dévoiler
Le piège où Flavien entraîne ton enfance ;
Mais...

NEODÉMIE.

C'est de Flavien que je prends la défense ;
De lui, de son amour si grand, si généreux.

FAUSTINE.

De tout ce que tu vois de tes yeux amoureux.

NEODÉMIE.

De ses sermens sacrés.

FAUSTINE.

Qu'il a faits à tant d'autres.

NÉODÉMIE.

Vous ne pouvez savoir quels rêves sont les nôtres !
Vous ne pouvez savoir, enchaînée ici-bas,
A toutes vos grandeurs que je ne connais pas,
Le prix de cet amour dont mon regard l'embrase,
De cet amour si pur qu'il n'est plus qu'une extase !
Ineffable transport, bonheur silencieux,
Qui de deux cœurs mortels fait un ange des cieux !
Ah ! vous mesureriez sa joie à mon délire,
Dans son sein adoré si vos yeux pouvaient lire !...

FAUSTINE.

Il t'aime donc beaucoup, lui qui sait tant aimer ?

NÉODÉMIE.

Oui !

FAUSTINE.

Je l'en félicite. Il peut donc s'enflammer
Avec la même ardeur, ici, pour deux rivales ?
Il est vrai que les dieux les firent inégales.

NÉODÉMIE.

Que dites-vous ?

FAUSTINE.

Je dis que ce fidèle époux...
Mais que t'importe à toi ? ton cœur n'est pas jaloux.

NÉODÉMIE.

Non, non, mais je frémis, mais je tremble et je pleure.

(A part.)

Pardonnez-moi, Seigneur !

FAUSTINE.

Adieu, car voici l'heure

Où je dois...

NÉODÉMIE.

Par pitié, ce secret!

FAUSTINE.

Tu le veux?

Tu me forces toi-même à ces tristes aveux?
De ses doubles amours toute Rome est instruite...
Lis cette lettre et vois... d'hier elle est écrite...

(Elle lui présente une lettre.)

Est-elle bien de lui?

NEODEMIE.

Flavien!... ô malheur!!!

Tu trompais ton enfant, ton épouse, ta sœur,
Toi... toi...

FAUSTINE.

Nulle promesse à ses yeux n'est sacrée.

NÉODÉMIE.

Mais je suis donc perdue?

FAUSTINE.

Oh! non.

NÉODÉMIE.

Désespérée!

O mon Dieu! que résoudre?...

FAUSTINE.

Il faut fuir à tout prix;
Il faut sauver ton front des rougeurs du mépris.

NÉODÉMIE

Fuir!...

FAUSTINE.

Il faut quitter Rome, oui, viens, Néodémie.

NÉODÉMIE.

Le fuir!...

FAUSTINE.

Je suis puissante, et je suis ton amie!...

NÉODÉMIE.

Ah! vous me faites peur!

FAUSTINE.

Mes bras te sont ouverts.

On est compatissante aux maux qu'on a soufferts!

Fuis ces lieux...

NÉODÉMIE.

Flavien!...

FAUSTINE.

Échappe à son empire;

Il est mortel pour toi l'air qu'ici l'on respire!

Un piège peut s'ouvrir sous chacun de tes pas;

Ta rivale est partout... Tu ne comprends donc pas?...

Ta rivale!...

NÉODÉMIE.

Jamais je n'ai compris le crime.

FAUSTINE.

Il faut qu'à son orgueil tu serves de victime;

Il le faut... il le faut... et tu succomberas;

Insensée, et pourtant je t'ouvre encor mes bras!..

NÉODÉMIE.

Mais vous , tantôt sensible , et tantôt menaçante ,
 Vous qui me protégez quand je suis innocente ,
 Qui parlez de clémence en me donnant la mort ,
 Mais qui donc êtes-vous ?

FAUSTINE.

L'arbitre de ton sort !

Oui , oui , pour un instant je suis ta protectrice ;
 Tremble que je ne sois enfin qu'impératrice !!!

NÉODÉMIE

La mère de César !

FAUSTINE.

Et ta rivale !

NÉODÉMIE.

Dieu !!!

FAUSTINE.

Comprends-tu le danger que tu cours en ce lieu
 Maintenant ? Comprends-tu , si ton refus me brave ,
 Ce que vaut à mes yeux un peu de sang d'esclave ?
 Un esclave , placé par le destin si bas
 Qu'en le foulant aux pieds on ne l'aperçoit pas ,
 Et qu'un roi d'Orient en fait égorger mille
 Pour obtenir des dieux un sommeil plus tranquille !...
 Pour la dernière fois j'offre mon amitié ,
 Fuis... Fausta rarement prolongea sa pitié !!!
 Fuis...

NÉODÉMIE.

J'attends Flavien... je reste.

FAUSTINE.

Chez un traître,
 Chez un indigne amant...

NÉODÉMIE.

Je reste chez mon maître.

FAUSTINE.

J'ai voulu te sauver, c'était là mon seul vœu.
 Tu l'as bien vu, Niger...

NIGER.

Oui.

FAUSTINE.

Je te laisse, adieu !

Adieu !

SCÈNE VII.

NÉODEMIE, LE GLADIATEUR.

NÉODÉMIE, tombant sur un banc de marbre.

Relève-toi, mon âme, sois plus forte...
 On ne relève pas la fleur quand elle est morte...
 Flavien, Flavien... et le ciel est jaloux,
 Et Dieu, pour me punir, a choisi mon époux !...
 Partout les pleurs... partout le deuil et l'infamie...

(Pendant ces vers de Néodémie, le Gladiateur a fait le tour de la scène, regardant de tous les côtés avec attention.)

LE GLADIATEUR, se précipitant sur le devant de la scène.

Nous sommes seuls...

NÉODÉMIE.

Eh bien ?...

LE GLADIATEUR.

Pauvre Néodémie!!!

Et j'allais... Pourrez-vous jamais me pardonner?

NÉODÉMIE.

Pardonnez!

LE GLADIATEUR.

J'étais là pour vous assassiner !!!...

Moi-même... Mais ta voix, mais ton regard, tes charmes...

NÉODÉMIE.

Prenez, prenez mon sang... mon cœur n'a plus de larmes:
Qu'il me trouve frappée et morte à son retour...

LE GLADIATEUR.

Ta voix a dans mon cœur réveillé tant d'amour,
De mon bonheur perdu m'a retracé l'image!
Si je suis père encor, ma fille est de ton âge !...

NÉODÉMIE.

Je suis si malheureuse!

LE GLADIATEUR.

Oh! non, tu ne l'es pas!

Celle qui contre toi venait d'armer mon bras,
Voulait te torturer avant que je t'immole;
Moi, j'avais le poignard... elle avait la parole!

NÉODÉMIE.

Elle m'a donc menti?

LE GLADIATEUR.

Qu'elle m'a fait souffrir!

NÉODÉMIE, à genoux.

Ah! ne me tuez pas, je ne veux plus mourir!
Grâce, grâce à vos pieds...

LE GLADIATEUR.

Sur mon cœur qui palpite...

NÉODÉMIE.

Mais cette lettre?

LE GLADIATEUR.

Elle est depuis longtemps écrite :

Oui, depuis bien longtemps.

NÉODÉMIE.

Et lui m'aime ?

LE GLADIATEUR.

En ce jour

Ce fer, levé sur toi, te prouve son amour.

NÉODÉMIE.

O bonheur!

LE GLADIATEUR.

Pauvre enfant!

NÉODÉMIE.

Flavien est fidèle ,

Ne me plaignez pas!

LE GLADIATEUR.

Mais ta rivale est cruelle ,

Tu le vois, et puissante et forte en son courroux.

Ton Flavien l'aima jadis; et de ses coups

Pour sauver cette tête, il faut un Dieu propice.

NÉODÉMIE, à part.

Le mien!

LE GLADIATEUR.

J'ai peur... j'ai peur de cette impératrice!

Je suis esclave aussi...

NÉODÉMIE.

L'on brisera vos fers :

Et Flavien bientôt...

LE GLADIATEUR.

Ils sont devenus chers.

Je pouvais être libre en commettant le crime :
Qu'ils restent sur mes bras comme un fardeau sublime !
Flavien, — l'imprudent ! — ignore le danger !
Son hymen glorieux peut seul vous protéger.
Reignons dans son palais.

NÉODÉMIE.

Que le ciel vous regarde !

LE GLADIATEUR.

C'est le Gladiateur aujourd'hui qui vous garde.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un temple de Junon. La statue de la déesse est placée à la gauche du spectateur, celle de Jupiter, en marbre blanc, occupe le milieu du théâtre.

SCÈNE I^{re}.

FLAVIEN, LE GLADIATEUR.

FLAVIEN.

Faustine pour ce meurtre avait armé ta main ?

LE GLADIATEUR.

Oui, le poignard après la parure d'hymen.
J'appelle sur mes jours sa fureur ennemie,
N'importe, disposez de moi.

FLAVIEN.

Néodémie !!!

De ses périls encor mes sens épouvantés !
Je viens de renvoyer charges et dignités :
J'avance notre hymen d'un jour, et le mystère,
Niger, protégera sa pompe solitaire.
Faustine n'oserait profaner ces lieux saints.
Les prêtres de Junon, instruits de mes desseins,
Gardent ma fiancée encore, et pour la fête,
Du voile nuptial on décore sa tête.

LE GLADIATEUR.

Ce lieu ne suffit point à calmer mon effroi.
Vous ne connaissez pas Faustine comme moi !

Vous n'avez jamais vu , dans ses regards de femme ,
 Quels éclairs de vengeance ont traversé son âme !
 Veillez sur votre épouse à l'heure du danger !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, UN TRIBUN, LICTEURS.

FLAVIEN.

Que cherche ce tribun ?

LE TRIBUN.

Un esclave, Niger.

LE GLADIATEUR.

C'est moi.

LE TRIBUN.

Rome, demain, doit être le théâtre
 D'une fête : on t'attend dans notre amphithéâtre.

LE GLADIATEUR, à Flavien.

Eh bien ! demain, j'irai. Tribun, es-tu content ?

LE TRIBUN.

Non.

LE GLADIATEUR.

Non ?

LE TRIBUN.

Il faut me suivre, et me suivre à l'instant.

FLAVIEN.

Mais je répons de lui.

LE TRIBUN.

Pardon.

FLAVIEN.

Que peux-tu craindre ?

LE TRIBUN.

Mes ordres sont précis , je ne puis les enfreindre ;
Il est gladiateur.

LE GLADIATEUR.

Demain.

LE TRIBUN.

Vœux impuissans !

Aux plaisirs des Romains tu t'es soustrait quinze ans ,
Et ta fuite...

LE GLADIATEUR.

Ma fuite, elle était légitime ;
Et Faustine m'avait affranchi par un crime.

LE TRIBUN.

Cela ne suffit point.

FLAVIEN.

Obéis.

LE TRIBUN.

Suis mes pas.

LE GLADIATEUR.

Ce temple a droit d'asile.

LE TRIBUN.

Eh bien ?

LE GLADIATEUR , embrassant la statue de Jupiter.

Je n'en sors pas ;
Aux pieds de Jupiter je t'attends et te brave.

LE TRIBUN.

Le temple est sans asile , alors qu'on est esclave.

FLAVIEN

C'est la loi.

LE GLADIATEUR.

Jupiter, ô roi des immortels,
 Pour les infortunés tu n'as donc pas d'autels?
 Quoi! me poursuivre encor même aux lieux où nous sommes!
 Nier devant les dieux l'égalité des hommes!
 Faire un pareil outrage à leur divinité,
 Et des crimes du temps charger l'éternité!
 Jupiter! au malheur on défend la prière!
 Je suis proscrit aux cieux ainsi que sur la terre,
 Ma chaîne nous sépare! abominable loi!
 Ma chaîne, qui devrait me rapprocher de toi!

(Il ébranle la statue.)

Dieu prêt à t'écraser, et qui ne peux m'entendre,
 Ecrase-moi du moins, ne pouvant me défendre!
 Rends-moi libre!!!

LE TRIBUN.

Le cirque attend.

LE GLADIATEUR, à Flavien.

Marchons... Adieu.

J'aime mieux les lions, encor qu'un pareil dieu.

FLAVIEN.

C'est le premier essai des coups qu'on me destine :
 Je reconnais bien là les amours de Faustine!
 Du refus de frapper sa haine se souvient.
 Je le délivrerai... c'est elle. .

SCÈNE III.

FAUSTINE, FLAVIEN.

FAUSTINE.

Flavien,

De votre noble sort quels sont donc les arbitres,
 Pour oser abdiquer v^{os} dignités, vos titres,
 Sans ma permission et celle de mon fils?
 (Je ne vous parle pas des dons que je vous fis,
 De ces honneurs si grands que Rome s'en étonne).
 Au nom de Gordien, sa mère vous ordonne
 De reprendre à l'instant vos titres, par devoir,
 Et du proconsulat des Gaules le pouvoir.
 On dit que votre hymen aujourd'hui se prépare!
 Faut-il qu'un tel motif de César vous sépare?
 Un hymen, quel qu'il soit, ne rompt pas tous les nœuds :
 Il en est de sacrés.

FLAVIEN.

Je ne crois plus en eux !

Vous les avez brisés ce matin...

FAUSTINE, à part.

Il me brave !

(Haut.)

Quoi ! vous prêtez l'oreille à des propos d'esclave ?
 L'intérêt de mon fils m'amène dans ces lieux,
 Pour vous y consulter en présence des dieux
 Écoutez... Près du Nil, Sabinien conspire ;
 Sapor ose parler d'une guerre à l'Empire ;

Ces deux événemens sont graves ! Le sénat
Veut que je cède enfin à la raison d'État ;
L'avis est unanime , et je balance encore !
Il veut , parmi les noms dont Rome se décore ,
Qu'un époux de mon choix vienne , dès à présent ,
Partager un fardeau pour mon fils trop pesant.
Ce choix , vous le voyez , est de quelque importance.
L'époux , dont l'empereur réclame l'assistance ,
Doit être illustre et grand , des Romains révééré ;
Je lui livre mon fils comme un dépôt sacré.
L'espoir de l'avenir sur sa vertu se fonde ;
Je lui porte pour dot une moitié du monde ;
L'Empire enfin... et si , de lui-même vainqueur ,
Le suprême pouvoir touchait peu ce grand cœur ,
Un prix plus élevé peut tenter son courage :
Celui de prévenir un immense naufrage ,
Celui de rapprocher , sous sa puissante main ,
Les lambeaux désunis de l'univers romain ·
De le ressusciter d'une nouvelle flamme ;
De ce corps mutilé d'être la seconde âme
Et de gagner ainsi cette immortalité
Qu'à ses héros sauveurs offre l'humanité !
Vos conseils , Flavien ; parlez , je les réclame ,
Parlez.

FLAVIEN.

Quoi ! vous daignez me consulter , Madame ?
C'est un insigne honneur dont je sens tout le prix.

FAUSTINE.

Flavien d'un honneur peut-il être surpris .

Ce n'est pas le plus grand , s'il a gardé mémoire
De nos bienfaits passés et de sa propre gloire ;
Ce n'est pas le plus grand , s'il n'a point oublié
Quels liens dangereux au trône l'ont lié.
Secouer d'un tel joug la haute dépendance,
Ce serait de sa part peut-être une imprudence !
Au faite des grandeurs , d'un seul pas reculer ,
C'est en faire un abîme... Allons , osez parler.
Dites ce que l'amour de Rome vous inspire.

FLAVIEN.

Deux empereurs feraient le malheur de l'Empire.
Votre fils de ses droits ne peut se départir ;
Diviser le pouvoir serait l'anéantir ;
Et, loin de retenir Rome en sa chute immense ,
Ce serait achever ce que le sort commence.
De Maxime et Balbin cet accord fut l'écueil :
Deux trônes réunis ne firent qu'un cercueil ;
Et du sénat sortis , dans une de ses fêtes ,
Le prétoire au sénat renvoya leurs deux têtes.

FAUSTINE.

Mes vœux de Flavien ont-ils été compris ?
Sur l'avis demandé ne s'est-il pas mépris ?
A-t-il porté les yeux assez haut pour bien lire
Le nom que je destine à protéger l'Empire ?

FLAVIEN.

César doit garder seul le suprême pouvoir.

FAUSTINE.

Il est de tels affronts , qu'on ne les peut prévoir !...
Un refus... Appuyé d'un ironique exemple ?

Pourquoi l'impératrice est-elle dans ce temple ?
 Pourquoi suis-je venu , en nos derniers adieux ,
 Des rougeurs de mon front faire un outrage aux dieux?...
 Cet amour insensé qui fait toute ma honte ,
 Au trône des Césars , c'est par lui que l'on monte ,
 Par lui tu peux régner !

FLAVIEN.

Votre fils a ma foi.

FAUSTINE.

Si Niger t'a parlé, n'as-tu pas peur de moi ?
 Juge ici, pour punir celle qu'on me préfère,
 Par ce que j'ai tenté de ce que je puis faire!!!
 La pompe qu'en son nom tu venais ordonner,
 Sais-tu de quels flambeaux je puis l'environner?
 Sais-tu que cet autel où la conduit ton crime,
 Peut se changer pour elle en autel de victime?
 Et que ces dieux, qu'ici l'hymen ose appeler,
 Demanderont du sang si je les fais parler!!!
 Je connais ton crédit, je sais que la victoire
 Recommande ton nom aux soldats du prétoire;
 Dans ta perte, en tombant, tu peux m'envelopper,
 La foudre que j'allume enfin peut me frapper;
 Mais qu'importe ma chute, et qu'un empire tombe!
 Ma rivale avant lui descendra dans la tombe!
 Donnant un libre cours à mon ressentiment,
 Je triompherai d'elle au moins pour un moment!
 O victoire insultante à laquelle j'aspire:
 Écraser une esclave avec tout un empire!
 L'esclave est ma rivale... et voilà son époux!

Et son forfait l'élève au niveau de mes coups !
 On s'abaissait vers toi de la hauteur du trône...
 Dans ses bras adorés oublie une couronne ,
 Oublie et tes sermens et ceux que je te fais
 Jusqu'à l'heure où tes yeux en verront les effets !
 Tu préparais ta perte, et ce jour la consomme !
 Et malheur aux hymens qui se feront à Rome !

(Elle sort.)

FLAVIEN, seul.

Va, je n'attendrai pas l'effet de ta fureur ;
 Pour la première fois je connais la terreur,
 Oui, pour elle... fuyons. Il faut que je m'exile ;
 La Gaule à notre amour peut offrir un asile.
 On vient...

(On entend la musique de la fête.— Le cortège de l'hymen. On porte des autels allumés devant la jeune fiancée. Une foule d'esclaves l'environnent.)

Je fuirai Rome en quittant ces autels.

SCÈNE IV.

FLAVIEN, NÉODÉMIE, PRÊTRE DE JUNON,
 ESCLAVES.

FLAVIEN.

Néodémie !

LE PRÊTRE DE JUNON.

Avant que des nœuds immortels
 Réunissent deux cœurs dans une destinée ,
 Invoquons tous les dieux , gardiens de l'hyménée.
 Jupiter tutélaire , et la grande Junon ,

Et tous ceux qui de Rome éternisent le nom.
Sur les marbres sacrés posez la flamme sainte.

(On entend une rumeur au dehors.)

Mais quoi ! quel bruit profane a troublé cette enceinte ?

FLAVIEN.

Ciel !

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le peuple s'avance à pas précipités.

FLAVIEN, à part.

Faustine !

NÉODÉMIE.

Flavien !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

Nos dieux sont insultés,
Prêtre, et devant le seuil du lieu même où vous êtes,
Un vil Nazaréen vient blasphémer nos fêtes !

LE PRÊTRE DE JUNON.

Un chrétien ! un chrétien !

LE TRIBUN.

Mes licteurs l'ont saisi,
Et pour te le livrer ils le traînent ici.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Je confondrai, tribun, sa fureur insensée.

FLAVIEN.

Achève de bénir la fête commencée.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Moi, bénir votre hymen sur l'autel outrage,
 Quand Jupiter attend et qu'il n'est point vengé?
 Quand un Nazaréen de sa voix ennemie...

LE TRIBUN.

Qu'il sacrifie ou meure.

FLAVIEN.

Oh! viens, Néodémie.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ORIGÈNE enchaîné, LE PEUPLE,
 LICTEURS.

LE TRIBUN.

Prêtre, à ton dieu vengeur nous livrons ce chrétien.
 NÉODÉMIE.

Origène!!!

FLAVIEN.

Sortons.

NÉODÉMIE.

Demeurons, Flavien.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Où dit que du regard tu menaçais ce temple?

ORIGÈNE.

Vos murs s'ébranlent donc lorsque je les contemple?

LE PRÊTRE DE JUNON.

L'orgueil t'inspire seul ces mots blasphémateurs.

ORIGÈNE.

L'orgueil est la vertu de tes adorateurs.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Il faut à leur niveau que tu courbes ta tête.

ORIGÈNE.

Au niveau de la hache ou du glaive... elle est prête.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le front sur la poussière, adore dans ce lieu...

ORIGÈNE.

Non, la poussière ici sert à former le dieu.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Ainsi donc tu prétends, dans ta démente austère,

Du bienfait de nos dieux déshériter la terre ?

Tu prétends renverser les lares paternels,

Premiers gardiens de Rome, et comme elle éternels ?

N'osant lever les yeux jusques à tant de gloire,

Tu prétends renverser l'autel de la victoire !

Novateur sacrilège, et que nous offres-tu

Pour remplacer le temple à tes pieds abattu ?

Un je ne sais quel dieu, prédit par la Chaldée,

Qu'enfanta dans ses rocs la stérile Judée ;

Et que, ne voulant pas avec lui s'allier,

Rejette de son sein l'Olympe hospitalier.

Dieu des infirmités, du malheur, des alarmes,

Exigeant de la terre un long tribut de larmes ;

Dieu sans trône et sans nom, dans l'opprobre naissant,

Dont vous vous partagez et la chair et le sang ?

ORIGÈNE.

Oui, nous nous partageons cette chair fraternelle :

Oui, nous buvons ce sang à sa source éternelle !
Mystère d'un amour que tu ne comprends pas ,
Ce sang déifié fermente sous nos pas !
Il réchauffe nos cœurs , il crie à tous : Espère !
Il ne fait point deux parts au fils du même père ,
Et vient , trésor de tous , d'un sceau d'égalité ,
Sur son front rajeuni marquer l'humanité ;
La sainte humanité , qui , plus forte que Rome ,
Vers son but infini marche comme un seul homme ;
Et qui doit désormais , l'œil fixé sur la croix ,
Monter , de siècle en siècle , au niveau de ses droits .
Nous pleurons , me dis-tu , le deuil voile nos têtes .
Oui , nous versons des pleurs pour expier vos fêtes !
Nous recueillons tous ceux que ta Rome proscriit ,
Pour ouvrir au malheur les bras de Jésus-Christ .
Mais toi , tes dieux sont morts , du jour où la prière
Près de vos Jupiter adora vos Tibère .
Cette fraternité de dieux si différens
Est venue encombrer vos temples de tyrans ;
Et profané partout d'encens illégitimes ,
Votre Olympe a croulé sous le fardeau des crimes !

LE PRÊTRE DE JUNON.

S'il pouvait s'écrouter , ce serait sur le front
De ton Dieu , que du pied les miens écraseront !
De tous tes vils chrétiens le supplice s'apprête .

NÉODÉMIE.

Ciel !

FLAVIEN.

Silence !

ORIGÈNE.

La mort, c'est là notre conquête !
 Venez brûler nos chairs, venez briser nos os ;
 Venez par vos lions relayer vos bourreaux ;
 Dans un jour de repos, si son âme sommeille ,
 Alors qu'il faut mourir, tout chrétien se réveille !
 En Asie, au Désert, à Thèbe, en ces remparts,
 La palme de la mort fleurit de toutes parts :
 Les martyrs font germer sa semence féconde ;
 La mort, en nous frappant, ressuscite le monde !
 Tout chrétien est jaloux d'en couronner son sort :
 Il marche à la victoire appuyé sur la mort !

LE PRÊTRE, aux licteurs.

Qu'on l'entraîne.

NÉODÉMIE.

Arrêtez... Les palmes funéraires
 Qu'on prépare pour lui sont aussi pour ses frères ,
 D'un bonheur sans péril las de subir l'affront,
 Pour ceindre la couronne ils relèvent le front !

FLAVIEN.

Dieux !

ORIGÈNE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN

Sa cause est-elle donc la tienne ?

LE PRÊTRE DE JUNON.

Pourquoi le défends-tu ?

NÉODÉMIE.

Pourquoi !... Je suis chrétienne !

FLAVIEN.

Néodémie !

LE TRIBUN.

O crime !

ORIGÈNE.

O dévouement sacré !

Bien , je te reconnais.

FLAVIEN.

Ah ! je la défendrai !

Pour la sauver de toi , mon amour l'environne.

ORIGÈNE.

Si tu l'aimes , Romain , laisse lui sa couronne.

LE PRÊTRE DE JUNON.

La tienne , c'est la mort.

FLAVIEN.

Qu'as-tu fait ?

NÉODÉMIE.

Mon devoir.

ORIGÈNE.

Prends ton rang près de moi.

FLAVIEN.

Malheur !

NEODÉMIE.

Je viens de voir

Un ange à vos côtés planer brillant et calme ,
Il m'attirait du cœur, il me tendait la palme ;
Son regard en élans transformait mon effroi ;
Il se cachait à tous , mais je le voyais , moi...

Et je le vois toujours!...

LE PRÊTRE DE JUNON.

Jeune fille égarée!

FLAVIEN.

D'un citoyen romain la famille est sacrée ;
Peuple , c'est mon épouse!

LE TRIBUN.

Ah! l'hymen odieux

Ne s'est pas achevé.

FLAVIEN.

Vers l'autel de nos dieux
Ne venait-elle pas devant vous , d'elle-même ,
Aujourd'hui , comme moi , dans ce temple , ici même ?

LE PRÊTRE DE JUNON

Oui , peuple !

FLAVIEN

Oui !

NÉODÉMIE

Flavien !

FLAVIEN

Par l'impie inventés ,
Quelques charmes affreux sur elle sont jetés ,
D'un maléfice horrible elle subit l'empire.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Il dit vrai... Ces chrétiens , que tout l'enfer inspire ,
Viennent , pour insulter à nos dieux immortels ,
Profaner nos hymens jusqu'aux pieds des autels !
Qu'on apporte l'encens ! Rompant le sort funeste ,

Ses yeux se rouvriront à la lueur céleste...
Sacrifie...

ORIGÈNE.

Elle est libre.

FLAVIEN.

Ah! tu ne voudras pas,
Pour courir à la mort, t'arracher de mes bras!
Tu m'appartiens, enfant; à moi tu t'es donnée,
Par ton cœur tout entier tu serais condamnée :
Condamnée en tout temps, condamnée en tout lieu ;
Je suis seul ton époux, et ton maître et ton dieu,
Ton appui, ton bonheur, ton unique espérance !
Partout où tu seras, moi, j'y serai d'avance.
Tu me retrouveras partout, dans mon transport,
Pour vivre de ta vie ou mourir de ta mort !
Oui, ta mort c'est la mienne... Ah! ta frayeur m'écoute,
Il n'est que mon trépas que ton amour redoute :
Tu m'aimes.

NÉODÉMIE.

Flavien !

FLAVIEN.

Tu m'aimes... cri puissant!
Tout amour, quel qu'il soit, rend le cœur innocent !
Un peu d'encens aux dieux, voilà ton sacrifice.
Le mien, tu le connais... Rome, l'impératrice,
Tous les dons de la gloire et d'un rang triomphal ;
Dis, ne trouves-tu pas le sacrifice égal ?

NÉODÉMIE.

Oh! ma raison s'égaré!...

FLAVIEN.

Enfant, enfant, pardonne
 Si je rappelle ici tout ce que j'abandonne.
 Ces trésors, ces honneurs, que seraient-ils pour moi!
 Je posséderai tout si tu me restes, toi!!!
 Sur mon sein, sur mon sein que je te presse encore!
 Dis à tous ces témoins quel dieu ton cœur adore :
 Ressaisis à leurs yeux les dons de ton époux !
 Un seul mot de ta voix qui les surpasse tous...
 Prononce-le ce mot, et notre hymen s'achève.
 Sacrifie à moi seul, à moi seul.

NÉODÉMIE.

Dieu! quel rêve!

FLAVIEN.

C'est un rêve d'amour... c'est notre autel d'hymen :
 Viens, je guide ton cœur; viens, je guide ta main.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Elle marche à l'autel où son époux l'attire.

ORIGÈNE.

L'époux divin l'appelle aux gloires du martyre.

FLAVIEN.

Viens, viens.

NÉODÉMIE.

Je t'aime... Où suis-je?

FLAVIEN.

A l'autel.

NÉODÉMIE.

A l'autel!!!

(Elle renverse le trépied.)

Ah ! j'éteins son encens et vais t'attendre au ciel !

(Elle tombe à genoux.)

TOUT LE PEUPLE.

Sacrilège !

LE PRÊTRE DE JUNON.

L'arène aux chrétiens sert de tombe.

ORIGÈNE.

L'arène touche aux cieus lorsqu'un martyr y tombe,
Et tout chrétien frappé, renversé dans ce lieu,
Ne se relève plus qu'à la droite de Dieu.

(Il la relève.)

Prêtre, tu lui donnais, pour lasser sa constance,
Tous les biens où votre âme a mis son existence,
Plaisirs, trésors, grandeurs, un époux adoré ;
Par trois siècles d'aïeux, par lui-même illustré :
Moi, contre tous ces dons que tu venais lui faire,
Je n'offre que la mort... C'est moi qu'elle préfère.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Licteurs !

FLAVIEN.

Quoi ! ta fureur...

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le cirque les attend.

FLAVIEN.

Sans armes... passez donc sur mon corps palpitant !

NÉODÉMIE.

Adieu !

FLAVIEN.

Jamais , jamais !

LE PRÊTRE DE JUNON.

Qu'on les sépare.

FLAVIEN.

Infâme!!!

NÉODÈME.

J'ai perdu mon époux !

ORIGÈNE

Dieu te rendra son âme.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Souterrain du cirque , premier plan.

SCÈNE I^{re}.

RAMADA L'ÉMONIDE , UN ESCLAVE GERMAIN , UN
ESCLAVE GAULOIS , UN ESCLAVE DACE jouant aux dés
sur un quartier de roche. Plusieurs esclaves enchaînés et assis à terre.

RAMADA L'ÉMONIDE , accoudée sur une colonne brisée.

N'entends-tu pas rugir près de nous dans l'arène ?

ESCLAVE GAULOIS.

Oui.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Le cri des démons , qui m'appellent leur reine ,
Flatte plus mon oreille.

ESCLAVE GERMAIN.

Et les trois mots gravés
Sur mon bras gauche , dis , sont-ils bien éprouvés ?
Est-ce un bon talisman ?

RAMADA L'ÉMONIDE.

Tu pourras t'en convaincre.
Protégé par ce signe , on est très sûr de vaincre.

ESCLAVE GAULOIS.

Aurons-nous l'empereur ? il ferait des présents
Au cirque.

ESCLAVE GERMAIN.

Il est bien jeune encore.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Il a quinze ans.

ESCLAVE GAULOIS.

Il dompte des coursiers.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Et Rome le seconde :

Elle attèle à son char le quadrigé du monde.

ESCLAVE GERMAIN.

Il versera.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Non pas, il a trop peu régné.

TOUS.

A Ramada !

RAMADA L'ÉMONIDE.

Merci.

ESCLAVE GAULOIS.

Neuf-treize, j'ai gagné.

On dit que des chrétiens, voués aux dieux du Tibre,
Seront frappés.

TOUS.

Buvons.

ESCLAVE GAULOIS.

C'est notre repas libre.

Le repas des martyrs.

ESCLAVE GERMAIN.

Ou des gladiateurs,

Lorsqu'ils vont amuser cent mille spectateurs.

ESCLAVE GAULOIS.

Il fallait amener ta juive au front livide,
Et ton Adda.

ESCLAVE GERMAIN.

Chacun aurait son Emonide.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Pour vous jeter des sorts vous m'appellez ici :
Je viens, et me voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LE GLADIATEUR.

LE GLADIATEUR.

Salut !

TOUS.

Qui parle ainsi ?

LE GLADIATEUR.

Moi.

ESCLAVE GERMAIN.

Toi, parmi nous ?

LE GLADIATEUR.

Oui : j'ai fui d'Alexandrie ;
Un vrai gladiateur dans Rome a sa patrie.
Restez, j'aime à vous voir sur la pierre accoudés,
Lorsque le bruit des fers se mêle au bruit des dés.

ESCLAVE GAULOIS

Dans nos derniers plaisirs notre raison s'enivre.

ESCLAVE GERMAIN.

Nous jouons les instans qui nous restent à vivre.

LE GLADIATEUR.

Je combats le premier, c'est l'ordre du préteur.

ESCLAVE GAULOIS.

On t'appela toujours le beau Gladiateur ;
Pour ses amusemens le cirque te renomme.

LE GLADIATEUR.

Au lieu de l'amuser, je voudrais brûler Rome.

ESCLAVE GERMAIN.

Nous aurons une hyène et quatre léopards :
Tu seras applaudi, fêté de toutes parts.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Et peut-être embrassé par les dames romaines.

LE GLADIATEUR.

Baisers de Messaline, après ceux des hyènes.

ESCLAVE GAULOIS.

A boire , à boire , amis !

LE GLADIATEUR.

Que n'ai-je en ma fureur,

Au lieu de cette coupe, un crâne d'empereur
Pour m'y désaltérer ! Faustine m'a fait prendre...

(Apercevant l'Émonide.)

Pourquoi cette Émonide ici ?

ESCLAVE GERMAIN.

Pour nous apprendre

Notre sort, au moment de braver le trépas.
Elle a des talismans.

LE GLADIATEUR.

Je ne les aime pas.

RAMADA L'ÉMONIDE, s'approchant du Gladiateur.

Tu doutes de mon art et ta fierté me brave ;
Les empereurs romains n'en doutent pas , esclave ;
Ils visitent mon antre ; et mon dur escabeau
Use , en le protégeant , l'or du royal manteau ,
Ils viennent à mes pieds , ma nuit les environne ,
Et ce n'est que d'en haut que je vois leur couronne.
Ah ! tu doutes de moi , faible gladiateur !
Le cirque va s'ouvrir , ton front triomphateur
Va chercher des lauriers , pour cacher des morsures !
J'ai des lauriers toujours et jamais de blessures.
Que je veuille à mon doigt rouvrir mes trois anneaux ,
Soudain l'essaim bruyant des esprits infernaux
S'élance , et vos palais chancellent dans l'ivresse ,
Et vos chiens affamés hurlent votre détresse.
Le Capitole tremble , et l'arbre des grandeurs ,
Secouant comme un fruit des têtes d'empereurs ,
Jette ailleurs ses rameaux ; le trône se renverse !
C'est dans ses bras vengeurs Ramada qui vous berce ;
Au bruit des cris de mort , la sombre Ramada ,
Qu'en sa lutte jamais nul athlète n'aïda ,
Et qui seule la nuit , si son œil ne sommeille ,
Fait planer sur vos fronts l'orage de sa veille.
Rome n'a plus d'oracle et n'a que nos leçons !
Les dieux s'en vont de Rome et nous les remplaçons !
On nous voit , au milieu de nos philtres funestes ,
Fouler d'un pied maudit leurs cadavres célestes ;
Et quand leur feu sacré s'éteint de toutes parts ,
L'éclair de l'avenir passe dans nos regards !

Daces, Gaulois, Germains, je le dis sans reproche,
 Quand vous allez mourir, l'amitié nous rapproche;
 Mais le danger passé, je vous méconnais tous,
 Et l'enfer tout entier se replace entre nous.

ESCLAVE GAULOIS.

Qu'en dites-vous ?

ESCLAVE GERMAIN.

Elle a des élans, de la flamme.

LE GLADIATEUR.

La flamme... du démon qui lui tient lieu d'une âme.
 Mais qu'importe, après tout, quelle que soit la voix,
 Alors qu'elle maudit, elle est bien de mon choix !
 Tu nous dis que la tienne évoque la tempête ?
 Avant qu'on nous convie à mourir pour la fête,
 Viens jeter puissamment à ce peuple inhumain
 Nos imprécations, cette torche à la main.

RAMADA L'ÉMONIDE, la torche à la main.

Jamais feu plus ardent ne brûla dans mon âtre.

LE GLADIATEUR.

Nous sourirons après dans leur amphithéâtre,
 Maudissons-les !

TOUS.

Oui, tous !

ESCLAVE GERMAIN

Venez, dieux des enfers !

Rougissez dans vos feux les anneaux de nos fers,
 Pour en ceindre les flancs de cette Rome immonde,

RAMADA L'ÉMONIDE, agitant sa torche.

L'esclave se relève, en maudissant le monde.

ESCLAVE GAULOIS.

Rome , que nos fureurs , pour ton front criminel ,
 Amassent sous nos fers un orage éternel !
 Que la voix des fléaux à notre cri réponde !

RAMADA L'ÉMONIDE.

L'esclavage est plus lourd qu'aucun fléau du monde.

LE GLADIATEUR.

Rome , qu'en t'écrasant , ton olympes menteur
 Croule , quand tombera ton grand Gladiateur !
 Que la foudre nous creuse une tombe profonde !

RAMADA L'ÉMONIDE.

La foudre au bruit des fers écrasera le monde !
 Toi , toi , qui vas jouir de leurs derniers instans ,
 Qui pèses sur la terre à chaque pas du temps ,
 O Rome ! oh ! que ne puis-je , avant mon agonie ,
 Délivrer l'avenir de ton affreux génie !
 Que ne puis-je aux vautours , des quatre points du ciel ,
 Livrer avec le mien ton cadavre éternel ,
 Et voir d'un œil vengeur , avant mes funérailles ,
 Ta louve aux dents d'airain déchirer tes entrailles !
 Rome , je te maudis !

TOUS.

Nous te maudissons !

LE GLADIATEUR.

Bien !

RAMADA L'ÉMONIDE.

J'excepte du serment le jeune Gordien .
 J'en répons à l'Empire , à sa noble famille ,
 Du moins tant que vivra certaine jeune fille .

LE GLADIATEUR.

Comment sais-tu cela?

RAMADA L'ÉMONIDE.

Oh ! si j'osais parler !

C'est une grande histoire à vous faire trembler.

LE GLADIATEUR.

Ah ! vraiment.

RAMADA L'ÉMONIDE.

L'empereur à moi doit sa naissance.

Un charme affreux dont rien n'égale la puissance,

Un enfant, avant l'heure arraché...

LE GLADIATEUR.

C'était toi !!!..

RAMADA L'ÉMONIDE.

Mais...

LE GLADIATEUR.

Regarde-moi bien, te souviens-tu de moi ?

RAMADA L'ÉMONIDE.

O dieux !!!

LE GLADIATEUR.

Reconnais-tu l'époux de la victime ?

C'était toi...

TOUS.

Quel mystère !

LE GLADIATEUR.

Un exécration crime.

Quoi ! ta main, pour trouver un philtre triomphant,

A déchiré le sein qui portait mon enfant,

Et dans ses flancs ouverts ton regard de panthère,

Vit les derniers élans d'amour d'un cœur de mère !
 Infâme ! et sous mes yeux ! Oh ! l'on m'avait alors
 Mis trois chaînes de fer à l'entour de mon corps ,
 Puisque je ne t'ai pas dans mes bras étouffée.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Par ce vin de Scyros ta tête est échauffée.
 Calme-toi, calme-toi, parlons-nous sans hauteur :
 Il faut plus de sang-froid à tout gladiateur.

LE GLADIATEUR.

A ton tour, maintenant, et que ta mort...

ESCLAVE GAULOIS.

Arrête !...

RAMADA L'ÉMONIDE.

C'est commencer trop tôt les plaisirs de la fête.

LE GLADIATEUR.

Laissez-moi sous ce fer...

RAMADA L'ÉMONIDE.

Oui, frappe ! mais pourtant

Mon art pouvait te rendre un service important :
 Tu cherches ta fille ?

LE GLADIATEUR.

Oui.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Par mon art retrouvée ,
 Entre tes bras bientôt...

LE GLADIATEUR, remettant le poignard dans sa ceinture.

Ah ! ta vie est sauvée ..
 Il ne fallait pas moins... Parle, parle ; j'attends.
 Parle donc...

RAMADA L'ÉMONIDE.

Mais ce n'est ni le lieu ni le temps
De préparer pour toi le sombre maléfice.
Il le faut si puissant !

LE GLADIATEUR

Si c'est un artifice ,
Malheur, malheur, te dis-je.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Ah ! sois moins soupçonneux.

LE GLADIATEUR.

Mon enfant...

RAMADA L'ÉMONIDE

Donne-moi mes voiles vénéneux ,
Mes réseaux de serpens , mes philtres énergiques ,
L'airain révélateur de mes trépieds magiques ,
Mes cadavres récents , amour de Ramada ,
Et pour boire leur sang , ma blonde et jeune Adda.
Donne , donne , et je vais te retrouver ta fille...

LE GLADIATEUR.

Émonide d'enfer , suis-je de ta famille ,
Moi?... Je n'ai que mon glaive.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Il ne me suffit pas :
Nous avons tous les deux de différens combats.
Viens chez moi... N'as-tu pas peur de mes noirs royaumes?

LE GLADIATEUR.

J'ai peur de tes forfaits et non de tes fantômes.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Pour trouver ton enfant , j'en égorgerais trois.

LE GLADIATEUR.

Et tu la trouveras?

RAMADA L'ÉMONIDE.

Oui, déjà je la vois!

Elle a les cheveux blonds des filles de la Gaule,
Les yeux de ton épouse...

LE GLADIATEUR.

On voit sur son épaule
La trace de ton crime.

RAMADA L'ÉMONIDE.

Oui, l'empreinte du fer,
La marque du poignard.

LE GLADIATEUR.

Emonide d'enfer!!!

RAMADA L'ÉMONIDE.

Tu la verras... dussé-je employer pour le père
Le philtre qui jadis servit contre la mère.*(On entend le bruit des lances.)*

TOUS.

Au cirque, on nous attend.

RAMADA L'ÉMONIDE

Ce soir.

LE GLADIATEUR.

Compte sur moi.

RAMADA L'ÉMONIDE.

C'est bien.

LE GLADIATEUR.

Je vais combattre... Après le tigre, à toi!

SCÈNE III.

La toile du fond se lève; on aperçoit l'amphithéâtre. A la gauche du spectateur et sur le plan le plus avancé se trouve le balcon impérial de Faustine; la place du flamine est immédiatement marquée après celle de l'impératrice. Des lions et des tigres sont figurés derrière les grillages inférieurs, dans le lointain. Une porte est placée au fond de l'amphithéâtre.

FAUSTINE, LE PRÊTRE DE JUNON, LE GLADIATEUR, LE TRIBUN, LE PEUPLE.

LE TRIBUN, *bas à Faustine.*

Le prêtre parlera.

FAUSTINE.

Ma vengeance est certaine.

LE TRIBUN.

La chrétienne sera conduite dans l'arène,
Flavien arrêté.

FAUSTINE.

C'est tout ce que je veux;
Je crois aux dieux de Rome, il ont compris mes vœux.

LE GLADIATEUR, *entrant par le fond.*

Déchainéz les lions, nous serons bien ensemble;
Il faut se rapprocher, alors qu'on se ressemble!
Ce grand cirque, Romains, plaît au Gladiateur:
Il pourrait y tomber de toute sa hauteur!
Il m'a vu dans ma gloire et sur d'autres blessures,
Mon corps de tigre en tigre y gagna vingt morsures.
Romains, je vous rapporte, après mes longs travaux,

Ce que leur dent féroce a laissé sur mes os ;
 Quinze ans n'ont pas changé ma puissante nature ,
 Ils pourront sur mes bras retrouver leur pâture !
 Qu'ils approchent , j'attends , je serai triomphant ,
 Car je veux vivre encor pour revoir mon enfant !

(Avec la plus profonde ironie.)

Rois du cirque , le cirque est une de vos gloires.
 Vos jeux ont maintenant remplacé vos victoires !
 Assez d'arcs triomphaux s'élèvent sur vos pas ,
 Et votre cœur est plein de l'ennui des combats ;
 Vous avez des lions pour venir vaincre , ô maîtres ,
 Ceux dont vos grands aïeux ont vaincu les ancêtres !
 Que voulez-vous ? faut-il , une faux à la main ,
 Moissonner quelque esclave ou sarmate ou germain ?
 Commandez , choisissez , disposez de mon zèle ;
 J'aime l'odeur du sang , lorsque le mien s'y mêle.
 L'arène est ma patrie et m'offre des lauriers
 Devant qui pâlerait le front de vos guerriers ;
 Ce sable boit le sang sans en garder la trace ,
 Et vous battez des mains lorsqu'on meurt avec grâce ;
 Salut !

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le ciel commande , et je parle en son nom :
 Des chrétiens ont souillé le temple de Junon ;
 Les dieux sont irrités , et d'étoile en étoile
 D'un nuage de deuil leur olympe se voile.
 Je vois peser sur nous des orages de maux.
 En vain le fer se plonge aux flancs des grands taureaux ,
 Et dans leur sein fumant , que mon œil examine ,

Junon ne répond plus aux cris de son flamme ;
 Son autel profané vous laisse sans soutien ,
 Si l'affront n'est lavé dans le sang d'un chrétien .
 Oui , placez vos plaisirs sous d'immortels auspices ;
 Il faut des jeux au peuple , aux dieux des sacrifices .
 Entre eux et Christ , Romains , c'est une guerre à mort !
 Immolons un chrétien pour conjurer le sort .
 Qu'il frappe... avec ce sang , pris à sa source immonde ,
 La clémence des dieux coulera sur le monde .

LE PEUPLE.

Mort aux Nazaréens !

LE GLADIATEUR , avec ironie.

Romains , j'obéirai ;
 Et j'incline mon front devant l'arrêt sacré .
 La foule des chrétiens vous insulte et vous brave !
 Je vengerai vos dieux avec mon bras d'esclave :
 Je punirai son crime et sa rébellion ;
 Mais j'aurais préféré combattre le lion .

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , NÉODÉMIE , conduite par des esclaves
 pendant qu'on détache ses fers et que le gladiateur examine des armes
 qu'on vient de lui apporter .

NÉODÉMIE.

Ta servante , ô mon Dieu , t'apporte un cœur docile ;
 Le sable de l'arène en palmes est fertile ,
 Quand notre sang l'arrose , et dans ces grands combats
 Une moisson de plus fleurit à chaque pas .

LE GLADIATEUR.

C'est une voix de femme, à moi tout mon courage :
Je m'étais préparé pour un tout autre ouvrage.

(Il se retourne et voit Néodémie.)

Néodémie ! ô dieux ! quoi ! c'est vous que ma main...
Vous chrétienne, est-il vrai ?

NÉODÉMIE.

Martyre.

LE GLADIATEUR.

Et Flavien ?

NÉODÉMIE.

Dans les fers ! Prends ma vie, et Dieu prendra mon âme.

LE GLADIATEUR.

J'ai déjà refusé de tuer cette femme,
Et Faustine le sait, Romains...

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le peuple attend.

LE GLADIATEUR.

Mais quand on veut parler enfin, le peuple entend.
Grâce, je la connais, elle n'est point chrétienne.

NÉODÉMIE.

Je le suis, je le suis.

LE GLADIATEUR.

Ma voix couvre la tienne.

Épargnez la victime et prenez le bourreau.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Chacun garde son rang.

NÉODÉMIE.

Le mien est le plus beau.

LE GLADIATEUR.

Pendant dix ans, vingt ans, dans votre amphithéâtre
 Contre tous mes pareils, seul, je viendrai combattre
 Contre tous, chaque jour... maitres, épargnez-la...

FAUSTINE, au tribun.

Quel long débat!

LE GLADIATEUR.

Romains...

LE PEUPLE.

Non, qu'elle tombe là.

FAUSTINE.

Qu'on la livre aux lions, si l'esclave s'obstine.

LE GLADIATEUR.

Ah! je ne ferai pas tant de joie à Faustine.

Approche pour mourir.

NÉODÉMIE.

Pour vivre!

LE GLADIATEUR.

Incline-toi.

Le coup sera plus prompt.

NÉODÉMIE, à genoux.

Seigneur, accepte-moi.

Daigne ôter de mon sein toute douleur humaine,
 Ainsi que de mes bras on vient d'ôter ma chaîne;
 Plus de fers, plus de pleurs, plus d'esclave en ce lieu!
 Il est libre, en mourant, celui qui meurt pour Dieu!

LE GLADIATEUR.

Cette voix me fait mal... Allons, mon bras, achève,
 Il faut ôter ce voile.

NÉODÈME.

Est-il pas pour ton glaive
Assez de place ?

LE GLADIATEUR.

Non, je te ferais souffrir
Davantage.

NÉODÈME.

Pitié !

LE GLADIATEUR.

Laisse-moi découvrir
Tes épaules... O ciel !

FAUSTINE.

Que la victime est belle !

LE GLADIATEUR.

Là... l'empreinte du fer.

NÉODÈME.

La mort... la mort.

LE GLADIATEUR.

Comme elle.

Mais ce coup de poignard, comment l'as-tu reçu ?

(Néodème fait signe qu'elle l'ignore.)

Le nom de tes parents ?

NÉODÈME.

Je ne l'ai jamais su.

LE GLADIATEUR.

Jamais...

NÉODÈME.

Non, en Égypte, esclave et sans famille.

LE GLADIATEUR.

Dieux... ô dieux !

LE PRÊTRE DE JUNON

Frappe donc.

LE GLADIATEUR.

La frapper... c'est ma fille !

NÉODÉMIE.

Moi ?

FAUSTINE et tout le peuple.

Sa fille !

LE GLADIATEUR.

Ma fille ! ô terre , entr'ouvre-toi !

J'allais tuer ma fille !... O cieux ! écrasez-moi !

NÉODÉMIE.

Mon père !

LE GLADIATEUR.

Mon enfant , à mon amour ravie ,
 Bonheur tant souhaité qui manquait à ma vie ,
 Que je redemandais à vos dieux mutilés ,
 Dans vos palais détruits , dans vos temples brûlés ;
 Arrachée avant l'heure aux flancs nus de sa mère ,
 Et pour être jetée au couteau de son père !!!
 Vous n'ordonnez point cet horrible trépas.
 Peuple... c'est mon enfant...

LE PRÊTRE DE JUNON.

L'esclave n'en a pas.

LE GLADIATEUR.

C'est trop... Je m'arme encor du droit que tu dénigres.
 Je suis à vous , c'est vrai ; ma chair est à vos tigres ,
 C'est vrai ; le fer brûlant dans la main du licteur ,

A passé sur mon front , mais non pas sur mon cœur :
Je suis père!!!

LE PEUPLE.

Non ! non !

LE GLADIATEUR.

Oh ! qu'ils daignent t'entendre
Demande-leur ta grâce avec ta voix si tendre.

NÉODÉMIE.

Le ciel...

LE GLADIATEUR.

Tais-toi , tais-toi... Peuple , grâce et pitié !

(A Faustine.)

Tu sais quel sort , Faustine , à son sort est lié.

Ton fils...

FAUSTINE.

(A part.)

Funeste oracle ! Ah ! je perds ma vengeance !

(Haut.)

Ma rivale... mon fils... Romains , de l'indulgence.
Oui , nous devons venger nos temples immortels ;
Mais la nature aussi dans Rome a des autels ,
Et des droits paternels la puissance adorée
Tient sa force des dieux , et comme eux est sacrée.
L'esclave les conserve , et ses cris de terreur
Montent jusqu'à Fausta , mère de l'empereur.
C'est sous le fer mortel sa fille qu'il embrasse ;
Toute mère avec moi doit demander sa grâce.

LE PEUPLE.

Non ! non !

LE TRIBUN , bas à Faustine.

Il faut céder à ce peuple orageux.

FAUSTINE.

Céder?

LE PRÊTRE DE JUNON.

Le peuple-roi règne seul dans ces jeux.
 Ta clémence, Faustine, est subite et nouvelle,
 Toi-même ce matin tu m'excitais contre elle!
 Elle appartient aux dieux.

LE GLADIATEUR. (Il fait le tour du cirque en présentant sa fille au peuple.)

Non, peuple triomphant,
 Vos dieux ne veulent pas la mort de mon enfant!
 L'arrêt que l'on vous dicte est effroyable, impie;
 Un jour, lorsqu'un lion, oubliant sa furie,
 Reconnut Androclès, son sauveur, dans vos jeux,
 Votre pitié, Romains, les épargna tous deux:
 L'esclave et le lion obtinrent grâce entière;
 Seriez-vous plus cruels pour la fille et le père?

(Silence.)

NÉODÉMIE.

Plus d'espoir!

FAUSTINE, au tribun.

Les licteurs.

LE PRÊTRE DE JUNON.

L'empêcher de mourir,
 C'est ébranler l'autel où l'on venait l'offrir;
 On peut concilier, en vengeant son injure,
 Les droits de notre olympe et ceux de la nature.

(Au Gladiateur.)

Elle est ta fille? eh bien! Rome te laisse aller.
 Un autre esclave ici va venir l'immoler.

FAUSTINE.

Dieux !

LE TRIBUN.

Madame.

LE PEUPLE.

La mort !

NÉODÉMIE.

Entends leurs cris de haine.

LE GLADIATEUR.

Vous même pour frapper descendez dans l'arène...
 Vous demandez son sang, venez donc le chercher !
 Que vos gladiateurs osent me l'arracher !
 Et que vos léopards, que le sang désaltère,
 Viennent la dévorer sur le cœur de son père !

(Il embrasse sa fille et lève son poignard contre le peuple.)

FAUSTINE.

Cette victime est due à votre inimitié ;
 Mais je veux qu'on accorde un jour à la pitié.
 Licteurs, dans son cachot qu'elle soit ramenée ;
 Elle mourra demain.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Ta parole est donnée ;

Songe à nos grands dieux.

FAUSTINE.

Oui.

LE PRÊTRE DE JUNON.

Songe au peuple romain.

FAUSTINE, à part.

J'ai la nuit !

LE GLADIATEUR.

LE GLADIATEUR.

O ma fille !

FAUSTINE.

A demain !

TOUT LE PEUPLE.

A demain !

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente une des prisons des chrétiens. Dans le fond une grande porte d'airain. A droite du spectateur une autre porte communiquant aux autres cachots. La scène doit être éclairée avec des lampes funèbres.

SCÈNE I^{re}.

NÉODÉMIE seule; elle porte le vêtement des martyrs.

Seule , seule ! Oh ! du moins si leur clémence amère
N'avait pas séparé l'enfant d'avec le père !
Du moins si dans ce jour, qu'on donne à la pitié ,
Nous avons pu pleurer et souffrir de moitié !
O douloureux bienfait ! ô trompeuse indulgence !
La pitié des Romains est encor la vengeance !

Seule ! seule !!! mon Dieu , n'es-tu plus près de moi ?

Oh ! qu'as-tu fait de mon courage ?

Faible colombe , dans l'orage

Mon vol avait besoin de toi !

Je me plains et tu me condamnes ;

A toi je n'ose plus m'offrir !

Et sur mes fers sacrés coulent des pleurs profanes :

Et tu m'as délaissée au moment de mourir !

Flavien... Flavien... ce nom est un blasphème !

Sans emporter vers Dieu l'âme de ce que j'aime ,

Je fuis mon maître et mon époux !
 A ton doux regard asservie,
 L'épouse sur ton cœur devait trouver la vie,
 L'esclave t'aimer à genoux !
 Et je meurs ; un souffle de glace
 A passé sur mes yeux pour me voiler le jour !
 Loin de toi, Flavien , Dieu me marque ma place...
 Oh ! les cieux pourront-ils consoler de l'amour !
 Hier à tes côtés je marchais palpitante
 Sous les voiles d'hymen et l'écharpe flottante ;
 Le bonheur avait son autel.
 Ma robe de martyre est bien moins éclatante,
 Mais donne à notre front l'auréole du ciel !...
 Mourir, mourir !... Voici venir le saint apôtre,
 Qui met toute son âme à consoler la nôtre !
 Il entendra ma plainte.

SCÈNE II.

NÉODÉMIE, ORIGÈNE, conduit et soutenu par le géolier.

NÉODÉMIE

Origène, c'est vous !

Oh ! qu'il me soit permis d'embrasser vos genoux !
 Grand Dieu !! cette pâleur, ces récentes blessures ?...

LE GEOLIER.

Il vient de supporter trois heures de tortures.

NÉODÉMIE.

Quoi ! pour venger leurs dieux et leur horrible loi...

ORIGÈNE.

Vous m'avez demandé ; ne parlons plus de moi.
Pour me rendre à vos vœux le Dieu qui nous écoute
Fit cesser mes tourmens un peu plus tôt sans doute,
Et je viens : des bourreaux je passe à mon enfant.
Mes mains peuvent bénir votre front triomphant,
Et je puis m'affermir sur ces pieds qu'on déchire,
Pour demeurer debout devant une martyre.

NÉODÉMIE.

Hélas ! si vous saviez quels douloureux combats
Se livrent dans mon sein à chacun de mes pas !
Je perds tous ces momens sacrés que Dieu me laisse :
Chaque heure de triomphe augmente ma faiblesse.
En quittant Flavien , mon époux , pour mon Dieu ,
A tout ce que j'aimais j'avais cru dire adieu !
Eh bien ! je me trompais...

ORIGÈNE.

Que dites-vous , ma fille ?

NÉODÉMIE.

Je vous ai raconté que j'étais sans famille ;
J'espérais , à mon Dieu quand je venais m'offrir.
Dans ce cirque cruel n'avoir plus qu'à mourir.
Sous le glaive déjà s'achevait ma prière :
L'esclave qui devait frapper... c'était mon père !!!

ORIGÈNE.

Votre père !

NÉODÉMIE.

Mon père... oh ! je n'en doute pas ;

J'ai perdu mon courage en tombant dans ses bras.
Il cherchait son enfant...

ORIGÈNE.

Dieu voulait la lui rendre.

NÉODÉMIE.

Pourquoi, puisqu'il devait sitôt la lui reprendre ?
Il est esclave, lui, n'ayant que moi pour bien...

ORIGÈNE.

Et si votre martyr un jour le fait chrétien ?

NÉODÉMIE.

J'entends encor ses cris, je vois encor ses larmes...

ORIGÈNE.

Pour ce nouveau combat Dieu n'a-t-il pas des armes ?

NÉODÉMIE.

Je dois mourir demain !...

ORIGÈNE.

Prenez-les d'un bras fort,

Et vous les lui rendrez, ma fille, après la mort !

NÉODÉMIE.

Ah ! je veux vous ouvrir mon âme tout entière :
Moi, des bras d'un époux jetée aux bras d'un père,
J'ai senti, l'avouerai-je, en ce funeste jour,
De l'amour filial s'accroître un autre amour.
Une image adorée... oh ! que Dieu me pardonne,
Ma vie est-elle à moi pour que je la lui donne ?
Flavien...

ORIGÈNE.

Vous parlez d'un sentiment mortel,
Sous ce saint vêtement des épouses du ciel !

NÉODÉMIE.

Mon ange s'est caché, la terreur m'environne,
 Je vois la mort partout... nulle part la couronne.
 De la voix, du regard daignez me secourir;
 Trouverai-je deux fois la force de mourir ?
 Je crains de défaillir, de n'être plus la même,
 D'effacer sur mon front l'eau sainte du baptême;
 D'être pour les chrétiens un objet de douleurs,
 Et que le Dieu jaloux ne compte plus mes pleurs!...
 Je crains de succomber à l'épreuve dernière,
 De mêler trop d'amour terrestre à ma prière;
 Trop d'amour!... Je crois voir au terme du chemin
 La palme des martyrs se briser dans ma main!
 A ce Christ, ce sauveur, notre divin modèle,
 Il me semble en mon cœur que je suis infidèle!
 Oui, je perdrai mon âme!!!

ORIGÈNE.

O ciel! n'achevez pas!

NÉODÉMIE.

J'embrasse vos genoux.

ORIGÈNE.

Et Dieu vous tend les bras!
 Qui? vous! perdre votre âme! Ah! vous ai-je entendue?
 Vous, vous hier martyre, et dès demain élue!
 Perdre votre âme ici, sous ces fers, dans ce lieu!
 Vous l'arracheriez donc des entrailles de Dieu!!
 Vous l'arracheriez donc de son trône de gloire,
 Toute saignante encor du sang de la victoire!
 Et vous la traîneriez, cette âme de martyr,

Dans la fange des sens dont Christ l'a fait sortir !...

NÉODÉMIE.

O mon père !...

ORIGÈNE.

Venez, innocente victime,

Vous qui du haut des cieux vous penchez vers l'abîme !

Appuyez-vous sur moi pour marcher à la mort ;

De bourreaux en bourreaux je suis devenu fort

Assez pour soutenir ceux que le ciel attire.

C'est toujours par le cœur que s'ouvre le martyr !

Je le sais, je le sais ; et pour vous ranimer,

Parmi les noms bénis si j'osais me nommer,

Je vous dirais : enfant, ton cœur se désespère,

Tu veux trahir ton Dieu lorsqu'il te rend ton père !...

J'avais un père aussi, mais un père chrétien,

Ma gloire, mon amour, mon bonheur, mon seul bien !

Un jour, on le ravit à nos saintes alarmes :

J'exhortai la victime, en lui cachant mes larmes.

Pendant l'horrible apprêt des supplices nouveaux,

J'exhortai la victime au milieu des bourreaux ;

Et tant qu'on prolongea le martyr sublime,

Tout couvert de son sang j'exhortai la victime !!!

NÉODÉMIE.

Miracle de la foi !...

ORIGÈNE.

Ce ne fut pas en vain,

Et l'amour filial doubla l'amour divin !

Aujourd'hui, mon enfant, ne pourrai-je de même

Montrer à Jésus-Christ de quel transport on l'aime ?

Meurtri de la torture et sous mon propre sang,
Quand il faut le servir serai-je moins puissant ?
Et sans la rallumer du feu de la parole,
Verrai-je sur ton front mourir ton auréole ?
Non, non, c'est impossible, et tu ne voudrais pas
Sur le chemin des cieux tomber au dernier pas,
Jeter sur les chrétiens le deuil de ta mémoire,
Transformer en linceul ton manteau de victoire !
Ma fille, mon enfant...

NÉODÉMIE.

Ah ! je change d'amour !

ORIGÈNE.

Oui, je lis dans tes yeux que tu revois le jour !
Lève-toi, lève-toi pour mourir, sainte femme :
Reprends sans chanceler le fardeau de ton âme,
Cours braver les bourreaux, et contre leur tourment
Arme-toi devant eux d'un front de diamant !

NÉODÉMIE.

Je ferai pour mon Dieu ce que la foi commande.

LE GEOLIER, entrant.

Une femme voilée approche et vous demande.

ORIGÈNE.

Adieu, fille du Christ.

NÉODÉMIE.

Je ne vous verrai plus ?

ORIGÈNE. (Il sort soutenu par le geôlier.)

Nous nous retrouverons tous parmi les élus !

SCÈNE III.

NÉODÉMIE, FAUSTINE.

FAUSTINE.

*(Au geôlier.)**(A Néodémie.)*

Qu'on nous laisse... Il faut fuir.

NÉODÉMIE.

C'est vous !

FAUSTINE.

Néodémie,

Vous que l'amour a fait ma plus grande ennemie ,
 Ma rivale !... écoutez, nous avons peu d'instans ;
 Peut-être dans une heure il ne serait plus temps.
 Le peuple a des soupçons, et déjà vous réclame ;
 Fuyez , sauvez mon fils en vous sauvant.

NÉODÉMIE.

Madame ,

Quel lien peut unir, en ce jour de terreur,
 La fille d'un esclave et César empereur ?
 Qu'importe à Gordien ou ma mort ou ma vie ?

FAUSTINE.

Au sein de votre mère avant l'heure ravie ,
 Le ciel, juste une fois, le ciel qui me punit ,
 Voulut qu'un même sort à mon fils vous unît,
 Que vos jours de ses jours devinssent la mesure.
 Ces mêmes dieux, encor plus cruelle blessure !
 Ont jeté dans vos bras, constans à m'opprimer,

Le seul homme, le seul que mon cœur pût aimer.
 Ils ont brisé ce cœur, ils l'ont réduit en cendre,
 Si bien qu'à vos genoux même ils me font descendre;
 Si bien que de l'orgueil, qui toujours m'entoura,
 De cet encens d'honneur dont Rome m'adora,
 Il ne me reste rien que ces larmes amères,
 Ces craintes, ces terreurs qui poursuivent les mères;
 Je ne suis plus que mère... ah ! vous n'entendez pas !

NÉODÉMIE.

Je n'ai pas eu de mère.

FAUSTINE.

(A part.) (Haut.)

O Dieux !... Suivez mes pas.

NÉODÉMIE.

Non ; la même fureur qui vous arma contre elle,
 Vous arme contre moi pour me rendre infidèle
 A l'amour de mon Dieu, seul et suprême bien.

FAUSTINE.

Quoi ! n'avez-vous donc pas adoré Flavien ?

NÉODÉMIE.

Je l'aime !

FAUSTINE.

Eh bien ?

NÉODÉMIE.

Je vais mourir !

FAUSTINE.

Pensée horrible !

Toi, mourir ! et mon fils... non, non, c'est impossible !
 Fuis, fuis, ton Flavien, dont j'ai brisé les fers,

T'attend pour t'emporter au bout de l'univers.
 Il ne veut que toi seule ; esclave , allons , viens vite ;
 Faustine sait trop bien ce que coûte ta fuite !
 C'est lui !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLAVIEN.

FLAVIEN.

Néodémie , ô bonheur !

NÉODÉMIE.

Vous ici ?

Deviez-vous me revoir , et me revoir ainsi !

FLAVIEN.

Le peuple se révolte , ah ! fuyons , l'heure presse
 Mon amour te défend...

NÉODÉMIE.

Douleureuse tendresse !

FLAVIEN.

Fausta brise tes fers.

NÉODÉMIE.

Moi je les garde... Adieu.

Je reste pour mourir , c'est l'ordre de mon Dieu.
 Je l'ai juré.

FAUSTINE.

Juré !

FLAVIEN.

Ah ! la douleur t'égaré.

De moi , de ton époux , un serment te sépare.

Mais quel serait ton Dieu , si telle était sa loi ,
 S'il fallait abjurer tout bonheur pour ta foi ,
 S'il fallait violer les vœux sacrés de l'âme ?
 Ah ! je le maudirais , ce Dieu qui te réclame ,
 Qui deux fois de mes bras t'arrache en un seul jour ,
 Qui te jette aux bourreaux palpitante d'amour !
 Oui, je le maudirais !!!

NÉODÉMIE.

Ah ! ce Dieu qu'on blasphème

Nous protège tous deux , et s'il me frappe , il m'aime !
 J'ai juré de mourir , et de ce faible cœur
 Je sens qu'un mot de plus pourrait être vainqueur ;
 Ne le prononce pas , ami , je t'en conjure ;
 Car à force d'amour je deviendrais parjure ,
 Sacrilège , peut-être... oh ! non... Voyez mes pleurs ,
 Vous , vous dont une esclave a causé les douleurs ,
 Madame , à votre tour , montrez-vous généreuse ;
 Avec mon Flavien soyez longtemps heureuse ;
 De gloire , de grandeurs environnez ses pas ,
 Faites-lui tous ces dons que je ne connais pas ;
 Et votre noble époux à mon humble mémoire...
 Ne donnera...

FAUSTINE , à part.

Tais-toi... car je pourrais te croire.

FLAVIEN.

Ne résiste plus , viens.

NÉODÉMIE.

Tous deux , que voulez-vous ?

Me perdre ?

FLAVIEN.

Te sauver.

FAUSTINE.

Mais il est ton époux ;
 Comprends-tu, ton époux?... ce nom, je le lui donne
 Tous mes droits à son cœur, je te les abandonne ;
 Faustine , si longtemps placée entre vous deux ,
 De sa puissante main resserre tous vos nœuds :
 Faustine vous unit !!! Tout l'air que je respire ,
 Mes trésors, mes autels, mes aïeux, mon empire ,
 Le titre plus aimé de mère de César,
 Moi , je donnerais tout pour n'avoir que ta part ,
 Pour être à ses genoux son amante adorée !
 Que dis-je , comme toi l'esclave préférée !
 Pour tenir tout mon sort de lui, de son regard...
 Pardonne-moi, mon fils, cet instant de retard...
 Sauve-le... prévenons le funeste miracle ;
 Je ne crois pas aux dieux et crois à leur oracle.

NÉODÉMIE.

Mon père est dans les fers.

FLAVIEN.

Ton père nous suivra...

NÉODÉMIE.

Ah ! c'est trop de bonheur, Dieu me pardonnera.

FAUSTINE.

Ce voile cachera ta robe de martyr.

NÉODÉMIE. (Elle prend le voile.)

Donnez , donnez.

FLAVIEN.

Fuyons. Mais que vient-on nous dire ?

LE GEOLIER, accourant.

Conduit vers ce cachot par le prêtre inhumain,
 Le peuple révolté vous ferme tout chemin.
 Ne sortez pas avant que, partout dispersée,
 Tombe sous vos licteurs cette foule insensée.

FLAVIEN.

Pour la vaincre, à mon bras peu d'instans suffiront.

FAUSTINE.

Des jours de cet enfant ton amour me répond.

NÉODÉMIE.

Flavien, Flavien !

FLAVIEN.

Calme-toi... la victoire

Se déclare toujours en faveur du prétoire.

FAUSTINE, au geôlier.

Va, referme sur nous ces deux portes d'airain.

FLAVIEN.

Je reviens vous chercher... Le peuple souverain
 N'inspire à nos licteurs que de faibles alarmes !
 Sa royauté toujours s'éroule au bruit des armes !

(Il sort l'épée à la main. On entend refermer les portes.)

SCÈNE V.

FAUSTINE, NÉODÉMIE.

FAUSTINE.

La porte se referme, on ne peut approcher !

NÉODÉMIE.

De ce nouveau péril pourra-t-il m'arracher ?
Plus que le peuple ici , c'est Dieu qui me réclame.

FAUSTINE.

Non, non, que tout effroi soit banni de ton âme :
Quand Flavien combat , quand c'est toi qu'il défend ,
De tous les dieux ensemble il serait triomphant !
Bientôt votre hymen... Vois si je suis généreuse !
Si je sauve mon fils à tout prix... sois heureuse !

NÉODÉMIE.

Écoutez !

(On entend un grand bruit comme un mur qui s'ébranle.)

FAUSTINE.

Oui... ce mur s'ébranle.

NÉODÉMIE.

Dieu !

SCÈNE VI.

NEODÉMIE, FAUSTINE, LE GLADIATEUR .

tombant dans le cachot par une brèche.

LE GLADIATEUR

C'est moi !

NEODÉMIE , se jetant dans ses bras .

Ah ! je puis fuir la mort en fuyant avec toi !

LE GLADIATEUR.

O malédiction... Quelle joie illusoire !
Arrache de ton front ce voile dérisoire :
Tu n'en as plus besoin , enfant , enfant.

NÉODÉMIE.

Pourquoi?

FAUSTINE.

Sa fuite est préparée...

LE GLADIATEUR.

Et qui m'en répond ?

FAUSTINE.

Moi.

LE GLADIATEUR.

Ah! tu veux la sauver à présent, toi, marâtre?
La sauver de ce peuple et de l'amphithéâtre...
La sauver de la mort... Hier, sous mon poignard,
Tu le pouvais encore, aujourd'hui c'est trop tard!
Entends-tu, c'est trop tard... Les prisons sont forcées,
Les aigles des licteurs sont partout renversées :
La révolte est partout... Oui, j'ai vu, de mes yeux,
Grossir les flots hurlant du peuple furieux.
Le flamme les guide au nom de la chrétienne.

FAUSTINE.

O terreur!

LE GLADIATEUR, à Néodémie.

Ma prison n'est pas loin de la tienne...

Arrachant de mes mains le grillage de fer
Qui me versait le jour au fond de mon enfer,
Je m'élançai, et je tombe, à ma première chute,
Dans la loge d'un tigre avec lequel je lutte :
Percé de ce poignard, son sang m'inonde à flot,
Je l'étouffe, et j'échappe à ce second cachot.
Achevant en fureur d'agrandir à ma taille

La brèche que sa griffe a faite à la muraille.
Mais que puis-je à présent ? que mourir avec toi !

FAUSTINE.

Le tribun ?

LE GLADIATEUR.

A l'instant égorgé devant moi.

FAUSTINE.

Mes soldats, mes licteurs, mes esclaves ?

LE GLADIATEUR.

Qu'importe !

La populace est là qui rugit à la porte.
Si tu franchis le seuil, tu tombes en ses mains ;
Et tu ne connais pas les plaisirs des Romains !

FAUSTINE.

Mais Flavien combat et saura la défendre ;
Dans mon palais bientôt...

LE GLADIATEUR.

Ton palais est en cendre.

FAUSTINE. NÉODÉMIE.

Ciel!!!

LE GLADIATEUR.

La révolte est prompte à courir vers ce lieu ,
Tu le sais, et de loin j'ai vu monter le feu...

FAUSTINE.

Dieux ! si mon fils... Courons...

LE GLADIATEUR.

Tes yeux s'ouvrent, Faustine ;
Du feu de ton palais le cachot s'illumine.

(Faustine et Niger font ensemble le tour de la scène pendant ces vers.)

FAUSTINE.

Cette porte ?

LE GLADIATEUR.

Fermée !

FAUSTINE.

Ah ! oui , fermée !... Ici ?

LE GLADIATEUR.

Les lions pour tes jeux.

FAUSTINE.

Et là ?

LE GLADIATEUR.

Fermée aussi.

FAUSTINE , ébranlant la porte.

Dieux impuissans !

NÉODÉMIE.

Seigneur , protège-nous toi-même

LE GLADIATEUR. (Il la serre sur son cœur.)

Enfant , viens sur mon cœur , il n'est que moi qui t'aime.

NÉODÉMIE.

Nous faut donc mourir ?

LE GLADIATEUR.

Oui , ton unique bien ,

L'amour d'un père esclave , enfant , ne sert de rien.

C'est un fardeau de plus qui pèse sur ta vie.

Toi , tu n'es que proscrire et non pas avilie !

NÉODÉMIE.

Vos fers à mon amour vous rendent plus sacré !

LE GLADIATEUR.

Je t'aime tant... et toi ? Bonheur désespéré !

Seul bonheur arrivé jusqu'au cœur de ton père ,
Depuis le jour affreux où l'on tua ta mère !

FAUSTINE , avec fureur.

Et ces portes d'airain qui ne peuvent s'ouvrir !

NÉODÉMIE.

Elle n'est pas chrétienne ! oh ! qu'elle doit souffrir !

FAUSTINE.

Quel danger sur mon fils !...

LE GLADIATEUR.

Ab ! ton fils et ma fille ?

As-tu donc oublié qu'elle est de ta famille ?

Qu'ils furent tous les deux marqués d'un même sort,

Qu'ils n'ont qu'une existence et n'auront qu'une mort,

Et que tu vins chercher, crime que rien ne lave,

Une âme de César dans les flancs d'une esclave ?

L'as-tu donc oublié ? Pourquoi tant t'indigner ?

Crois-tu que Gordien ait longtemps à régner ?

FAUSTINE

Que du crime à présent la pensée est amère !

LE GLADIATEUR.

Mais contemple-la donc avec tes yeux de mère ;

Elle est belle, elle est jeune, elle a seize ans.

FAUSTINE.

Malheur !

LE GLADIATEUR.

Sa robe de martyr pèse sur l'empereur !

Des crimes maternels salie et déchirée,

La pourpre de ton fils n'a pas plus de durée

Que ces voiles de deuil... et déjà sur César...

FAUSTINE. (Elle tombe sur un banc de pierre.)

Oh! grâce, chaque mot est un coup de poignard.
Grâce!

LE GLADIATEUR.

As-tu donc jamais, toi, fait grâce à personne?
Non, je maudis César, je maudis sa couronne;
De mes fers, de ma rage et de mon désespoir,
Je maudis cet enfant que tu ne dois plus voir!
Je maudis cet enfant royal, dont l'anathème
Est trop lourd à porter pour une esclave même,
Et dont le diadème, à l'heure du remord,
Attache au front du mien sa couronne de mort!

NÉODÉMIE.

Ah! c'est une auréole à l'entour de ma tête!
Cesse de profaner la palme qu'on m'apprête :
Ces malédictions retomberaient sur toi.

LE GLADIATEUR.

Que m'importe mes jours!

NÉODÉMIE.

Retomberaient sur moi.

Je bénis l'empereur au nom du divin maître :
Au nom de Flavien, qui meurt pour moi peut-être;
Qui peut-être tout seul, contre un peuple égaré,
Tombe pour mon amour sous un trépas sacré.

(On entend une rumeur.)

FAUSTINE.

Le bruit s'approche...

LE GLADIATEUR, saisissant sa fille.

On vient, on vient...

NÉODÉMIE.

Moment suprême!

Si c'était Flavien!

FAUSTINE.

Ou bien mon fils lui-même!

LE GLADIATEUR.

Non, non, ses assassins te portant son adieu!

NÉODÉMIE.

Ah! quels qu'ils soient, ce sont les envoyés de Dieu!

VOIX DU PEUPLE, au loin.

A la mort!

LE GLADIATEUR.

Ce n'est plus le père qu'on réclame,
 Ce ne sont plus mes bras d'athlète... c'est mon âme,
 C'est ma fille, jetée au tigre rugissant!
 Tes voiles déchirés dégoutteront de sang!...
 Et peut-être il faudra que ma Néodémie,
 Pour aller à la mort, passe par l'infamie!!!...

NÉODÉMIE.

Non, j'espère mourir avant l'horrible instant;
 Et Dieu ne voudra pas...

LE GLADIATEUR, avec un cri terrible.

Non, non... je t'aime tant!

Dieu ne le voudra pas... non, ni lui, ni ton père...

(A part.)

Quelle marque d'amour, ô ciel! pour la première!...

(Haut.)

Parle-moi, cache-moi ces cris, ces cris d'horreur,
 Que je n'entende rien... rien... pas même mon cœur!...

LE PEUPLE.

Mort à César!

FAUSTINE.

César!!!...

LE GLADIATEUR.

Faustine, que t'en semble?

Mort à César!

FAUSTINE.

Mon fils!!!

LE GLADIATEUR.

Le peuple les rassemble :

Il est juste une fois ; écoute sans pâlir ;

Il a connu l'oracle et vient pour l'accomplir!

NÉODÉMIE.

Cache-moi dans tes bras!...

LE GLADIATEUR.

Mon amour m'épouvante!

NÉODÉMIE.

Ils m'en arracheront...

LE GLADIATEUR, à part.

Oui, mais non pas vivante!

O tendresse ! ô fureur ! frénétique secours

Où le gladiateur se retrouve toujours!...

NÉODÉMIE.

Adieu, mon père...

LE GLADIATEUR

Adieu!!!

NÉODÉMIE

L'on t'enlève ta fille,

(Elle tombe à genoux.)

Mais Dieu te la rendra dans sa sainte famille !

Il est mon père aussi.

LE GLADIATEUR, avec des sanglots de désespoir.

Si ce Dieu te défend,

Qu'il prenne donc ma place et sauve mon enfant!

Un miracle!...

LE PEUPLE.

Aux lions!...

LE GLADIATEUR.

Inutile prière!

(Il la relève par un mouvement convulsif ;

Lève-toi, lève-toi, tu n'as que moi pour père !

FAUSTINE.

Les voilà... plus d'espoir!...

LE GLADIATEUR, le regard fixe et comme pétrifié par la douleur.

Ne me regarde pas.

NÉODÉMIE.

Père, affermis ton cœur.

LE GLADIATEUR.

Non, j'affermis mon bras ;

Ils veulent mon enfant, et m'ont laissé mon glaive!...

C'est un miracle aussi que ma tendresse achève!!!...

(Le peuple brise les portes.)

FAUSTINE.

Dieux!

LE GLADIATEUR

Sois libre!

(Il la frappe de son glaive.)

NÉODÉMIE.

Ah! je meurs!

FAUSTINE.

Ton enfant!

LE GLADIATEUR.

Et le tien!...

(Le peuple se précipite sur le théâtre.)

Le peuple peut la prendre à présent...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FLAVIEN, PEUPLE.

FAUSTINE.

Flavien!

Et César, mon fils?

FLAVIEN.

Mort... Moi, devant cette porte,
Frappé, couvert de sang...

FAUSTINE.

Mort!!!

FLAVIEN, à Niger.

Et ta fille?...

LE GLADIATEUR

Morte.

Oui, peuple, et de ma main!

LE PEUPLE.

C'est le Gladiateur!

FAUSTINE.

Mon fils!...

FLAVIEN.

Néodémie!...

NÉODEMIE, rouvrant les yeux.

Ah! ta main sur mon cœur...
Là... Flavien... c'est toi... toi, mon époux! je t'aime...
Dieu veut nous réunir...

FLAVIEN.

Dans quels lieux?

NÉODEMIE.

Au ciel même!!!

Je t'y précède!

FAUSTINE.

O dieux! qu'on disait immortels,
Que de crimes pressés autour de vos autels!
De malheur en malheur votre règne s'achève!

NÉODEMIE.

Sur le monde en ruine un autre Dieu se lève!...

FLAVIEN.

Je l'adore avec toi!!!...

NÉODEMIE, a son père.

Qu'il soit aussi le tien!

(Elle meurt.)

LE GLADIATEUR.

Je veux que ce poignard, sur un autel chrétien,
Mêle, glorifiant tout ce que l'on révère,
Une goutte de sang à celui du Calvaire.

(Montrant Néodémie.)

J'offre au Dieu pauvre et nu son martyr et le mien!

Je veux que ce poignard , sur un autel chrétien ,
Rappelant quel forfait épouvanta notre âge ,
Au monde rajeuni dise : Plus d'esclavage !!!

FIN DU GLADIATEUR.

LE CHÊNE DU ROI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR ALEXANDRE SOUMET

PERSONNAGES.

- CHARLES II, sous le nom de KÉNÉDI. Toque à panache avec un gros brillant; costume écossais de la plus grande élégance; écharpe blanche brodée d'or. GEFROY.
- SIR HENRY, gouverneur de Woodstock; costume de ohâtelain. MAINVIELLE.
- ÉVERARD, amant d'Alice. Costume sévère de puritain; bottes de buffle, pistolets à la ceinture. MARIUS.
- WILDRAKE. Costume de jeune cavalier, très-brillant. . RÉGNIER.
- LE SÉNÉCHAL. VARLET.
- UN COMMANDANT. Même costume d'Éverard. ROBERT.
- ALICE. M^{lle} RABUT.
- SOLDATS ET VALETS. Personnages muets

La scène se passe à Woodstock, près du château.

LE CHÈNE DU ROI.

ACTE I.

Un tres-grand chêne et plusieurs cabinets de verdure décorent le théâtre.

A gauche du spectateur, une table ronde de pierre, environnée de bancs de gazon.

SCÈNE 1^{re}.

ALICE, ÉVERARD.

ÉVERARD.

C'est la voix d'un ami.

ALICE.

Non, ce n'est plus sa voix.

ÉVERARD.

Ainsi, vous me fuyez.

ALICE.

Pour la première fois.

ÉVERARD.

Vous me fuyez, Alice, après ma longue absence !
Ce séjour, pour mon cœur plein de votre présence,
Ne dit-il rien au vôtre ? Avez-vous oublié

Qu'autrefois à mon sort votre sort fut lié ?
A mes plus tendres vœux restez-vous insensible ?

ALICE.

N'avez-vous pas rendu notre hymen impossible ?
Mon père, en ses devoirs toujours plus affermi,
Voit en vous un rebelle et non plus un ami.

ÉVERARD

Mon amour...

ALICE.

Votre amour ! la preuve en est charmante :
Ah ! qui trahit son roi peut trahir son amante.
Avez-vous pu, cruel, par l'erreur égaré,
Me blesser dans l'objet qui m'est le plus sacré ?
Votre amour ! j'y croyais aux jours de notre enfance ;
Lorsqu'au seul souvenir d'un prince sans défense,
Vos douleurs répondaient à toutes mes douleurs ;
Quand nous pleurions tous deux sur les mêmes malheurs,
Quand vous disiez : Alice, allons, sèche tes larmes,
Bientôt je serai grand et je prendrai les armes,
Pour défendre le roi, je me ferai soldat ;
Tu broderas son nom sur mon écharpe... Ingrat

ÉVERARD.

Mon père...

ALICE.

La discorde a divisé nos pères ;
Mais faut-il que l'amour ait des partis contraires ?
L'amour ! il n'eut jamais qu'un vœu, qu'un sentiment.

ÉVERARD.

Je jure...

ALICE.

Gardez-vous de me faire un serment !

EVERARD.

Alice , chère Alice !...

ALICE.

Ah ! vous m'avez trompée !...

Oui , le nom de rebelle , inscrit sur votre épée ,
En dit plus , aujourd'hui , que tous ces vains discours .
Allez de vos exploits poursuivre l'heureux cours ;
Oubliez-moi , servez une cause ennemie ;
Outragez à la fois Dieu , le roi , votre amie ,
Mon père , dont les vœux ont été superflus...
Vous m'êtes étranger , je ne vous aime plus .

EVERARD.

Moi , je vous aime encore avec idolâtrie :
Mais , Alice , un soldat se doit à sa patrie .
Stuart n'est plus mon roi .

ALICE.

Laissez-moi .

EVERARD.

Mon devoir

Me soumet à Cromwel , m'enchaîne à son pouvoir .

ALICE.

Ah ! de quelque beau nom que ton erreur le nomme ,
Cromwel est un tyran .

EVERARD.

Cromwel est un grand homme .

Son génie a vaincu dans plus de cent combats ;
C'est une royauté qu'on ne détrône pas !

ALICE.

Adieu !

ÉVERARD.

Vous me quittez ?

ALICE.

J'obéis à mon père.

ÉVERARD.

Est-ce à lui qu'en effet vous craignez de déplaire
 En restant près de moi ? Ce jeune Kénédi,
 Ce page de l'Écosse, au regard si hardi,
 Qui depuis quelques jours auprès de vous habite.
 Il vous aime sans doute ?

ALICE.

Il faut que je vous quitte.

ÉVERARD.

Il vous aime...

ALICE.

Ce page aime et sert les Stuarts,
 Son écharpe est sans tache...

ÉVERARD.

Et plaît à vos regards.

ALICE.

Il préféra toujours, d'une âme généreuse,
 Au crime triomphant la vertu malheureuse.
 Mon frère, dans les camps, combat à ses côtés.
 Adieu.

ÉVERARD.

Je suis vos pas.

ALICE.

Non, Éverard, restez.

Un plus long entretien pourrait vous compromettre.
Stuart en ce moment vous échappe peut-être ,
Et les instans qu'ici vous perdez avec moi ,
Vous privent de l'honneur de livrer votre roi.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ÉVERARD, seul.

Je n'en crois pas cette feinte colère ;
Ce page est mon rival , ce page a su lui plaire ;
Et sans doute on m'aurait montré moins de mépris ,
Si d'un nouvel amour son cœur n'était épris.
Elle a justifié mes secrètes alarmes.
L'infidèle !... pourtant elle versait des larmes ;
Elle semblait me plaindre , et , malgré son courroux ,
Parlait d'indifférence avec des mots si doux ,
Que tous mes sens... Voilà les caprices des femmes !

SCÈNE III.

ÉVERARD, WILDRAKE.

WILDRAKE, chantant dans la coulisse.

Coquins à tête ronde ,
Que Satan , que Satan vous confonde !
Coquins à tête ronde..

(Il entre.)

ÉVERARD

Qui va là?... Pour qui donc êtes-vous?

WILDRAKE.

Pour les dames

Et pour le roi.

ÉVERARD

Quel roi?

WILDRAKE.

Le mien, Charles Stuart.

ÉVERARD

C'est ce fou de Wildrake.

WILDRAKE.

Eh ! mais... c'est Everard !

(Ils s'embrassent.)

ÉVERARD, mettant la main à ses pistolets.

Et si, pour faire honneur à ta chanson nouvelle,
 J'avais rempli de plomb ta tête sans cervelle,
 Avant de bien savoir qui fredonnait ainsi?

WILDRAKE

Je n'aurais pas chanté plus juste...

ÉVERARD

Et, Dieu merci,

Tu ne serais pas mort à jeun.

WILDRAKE.

Le ciel m'en garde.

Des soldats de Cromwel, dans un château, de garde,
 A me croire des leurs ont voulu s'obstiner ;
 Comment les contredire ? ils allaient déjeuner.
 Puritains s'il en fut, d'une gaité sévère,

Faisant signes de croix en buvant à plein verre,
 Et très-dévotement prolongeant leur repas
 Comme leur oraison qui ne finissait pas.
 Leurs liqueurs d'outre-mer, leur vin de Malvoisie,
 M'ont laissé dans la gorge un goût d'hypocrisie,
 Car je les imitais en tous les points... Mes yeux
 Des flancs d'un gros pâté se levaient vers les cieux,
 Et les coquins, l'œil fauve et la lèvre vermeille,
 M'ont prié de bénir leur dernière bouteille.
 Pourquoi faut-il qu'avec leur Cromwel enragé,
 Toi-même, aveuglément tu te sois engagé,
 Toi, mon ancien ami, mon plus cher camarade!
 Oreste a déserté les drapeaux de Pilade !...

ÉVERARD.

Pilade pris de vin.

WILDRAKE.

Et d'amitié... ta main.

ÉVERARD.

De grand cœur, et je veux t'enrôler dès demain
 Chez les fous de Cromwel.

WILDRAKE.

La plaisante anecdote !
 Je prendrai mon poignard en guise de marote.
 Mais je m'oublie... Adieu.

ÉVERARD.

Pourquoi me fuir ainsi ?

Où vas-tu donc ?

WILDRAKE.

Je vais déterrer près d'ici

Un page, un séducteur charmant.

ÉVERARD.

Un jeune page...

Son nom ?

WILDRAKE.

Kénédi... J'ai pour lui certain message.

ÉVERARD

De grâce, explique-toi.

WILDRAKE.

Naguère il s'est permis
D'oublier son anneau chez une jeune miss
Dont les parens, surpris, comme tu peux bien croire,
N'aiment pas que chez eux on manque de mémoire ;
Et je viens de leur part lui rendre sans façon
Cette bague, avec deux ou trois mots de leçon.

ÉVERARD.

C'est bien à Kénédi que la bague s'adresse ?

WILDRAKE.

Oui, sans doute, et tu dois trembler pour ta maîtresse ;
La belle et noble Alice habite ce château.
Si ce page endiablé...

ÉVERARD.

Donne-moi cet anneau.

WILDRAKE.

Non ! je n'en ferai rien, si tu veux bien permettre.

ÉVERARD.

Je veux à l'insolent moi-même le remettre.
Donne, donne, et s'il a besoin d'une leçon...

WILDRAKE.

Non, pour un tel message il faut de la raison,
Du sang-froid, et j'en ai... Tu n'es pas assez sage.

ÉVERARD.

Quel riche diamant!

WILDRAKE.

Oui, diamant de page,

Diamant faux.

ÉVERARD.

La bague, à ce qu'il me paraît,
Nous cache un double fonds.

WILDRAKE.

Quelque tendre secret.

Tu l'as ouverte?...

ÉVERARD.

O ciel! quel nom! fatal mystère!

Wilmot!

WILDRAKE.

Le plus mauvais sujet de l'Angleterre.

ÉVERARD.

Ce page en ce château reçu, fêté, chéri,
C'est Wilmot! de Stuart le digne favori!

WILDRAKE.

C'est avoir du malheur... je prends bien part...

ÉVERARD.

Alice

De ce déguisement serait-elle complice?

WILDRAKE.

Cela s'est vu.

EVERARD.

Quoi! tant de vertus et d'appas!!!

WILDRAKE.

La pauvre enfant, mon cher, n'en réchappera pas.
Ce Wilmot est un vrai démon...

ÉVERARD.

Le maudit page!

WILDRAKE.

Esprit léger, talens, grand nom, leste équipage,
Près d'un sexe enchanteur ignorant les revers...

EVERARD.

Grâce!!!

WILDRAKE

Il le trompe en prose, il le séduit en vers.

ÉVERARD.

J'enrage!...

WILDRAKE.

A Charles-Deux, dans l'ivresse des fêtes
Il a plus d'une fois enlevé ses conquêtes.
Nos dames, à son nom..

ÉVERARD.

Ces détails sont charmans;
Et sans doute il se bat?

WILDRAKE.

Contre tous leurs amans.

ÉVERARD.

On vient, suis mes pas, et tous deux d'intelligence,
Allons nous assurer d'une prompte vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LE SÉNÉCHAL, CHARLES II, sous le nom de KÉNÉDI

LE ROI.

On nous voit du château, venez de ce côté
Je crains que sir Henry...

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! Votre Majesté!..

LE ROI.

Je suis un simple page, oublions ma naissance

LE SÉNÉCHAL

Sire...

LE ROI

Ma Majesté veut plus d'obéissance.

LE SÉNÉCHAL

Le respect...

LE ROI.

Le respect, ici hors de saison,

Est un crime, à mes yeux, de haute trahison

LE SÉNÉCHAL.

Mon juste étonnement de plus en plus s'augmente.

LE ROI.

Ce vieux château renferme une femme charmante.

LE SÉNÉCHAL.

Je comprends.

LE ROI.

C'est heureux.

LE SÉNÉCHAL.

Mais ce qui ne l'est pas ;
C'est qu'un jour de retard vous expose au trépas ;
Rochester vous attend.

LE ROI.

Qu'il est digne d'envie
Le baiser qu'on achète au péril de sa vie !

LE SÉNÉCHAL

Je préfère un bonheur payé moins chèrement

LE ROI

Bonheur de sénéchal!... Mais celui d'un amant,
En comprenez-vous bien toute la différence ?

LE SÉNÉCHAL.

J'arrive du port, où trois navires de France
Protègent votre fuite et servent nos projets
Pourquoi par vos retards effrayer vos sujets?...
Pourquoi?...

LE ROI.

Je te dirais en vain mon aventure,
L'amour est mal compris de la magistrature,
Et moi-même j'ignore, en cet événement,
Si je suis encor prince ou ne suis plus qu'amant.
D'Henry-Deux désormais mon cœur devient complice,
Sa Rosemonde, ami, fut moins belle qu'Alice!
Cette charmante Alice aux magiques appas,
Me révélant l'amour qu'elle ne connaît pas,
De vertus et d'attraits adorable mélange,
Priant pour les Stuarts avec la voix d'un ange,
Fait passer dans mon âme!... Ah! les femmes toujours,

Même au sein du malheur, ont enchanté mes jours !
 Proscrit et fugitif, dans l'amour qu'on m'inspire,
 Je retrouve des biens qui tiennent lieu d'empire,
 Et que les factieux, qui veulent mon trépas,
 Avec tout leur pouvoir ne m'enlèveront pas.

LE SÉNÉCHAL.

Et quels sont vos desseins ?

LE ROI.

Sans me laisser abattre
 D'aimer, en attendant que je puisse me battre.
 Admis dans ce château sous un nom emprunté,
 J'y jouis des douceurs de l'hospitalité ;
 Je parle de combats au châtelain fidèle,
 Puis je contemple Alice, et je lui parle d'elle.

LE SÉNÉCHAL.

Ainsi donc vous restez ?

LE ROI.

Oui ; pourquoi cet effroi ?...

LE SÉNÉCHAL.

Miss Alice...

LE ROI.

Elle est belle et Charles-Deux est roi.
 Revoyez sir Henry, dites qu'avec mystère
 Charles depuis trois jours a quitté l'Angleterre.

LE SÉNÉCHAL.

Sire...

LE ROI.

Malheur à vous, si mes secrets trahis...

LE SÉNÉCHAL.

Mais... vos périls... songez...

LE ROI.

Ah ! c'est trop !...

LE SÉNÉCHAL.

J'obéis.

(Il sort)

LE ROI, seul.

Sans doute ses conseils sont les meilleurs du monde
 Mais quitter le château qu'habita Rosemonde
 Sans avoir... que diraient nos jeunes cavaliers,
 Nos brillans Rochester, nos Cliffort, nos Villiers
 Dont on vante partout les galantes histoires ?
 Pour laver cet affront il faudrait cent victoires !
 On se hâterait trop d'en répandre le bruit ;
 Mais j'aperçois Alice... Ah ! son père la suit.

SCÈNE V.

LE ROI, ALICE, SIR HENRY s'appuyant sur le bras de
 sa fille ; VALETS portant des fruits et du vin.

ALICE.

Le lever du soleil annonçait un orage,
 Mais il s'est dissipé... Placez sous cet ombrage

(A son père.)

Ces fruits, ce vin du Rhin... Appuyez-vous sur moi...

(Apercevant Charles.)

C'est vous !... Nous déjeunons sous le Chêne du Roi'.

Arbre antique et sacré que partout on renomme.

SIR HENRY.

Devant l'arbre royal inclinez-vous, jeune homme.

LE ROI.

Pardon, je n'avais point encore remarqué.

SIR HENRY.

Heureux jour ! A Bristol Charles s'est embarqué.

Mon coquin de neveu, que Lucifer confonde,

Doit enrager !

ALICE

Mon père !

SIR HENRY.

Un traître ; un tête-ronde,

Qui poursuivait le prince et croyait le saisir.

LE ROI.

Le prince !...

SIR HENRY.

Grâce au ciel, on n'a pu réussir,

Il est bien loin !... Mon cœur renaît à l'espérance.

Asseyons-nous, je veux boire à sa délivrance,

A ses exploits surtout, à son nom glorieux.

ALICE

Reverrons-nous jamais Stuart victorieux ?

SIR HENRY

Oui, sans doute.

ALICE.

Pour lui je donnerais ma vie.

LE ROI.

Et vous désireriez le voir ?...

ALICE.

J'en meurs d'envie

SIR HENRY.

Vous étiez avec lui dans les derniers combats,
Jeune page?

LE ROI.

Qui, moi? je ne le quittais pas.

SIR HENRY.

Dépeignez-nous ses traits, son noble caractère;
Soutiendra-t-il l'honneur de la vieille Angleterre?
Faites-nous son portrait.

LE ROI.

Je ne sais si je doi...

ALICE.

Vous nous refuseriez, sous le Chêne du Roi?...

SIR HENRY.

Allons, jeune homme, allons, on ne peut s'en dédire;
Pourquoi donc ce refus? Qu'auriez-vous à nous dire
Qui ne fût à sa gloire?...

LE ROI.

Oh! rien, assurément;

Mais le portrait d'un roi se fait malaisément.

ALICE.

D'un roi méchant... Mais lui!

LE ROI, à part.

Quel embarras étrange

(Haut.)

Un prince est quelquefois difficile en louange;
Et si Charle apprenait..

ALICE

O ciel! quelle froideur!

(On se lève.)

SIR HENRY

Vous battez-vous pour Charle avec la même ardeur
Que vous parlez de lui ?

ALICE

Quoi! d'un prince qu'on aime!..

Je veux, sans l'avoir vu, le dépeindre moi-même
Fils de Charles-Premier, mûri par le malheur,
Comme un don de famille il aura la valeur ;
Oui, plein d'une fierté que la grâce tempère .
Sans regarder jamais l'échafaud de son père,
Digne en tout de sa race, éloquent, généreux
Soumettant les Anglais en les rendant heureux .
Fondant pour l'avenir un règne qui commence,
Aux fureurs des partis opposant la clémence
Charles n'oubliera pas que, malgré tous leurs droits,
C'est l'amour des sujets qui consacre les rois.
Son nom, après sa mort, grandira sur la terre,
Et tant qu'il restera sur le sol d'Angleterre
Un seul homme témoin de ses soins bienfaisans,
On ira de respect entourer ses vieux ans,
Et lui faire redire, en pleurant sa mémoire,
Du fils du roi martyr la glorieuse histoire.

SIR HENRY.

Prenez leçon, jeune homme. Eh bien ! qu'en dirons-nous ?

LE ROI.

Tout noble cavalier doit fléchir les genoux

Devant elle !... Ainsi donc le prince vous inspire...

SIR HENRY.

Oh ! de l'enthousiasme ! En ses yeux on peut lire
Combien son jeune cœur est ému vivement.

LE ROI, à part.

Elle a jeté le mien dans un ravissement !...

(Haut.)

En effet, sir Henry, l'éloge n'est pas mince,
De toutes les vertus elle a doué le prince.

ALICE.

Toutes, hors une seule, entendons-nous !

LE ROI.

Comment?..

Quelle tache obscurcit un tableau si charmant ?

SIR HENRY.

Regardez sa rougeur.

LE ROI.

Quel défaut d'importance...

ALICE.

Émule d'Henri-Quatre, il en a l'inconstance,
On le dit.

SIR HENRY.

Oui, son cœur...

LE ROI.

Est fixé pour jamais.

SIR HENRY.

Tout de bon ?

LE ROI.

Il a fait le vœu que désormais...

ALICE.

Ah ! vous en répondez !

LE ROI.

Moi?... comme de moi-même.

SIR HENRY.

Sans doute les attraits de la beauté qu'il aime...

LE ROI, regardant Alice.

Ah ! sans que miss Alice ait droit de s'offenser,
J'ose dire que rien ne peut les surpasser.

SIR HENRY.

Lui, constant !... rarement ce miracle s'opère.

ALICE.

Pourquoi ? N'a-t-il donc pas l'exemple de son père,
Ce prince dont le sort fit couler tant de pleurs
Et dont la vertu noble égalait les malheurs ?
Il lui ressemblera.

SIR HENRY.

Revenons dans ma demeure,
Chassons ce souvenir. Aussi bien voici l'heure
Où mon auteur chéri, Shakspeare, nous attend.

ALICE, au roi.

Vous ne nous quittez pas?...

LE ROI.

Je vous suis à l'instant.

SCÈNE VI.

LE ROI, seul.

Leurs discours... j'étais prêt à me faire connaître,

Attendri, transporté... Mais qui vois-je paraître...
On m'observe...

SCÈNE VII.

EVERARD, LE ROI.

ÉVERARD.

Il est seul enfin.

LE ROI.

Éloignons-nous.

ÉVERARD.

Monsieur

LE ROI.

Ai-je l'honneur d'être connu de vous?...

ÉVERARD.

Mieux que vous ne pensez peut-être.

LE ROI, à part.

A Dieu ne plaise!

Serait-ce un espion?

ÉVERARD.

Cette chaîne écossaise,
Ce panache brillant, peut cacher à nos yeux
Des signes de noblesse encor plus précieux.

LE ROI.

Mais je suis gentilhomme et n'en fais point mystère.

ÉVERARD.

N'êtes-vous rien de plus?

LE ROI, *a part.**(Haut.)*

O ciel ! En Angleterre

Les lords les plus puissans , le plus noble seigneur ,
Doivent se contenter de ce titre d'honneur .

Mais vous , puis-je savoir à mon tour qui vous êtes ?

Quand le fer des bourreaux menace tant de têtes ,

Seriez-vous donc chargé du soin peu généreux

D'épier un parti proscrit et malheureux ?

De surprendre nos noms , de nous trouver des crimes ,

Et d'amener peut-être à Cromwel ses victimes ?

ÉVERARD.

Et lorsque ces proscrits dont ici vous parlez

Ces hommes , par nos lois justement exilés .

Émouloient , d'un faux nom abusant nos familles .

A leurs nobles ennuis la pudeur de nos filles ,

Pensez-vous , lord Wilmot , qu'on doive...

LE ROI.

A moi ce nom ?

Moi , lord Wilmot ?...

ÉVERARD.

Comment ! ne l'êtes-vous pas ?

LE ROI.

Non.

ÉVERARD.

Je sais que votre esprit en détours est fertile ,

Mais ne vous chargez pas d'un mensonge inutile ,

Milord... Ne craignez rien des rigueurs de la loi ,

Vous n'aurez en ce lieu d'autre ennemi que moi .

LE ROI.

Je proteste...

ÉVERARD.

Je peux aisément vous contondre.

(Il lui donne la bague.)

LE ROI.

Cette bague est à moi.

ÉVERARD.

Qu'avez-vous à répondre ?

Ce nom..

LE ROI.

A Worcester nous avons combattu.

Par un gros d'ennemis Wilmot fut abattu ;
 De protéger ses jours j'eus un instant la gloire,
 Et d'un léger bienfait conservant la mémoire,
 Il voulut avec moi changer de bague.

ÉVERARD.

Ainsi

Vous n'êtes pas Wilmot ; cependant près d'ici
 De ses coupables mœurs affichant la licence,
 Dans un piège cruel entraînant l'innocence,
 On vous voit à Wilmot ressembler en tout point.
 Pourquoi l'imitiez-vous, si vous ne l'êtes point ?

LE ROI.

Son bras sait châtier les insolens caprices...

ÉVERARD.

Oui, c'est une vertu qui couronne ses vices.
 Il est grand duelliste et cherche le danger.
 Différez-vous de lui, lorsqu'il faut vous venger ?

LE ROI.

On commence, Monsieur, par se faire connaître ;
Vous me donnez un nom, sans en avoir peut-être.

ÉVERARD.

Everard... Les voilà ces brillans cavaliers !
Jusque sous les abris des toits hospitaliers ,
Ils trompent d'un vieillard la prudence endormie !
En retour des bienfaits, ils donnent l'infamie.

LE ROI.

Vous me ferez raison des discours insultans...

ÉVERARD

A me le demander vous tardiez bien longtemps ,
Monsieur, c'était un mot que je brûlais d'entendre.
Je suis prêt !

(Il tire son épée.)

LE ROI.

Vous n'aurez rien perdu pour attendre.

(Ils se battent.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SIR HENRY

SIR HENRY.

Vous m'oubliez, jeune homme, et je viens. Qu'est ceci ?
Dans le parc de Woodstock, quoi ! l'on se bat ainsi?...
Je n'entends pas cela, jeunes gens... Bas les armes !
Si cet amusement a pour vous tant de charmes,
Vous vous battrez ailleurs ; mais il faut de nos rois

Respecter sous mes yeux le domaine et les droits.
Autrefois , pour punir une telle équipée ,
Sous le fer du bourreau votre main fût tombée !

ÉVERARD.

Nous pourrons autre part nous voir en ennemis,
Sans que le droit royal se trouve compromis.

LE ROI.

Ce sera difficile.

ÉVERARD.

Eh ! mais...

SIR HENRY.

A la bonne heure ;

Mais toi , pourquoi viens-tu jusque dans ma demeure
Insulter , attaquer...

ÉVERARD.

Mon cher oncle !...

LE ROI.

Ah !

SIR HENRY.

Qui , moi ?...

Je ne veux pour parens que des sujets du roi.

ÉVERARD.

Longtemps je vous fus cher ; votre adorable fille...

SIR HENRY.

Retourne chez Cromwel , c'est là qu'est ta famille ,
Everard , va servir sous le crime puissant ;
Va par d'autres hauts faits gagner le prix du sang ;
Que viens-tu faire ici ?... Quel attentat s'apprête ?
Du fils du roi martyr as-tu vendu la tête ?

Il est trop tard, en France il échappe au trépas.

ÉVERARD.

Stuart s'est échappé?...

LE ROI.

Stuart ne vous craint pas.

SIR HENRY.

J'ai renié ton nom, j'ai maudit ta naissance,
Ingrat, à mon malheur il manquait ta présence;
Laisse-nous!

ÉVERARD.

Apprenez...

SIR HENRY.

Je ne veux rien savoir.

ÉVERARD.

Ce jeune homme...

SIR HENRY.

Est fidèle à Stuart.

ÉVERARD.

Mon devoir...

SIR HENRY.

Est de quitter ces lieux.

ÉVERARD.

Je dois vous dire...

SIR HENRY.

Encore!

Fuis un parent qu'ici ton aspect déshonore,
Et qui de ce château te défend d'approcher.

ÉVERARD, au roi.

Un ami de ma part viendra vous y chercher,

Monsieur.

LE ROI.

Je l'attendrai, n'en doutez pas.

ÉVERARD.

J'y compte.

(Il sort.)

SIR HENRY.

Vous voyez sur mon front la rougeur de la honte,
Kénédi, rejoignons Alice.

LE ROI, a part.

Ah! dans ce jour,
Je sens que mes dangers redoubtent mon amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I^{re}.

LE ROI, seul.

Retarder mon départ pour aimer et me battre ,
C'est imiter en tout mon aïeul Henri-Quatre ;
Ce roi plus fortement ne fut jamais épris ,
Et je n'inspire pas , je pense , des mépris.
Alice!!! Ce cousin qui me cherche querelle
Partagerait-il donc l'amour que j'ai pour elle?...
Non!... Et trop aisément j'en serais le vainqueur ;
Un soldat de Cromwel ne peut rien sur son cœur.
Souvent je la regarde : elle rougit , soupire ,
Il faut lui dévoiler tout ce qu'elle m'inspire.
C'est elle!... Observons-la!...

SCÈNE II.

ALICE, LE ROI.

ALICE , sans voir le roi.

Ah! quel refus cruel!
Je n'ai pu dans son cœur l'emporter sur Cromwel!...
Everard a cessé de m'aimer :

(Elle soupire.)

LE ROI , à part.

Qu'elle est belle !

ALICE, à part.

Pour jamais loin de moi bannissons le rebelle...

(Apercevant le roi.)

Ah!...

LE ROI.

Vous étiez distraite...

ALICE.

Oui, je rêve souvent.

LE ROI.

A qui?

ALICE.

Mais... je ne sais...

LE ROI.

Vous soupiriez.

ALICE

Vraiment?..

LE ROI.

J'en suis sûr, j'étais là.

ALICE.

Vous m'avez entendue?...

LE ROI,

Non pas précisément... non... Mais je vous ai vue.

ALICE.

Vous m'épiez, Monsieur...

LE ROI.

Moi! je suivais vos pas,

Et l'on peut deviner ce que l'on n'entend pas.

L'émotion trahit.

ALICE, à part.

Quel embarras extrême!...

(Haut.)

Mais on peut se tromper quelquefois...

LE ROI, à part.

Elle m'aime!

J'en crois ces yeux voilés, cette douce langueur.

(Haut.)

Non, j'ai trop d'intérêt de lire en votre cœur,
Pour ne pas deviner, pour ne pas reconnaître
Les secrets mouvemens que je viens d'y voir naître;
Belle Alice, croyez...

(Il veut se mettre à ses pieds.)

ALICE.

Toujours même discours!

Nous savons, Kénédi, que l'exemple des cours
Et d'un monde brillant, dont vous suivez la trace,
De ces propos légers autorise la grâce;
Mais je dois cependant vous rappeler ici
Que vous oubliez trop...

LE ROI.

Ah! quand je parle ainsi,
Si vous saviez combien je me contrains encore!

ALICE.

Que diriez-vous de plus?

LE ROI, regardant si personne ne vient.

Moi?... que je vous adore.
Commandez, disposez de mes vœux, de mes jours;
Aimer auprès de vous, c'est aimer pour toujours!

Mon cœur, jusqu'aujourd'hui plein d'une fausse ivresse,
 N'avait fait que donner, reprendre sa tendresse ;
 Vingt beautés tour à tour m'attiraient sur leurs pas ,
 Et je cherchais un cœur que je ne trouvais pas.
 Je l'ai trouvé, j'en crois votre douce présence ,
 Je renais à l'amour auprès de l'innocence ;
 Oh ! ne dites pas non !... Je ne sais pas mentir.
 De ce vague du cœur toi qui me fais sortir ,
 Rêve de mes désirs, douce et timide femme ,
 Qui répands sur mes jours la clarté de ton âme ,
 Alice, veux-tu pas de ton regard charmant ,
 Donner à Kénédi le nom de ton amant ?...
 Veux-tu pas un instant, quand je te dis : Je t'aime ,
 Lever vers moi ce front digne du diadème ?...
 Un seul mot de ta voix me ferait tressaillir
 De joie ou de douleur.

ALICE.

Je ne veux pas choisir.

Vous êtes éloquent, si vous n'êtes docile ;
 Mais me persuader est un peu difficile.
 Parlons de Charles-Deux.

LE ROI.

Miss Alice aujourd'hui
 Redouble mes transports en me parlant de lui.

ALICE.

Je me tairai.

LE ROI.

Du mien votre cœur se délie ;
 S'il savait cependant ce que je sacrifie ,

S'il savait...

ALICE

Je le sais tout aussi bien que vous.

Rester durant huit jours, dans ces bois, avec nous,
Le sacrifice est grand, on ne peut davantage ;
Huit jours, c'est pour le moins l'éternité d'un page.

LE ROI.

Mais chacun de ces jours, décidant de mon sort,
Chacun de ces instans peut m'apporter la mort.

ALICE.

Quoi ! mourir d'amour ! Oui, vous avez cette envie,
Mes regards vous tueront !...

LE ROI.

Eh ! qu'importe ma vie !

Il se livre en mon cœur un plus rude combat !
Je hasarde pour vous les destins d'un état.

ALICE.

Comment ? que dites-vous ?

LE ROI.

Ce que je voulais taire,

Alice ; m'entourant des voiles du mystère,
Je voulais être aimé sous ce déguisement,
Non comme votre roi, mais comme votre amant.

ALICE.

Ciel ! vous seriez...

LE ROI

Alice !

ALICE.

A peine je respire !

LE ROI.

Celui qui vous adore est Charles-Deux...

ALICE, se jetant à ses pieds et lui baisant la main.

Ah! Sire!...

Le roi! Charles Stuart! Oui, je cours de ce pas
Apprendre à sir Henry...

LE ROI.

Qu'il ne le sache pas!

ALICE.

Sire!...

LE ROI.

Vous repoussez les soins d'un simple page,
Le roi ne pourra-t-il obtenir davantage?...
Ce Stuart, dont tantôt votre cœur enivré!...

ALICE.

De nous plus que jamais Stuart est adoré,
Sire, et mon faible cœur a peine à reconnaître
Les sentimens qu'en moi sa présence a fait naître,
Mon respect, notre amour, est pour vous si puissant!
Ma famille vingt fois l'a scellé de son sang.
Prenez pitié du trouble où votre aspect me jette,
Tous mes vœux sont pour vous; mais...

LE ROI.

Mais...

ALICE.

Comme sujette.

LE ROI.

Ainsi, pages ou rois, votre cœur inhumain...

ALICE.

Le page avec ses vœux pouvait m'offrir sa main,
Le prince, qui se doit au trône, à la patrie,
Ne peut me présenter qu'une union flétrie.
Je dois...

(Elle veut s'éloigner.)

LE ROI.

Arrêtez... Vous tremblez...

ALICE.

Moi, de l'effroi?

Sous le toit paternel, qu'ai-je à craindre du roi?...

LE ROI.

Oh! reste auprès de moi! reste, enfant accomplie,
Le monarque l'ordonne et l'amant t'en supplie!
Viens régner pour toujours sur ce cœur enflammé...
Que vaut un sceptre auprès du bonheur d'être aimé?
Ah! je repousserais des grandeurs mensongères,
Si l'amour n'en rendait les chaînes plus légères!...
Ce destin qui m'attend, ce rang, ce nom de roi,
Ces pompes de ma cour, qu'en ferai-je sans toi?...
Heureuse à mes côtés, régnant en souveraine,
Il ne te manquera que le titre de reine;
Nos nœuds seront plus doux et non moins honorés;
D'un seul de tes regards tous mes grands enivrés,
Viendront de leur respect te prodiguer la marque,
Et chercher dans tes yeux la faveur du monarque.
Enchantemens nouveaux, pouvoirs, trésors, plaisirs,
Flatteront tour à tour l'orgueil de tes désirs.
Du trône jusqu'à toi comblant les intervalles,

Tu verras à tes pieds tes superbes rivales ;
 Oui, tu commanderas à mon peuple enchanté,
 Par les droits de l'amour et ceux de la beauté !
 Quel cœur ne serait fier d'une telle victoire ?
 L'amour d'un roi suffit pour dispenser la gloire ;
 C'est ainsi qu'en ces lieux Rosemonde autrefois
 Partageait la splendeur du plus heureux des rois ;
 Moins aimée, et surtout moins belle que vous n'êtes,
 Ses jours charmans passaient dans l'ivresse des fêtes,
 Tous les plaisirs en foule accourus sur ses pas...

ALICE.

Vous ne me dites rien, Sire, de son trépas...
 Ah ! d'un coupable espoir repoussez la chimère !
 J'ignore l'art du monde, et je n'ai plus de mère ;
 Ce rang que vous m'offrez, ce brillant déshonneur...

LE ROI.

Partagez mon amour, assurez mon bonheur ;
 Un jour les nœuds plus saints d'un secret hyménée...

ALICE.

Je mettrais cet obstacle à votre destinée ?
 Ah ! de votre grandeur mon cœur est trop jaloux !
 Justifiez l'amour que nous avons pour vous ;
 Cet amour, autrefois ma gloire et mon délice,
 Viendrait-il de rougeur couvrir le front d'Alice,
 Et se changerait-il, par un royal affront,
 En couronne d'opprobre à l'entour de mon front?...
 Non !... Ravir à Cromwell son indigne victoire,
 Au trône paternel remonter par la gloire,
 Voilà de Charles-Deux le brillant avenir,

Voilà de quels projets il doit m'entretenir !

LE ROI.

J'entends... Vous repoussez une amour importune,
Grâce à l'abaissement de ma triste fortune.

ALICE.

Ah! prince!...

LE ROI.

Épargnez-vous des détours superflus...

Alice, votre cœur...

ALICE.

Il ne m'appartient plus.

LE ROI.

Quoi! vous aimez...

ALICE.

Oui, Sire, et ce cœur est fidèle;

Un ami de l'enfance, Éverard...

LE ROI.

Un rebelle!

Un suppôt de Cromwell!

ALICE.

Il reviendra vers vous,

Et ce n'est qu'à ce prix qu'il sera mon époux.

LE ROI.

A ce prix?

ALICE.

Oui, j'en fais le serment!

LE ROI.

Miss Alice

De son coupable amour veut me rendre complice?

Ne sera-t-elle pas plus heureuse de voir
 Son amant, de Cromwell partager le pouvoir ,
 Jouir de ma dépouille, et peut-être lui-même
 Monter, soldat heureux , jusques au rang suprême !
 Un tel hymen serait glorieux !

ALICE, *troublée.*

Si mon roi
 Aspire en ce moment à se venger de moi ,
 Ses vœux sont satisfaits.

LE ROI.

Un tel hymen , j'espère ,
 Pourrait flatter alors l'orgueil de votre père ,
 Son aveu...

ALICE.

C'en est trop : j'ai pu tout supporter ;
 La rougeur sur le front , j'ai pu tout écouter ,
 Lorsqu'un prince , égaré par sa coupable ivresse ,
 Offrait de m'avilir du nom de sa maîtresse ;
 Mais ce nouvel affront m'a rendu ma fierté.
 Je ne l'attendais pas de Votre Majesté.
 Et votre amour blessé , cruel dans sa vengeance
 A mon père , du moins , devait son indulgence.
 Ah ! les rois sont ingrats !

LE ROI.

Non... Mes transports jaloux...

ALICE.

Sire , permettez-moi de m'éloigner de vous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, *seul.*

Alice... un seul instant... daignez... elle est partie,
 Sa stoïque vertu ne s'est pas démentie !...
 Elle était imposante, et son air de fierté...
 Je pourrais en faveur de tant de dignité,
 Malgré ses froids dédains, faire grâce à la belle ;
 Mais pour rival heureux me donner un rebelle !
 M'avouer son amour...

SCÈNE IV.

LE SÉNÉCHAL, LE ROI.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, il faut loin d'ici...

LE ROI.

A quoi sert d'être roi, si l'on nous traite ainsi ?

LE SÉNÉCHAL.

Écoutez-moi...

LE ROI.

Le trait est foudroyant !...

LE SÉNÉCHAL.

J'enrage !

LE ROI, avec un geste menaçant.

Dédaigné !

LE SÉNÉCHAL.

J'ai du cœur, affrontons cet orage.

(Il se place en face du roi.)

Sire...

LE ROI

Que voulez-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

Il faudrait éviter

Un homme qui pour vous me semble à redouter.

LE ROI.

Et quel est-il ?...

LE SÉNÉCHAL.

Je crains quelqu'embûche imprévue ;

C'est la première fois qu'il se montre à ma vue.

Il semble vous chercher.

LE ROI.

Nous verrons.

LE SÉNÉCHAL.

Le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, WILDRAKE.

WILDRAKE.

Pardon, Messieurs, je cherche un certain Kénédi,
Page écossais ; du moins c'est ainsi qu'il se nomme.

LE ROI.

Ce Kénédi, Monsieur, est devant vous.

WILDRAKE.

Jeune homme,

Je m'appelle Wildrake, et sers, dans mes ferveurs,
 La cause des Stuarts et celle des buveurs;
 Troubadour et soldat, sans invoquer saint George,
 Pour défendre un quatrain je mène coupe la gorge;
 Je lis très-peu la Bible et jamais le Missel,
 A cela près, je suis un homme universel.
 J'ai fait dans maint combat, du meilleur cœur du monde,
 Rouler sous nos drapeaux plus d'une tête ronde.
 Mes couplets sont fameux parmi nos échansons;
 Cromwell craint à la fois mon sabre et mes chansons;
 Tous deux sont aiguisés en pointe, et, sur mon âme,
 Ma plume a pour étui le fourreau de ma lame!
 Je pique doublement, comme le scorpion.
 Au chantre de Satan je donne le pion,
 Et je veux, quand la mort serait au fond du verre,
 Jusques à son retour boire au roi d'Angleterre.

LE ROI.

C'est très bien; mais pour vous que puis-je, s'il vous plaît?

WILDRAKE.

Vous plairait-il, Monsieur, de lire ce billet?...

LE ROI.

De grand cœur.

(Il veut prendre le billet.)

WILDRAKE.

Doucement; il faut, selon l'usage,
 A la pointe du fer remettre un tel message.
 Vous comprenez...

*Il enfonce son épée dans le billet et le présente au roi en le saluant
 profondément : Charles lui rend son salut.)*

LE SENÉCHAL, *bas au roi.*

Sire!..

LE ROI, *bas au sénéchal. (H lit.)*

Ah!... de Markham Everaro.

WILDRAKE.

Brave nomme, que je veux ramener à Stuart.

LE ROI, *bas au sénéchal.*

Il en prend le chemin!

LE SENÉCHAL, *bas au roi.*

Mais...

LE ROI.

Bas. (Haut.)

Silence! Il m'invite

A certain rendez-vous que jamais je n'évite,
 A six heures, demain, sous le Chêne du Roi,
 Pour un combat à mort... J'y serai.

WILDRAKE.

Quant à moi,
 J'attends de vous, Monsieur, le signalé service
 De choisir un second qui ne soit pas novice;
 Nous nous verrons de près... Qu'il soit fier, hasardeux
 Et qu'il pousse la botte au nom de Charles-Deux.
 Je ne le blesserai qu'en ami, je l'espère;
 Nous nous embrasserons lorsqu'il sera par terre.
 Pardon, si je me mêle à ce léger débat,
 Sans me battre jamais je n'ai vu de combat.

LE ROI.

J'y songerai, Monsieur.

WILDRAKE.

Monsieur, je vous salue.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE ROI, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi ! vous vous battiez ?...

LE ROI.

La chose est résolue.

LE SÉNÉCHAL.

Un sujet !...

LE ROI.

Un rival tête-ronde !.. en ce jour
Je défends à la fois mes droits et mon amour.

LE SÉNÉCHAL.

Vous êtes roi.

LE ROI.

Je suis gentilhomme ; on m'outrage.

LE SÉNÉCHAL.

Que diront les Anglais ?

LE ROI.

Rien... que j'ai du courage.

LE SÉNÉCHAL.

Votre rang n'admet pas cette héroïque ardeur.

LE ROI.

Je ne me cacherai jamais sous ma grandeur.

Un prince, lorsqu'il faut payer de sa personne,
Doit-il songer au rang et s'enfuir sur le trône ?
Il doit saisir l'épée et non le sceptre .

LE SÉNÉCHAL.

Moi ,

Je saisis le sceptre...

LE ROI.

Et ne seriez pas roi .

LE SÉNÉCHAL.

Sire , que le salut du peuple vous arrête...

LE ROI.

Il ne me vaincra pas toujours... Sur votre tête,
Le secret !...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE SÉNÉCHAL, seul.

Le secret ?... ah ! qu'il n'y compte point ,
Et je ne serai pas scrupuleux à ce point !
Non... je dois empêcher... comment ? par quelle voie ?
Mais j'aperçois là-bas... mon bonheur me l'envoie...
Oui, c'est bien elle... Alice !... elle ne m'entend pas !...
Alice !... ah ! vers ces lieux elle tourne ses pas !...

SCÈNE VIII.

LE SÉNÉCHAL, ALICE.

ALICE.

Vous m'appeliez... mais quoi... quel trouble est donc le vôtre,

Sénéchal, quel danger...

LE SÉNÉCHAL.

Je tremble pour un autre...

ALICE.

Pour qui ?

LE SÉNÉCHAL.

Sachez d'abord que ce page hardi
Qui prenait en ce lieu le nom de Kénédi,
N'est autre...

ALICE.

Je le sais, il s'est fait reconnaître.

LE SÉNÉCHAL.

Ah ! c'est différent... mais vous ignorez peut-être
Qu'à six heures, demain, sous le Chêne du Roi,
Un funeste duel...

ALICE.

Vous me glacez d'effroi !

Un duel!...

LE SÉNÉCHAL.

Éverard, le prince...

ALICE.

Affreux mystère !

Éverard de son roi meurtrier volontaire !

Non ! cela ne se peut.

LE SÉNÉCHAL.

Il ne le connaît point.

ALICE.

Qu'il sache...

LE SÉNÉCHAL.

Vous seriez imprudente à ce point !
 Trahissant le secret que Stuart vous confie ,
 A l'ami de Cromwell vous livreriez sa vie ?

ALICE.

Oui, vous avez raison... mon esprit agité...
 Mon trouble... si mon père !

LE SÉNÉCHAL.

Il est trop emporté ;
 De ses premiers transports il ne serait point maître.

ALICE.

Mais que faire ?

LE SÉNÉCHAL.

A vous seule il faut vous en remettre.

ALICE.

Comment ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est à vous à le persuader ;
 Il faut, par un billet, d'abord lui demander
 Un entretien secret.

ALICE.

Au roi ?

LE SÉNÉCHAL.

Cette nuit même.

Vos prières, vos pleurs...

ALICE.

Mais...

LE SÉNÉCHAL.

Je sais qu'il vous aime ;

Un cœur brûlant d'amour se gouverne aisément,
Et vous triompherez de son ressentiment.

ALICE.

Le prince pourrait mettre à son obéissance
Un tel prix...

LE SÉNÉCHAL.

Charles-Deux respecte l'innocence.

ALICE.

Fort peu.

LE SÉNÉCHAL.

Vous croyez ?

ALICE.

J'en suis sûre.

LE SÉNÉCHAL

Cependant...

Le temps presse.

ALICE.

Employons un moyen plus prudent

Allez trouver le roi.

LE SÉNÉCHAL.

Je n'en ai plus l'envie.

ALICE.

Dites-lui qu'il ne peut disposer de sa vie,
Qu'elle nous appartient; que par son attentat
Il compromet nos jours, tous ses amis, l'état,
Et qu'il rend inutile, en s'exposant lui-même,
Tout le sang répandu pour sa cause suprême;
Dites-lui...

LE SÉNÉCHAL.

Je l'ai fait, et très éloquemment.
 Mais Éverard vous aime, et son nom seulement
 Met le prince en fureur. Dès demain l'un ou l'autre...

ALICE.

Non !

LE SÉNÉCHAL.

Pardonnez-moi.

ALICE

Non !

LE SÉNÉCHAL.

Quel espoir est le vôtre ?

ALICE.

J'irai, je troublerai leur sanglant rendez-vous.
 Il me reste un moyen de suspendre leurs coups.
 Il pourra m'en coûter... ce moyen est extrême,
 Mais je puis l'employer sans rougir de moi-même ;
 Il ne fera du moins de victime que moi.
 Je dois ce sacrifice à l'état, à mon roi.

LE SÉNÉCHAL.

Et ce grand moyen doit réussir ?

ALICE.

Je l'espère.

SIR HENRY, dans la coulisse.

Les enragés !

LE SÉNÉCHAL.

Queis cris !...

ALICE.

C'est la voix de mon père ,

Oui, c'est lui !...

La nuit commence à venir.

SCÈNE IX.

ALICE, LE SÉNÉCHAL, SIR HENRY.

SIR HENRY.

Profaner un si noble séjour !...

ALICE.

Mon père !

SIR HENRY.

Ah ! mon enfant ! j'ai vécu trop d'un jour !

LE SÉNÉCHAL.

Que se passe-t-il donc ?

ALICE.

Expliquez-vous, de grâce !

SIR HENRY.

Quelle honte pour moi ! quel affront pour ma race !

ALICE.

Mais encor ?...

SIR HENRY.

Jusque là leur orgueil s'enhardit !

Des traîtres, de la part de leur Cromwell maudit,

D'infâmes puritains, que l'enfer nous amène,

Sans respect de Woodstock profanent le domaine.

LE SÉNÉCHAL.

Comment?...

ALICE.

Que dites-vous?

SIR HENRY.

Ils se sont fait ouvrir

Les portes du château qu'ils voulaient parcourir,
 Disant que j'y cachais, d'une âme déloyale,
 Des armes, des trésors pour la cause royale.
 Ils voulaient me forcer d'accompagner leurs pas;
 Mais plutôt de leurs mains recevoir le trépas.
 J'ai fui, malgré la nuit, cette horde infidèle;
 Le jeune Kénédi me remplace près d'elle.

ALICE.

Quoi! Kénédi?

SIR HENRY.

C'est lui qui de ces vieilles tours
 Leur montre en ce moment les plus secrets détours.

ALICE.

Ah! mon père, courons; je craindrais...

LE SÉNÉCHAL, lui faisant signe.

Miss Alice!...

SIR HENRY.

Fuyons plutôt; leur vue est un trop grand supplice!

LE ROI, dans la coulisse.

Par ici!

SIR HENRY.

Ce sont eux!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LE COMMANDANT
ET SA SUITE; VALETS portant des flambeaux.

LE ROI.

Ne vous égarez pas.
Éclairez ces Messieurs ; je dois guider leurs pas.

SIR HENRY.

Tout mon sang malgré moi bouillonne de colère !

LE COMMANDANT, au roi.

Je suis content de vous ; vos soins ont su me plaire.

LE ROI.

De ce château royal je vous fais les honneurs.

LE COMMANDANT.

Sir Henry ?...

SIR HENRY.

Qu'est-ce encor ?... Votre aspect...

LES SOLDATS, saisissant leurs armes.

Ah !

LE COMMANDANT, aux soldats.

Messieurs.

SIR HENRY.

Sortirez-vous, enfin ?...

LE COMMANDANT, aux soldats.

N'imitons pas leur rage ;
Les saints doivent en paix accomplir leur ouvrage.

LE SÉNÉCHAL, à part.

Quels saints !

LE COMMANDANT.

Nous travaillons pour le ciel.

SIR HENRY.

Pour l'enfer.

LE COMMANDANT.

Woodstock est menacé de la flamme et du fer.

Voulez-vous conserver ce royal héritage ?...

SIR HENRY.

Si je le veux !

LE COMMANDANT.

Il faut nous remettre un otage

Qui réponde de vous.

SIR HENRY.

Qui réponde de moi ?...

LE COMMANDANT.

Votre fils ?...

SIR HENRY.

Est absent ; il se bat pour le roi.

LE COMMANDANT.

Vous avez un neveu que partout on renomme ?...

SIR HENRY.

(Au roi.)

Un traître comme vous... Mais attendez... Jeune homme,

L'absence de mon fils m'autorise aujourd'hui

A vous céder l'honneur qu'il garderait pour lui ,

Et je fais choix de vous.

ALICE.

Ciel !...

LE ROI, à part.

Fâcheuse aventure !

LE SENECHAL, à part.

Quel contre-temps !

ALICE, à son père.

Songez...

LE COMMANDANT.

Avant que de conclure,
Sachons quel est Monsieur ; puis-je m'en contenter ?...

SIR HENRY.

Il est bon gentilhomme, et j'ose l'attester ;
Un ami de mon fils, page écossais.

ALICE.

Mon père !

LE COMMANDANT.

Je l'accepte.

SIR HENRY, à Alice.

Est-il donc un destin plus prospère
Que de se signaler pour la cause du roi ?

(Au roi.)

Allons, rendez-moi grâce, et partez.

LE ROI.

Mais...

SIR HENRY.

Eh ! quoi !

Vous hésiteriez ?...

LE ROI.

Mais...

ALICE

Quel embarras étrange !

LE SÉNÉCHAL.

Je m'offre pour partir.

LE COMMANDANT

Je perdrais trop au change.

LE SÉNÉCHAL.

Cedant arma togæ, Monsieur.

LE COMMANDANT.

Mauvais sermon.

Ce latin-là n'est pas traduit de Salomon ;
Texte païen.

LE SÉNÉCHAL.

Nul juge au palais ne m'efface.

SIR HENRY.

D'un sénéchal, Monsieur, que voulez-vous qu'on fasse ?

LE SÉNÉCHAL.

Mon rang est distingué parmi les avocats.

LE COMMANDANT.

Ce sont singes bavards que je n'accepte pas.

LE SÉNÉCHAL.

Au Parlement, Monsieur, nous jouons plus d'un rôle.

SIR HENRY.

Pour refaire un chaos avec votre parole.

LE COMMANDANT, au roi.

Partons.

SIR HENRY, au roi qui hésite.

Mais... je croyais vous trouver tout de feu ?
Les intérêts du roi vous touchent-ils si peu ?

LE ROI.

Moi? beaucoup.

SIR HENRY.

Du contraire ici l'on fait l'épreuve.

LE ROI.

Refuser de partir n'en est pas une preuve.

SIR HENRY.

Voilà donc tes sujets, ô Stuart! ô mon roi!

LE ROI.

Mais... Stuart a très peu de sujets comme moi.

SIR HENRY.

Heureusement pour lui.

ALICE, à part.

Quelle affreuse contrainte :

LE COMMANDANT.

De ce départ, Monsieur, ne prenez nulle crainte ;
Parmi nous, en chemin, vous serez bien traité,
Et peut-être à Cromwell vous serez présenté.

LE ROI.

A Cromwell?...

LE COMMANDANT

Quel honneur!

LE ROI.

J'en sens tout l'avantage

LE COMMANDANT.

Vos traits, cet air guerrier... Vous lui plairez, je gage.

LE ROI.

J'en doute.

LE COMMANDANT.

On peut, sous lui, monter rapidement.

LE ROI, à part.

A l'échafaud.

SIR HENRY.

Ainsi, Monsieur, décidément
Vous refusez le choix...

LE COMMANDANT.

Qu'on se hâte, de grâce...

Mais... quel bruit?...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ÉVERARD.

ÉVERARD

Commandant!...

SIR HENRY.

Éverard!... quelle audace!

Retire-toi!... Cromwell, malgré tout son pouvoir,
Ne peut me condamner à l'affront de te voir.

ÉVERARD.

Mon oncle, près de vous votre danger m'appelle.

SIR HENRY.

Le plus grand des dangers, c'est l'appui d'un rebelle!
Va-t-en!

ÉVERARD, au commandant.

Que voulez-vous, Monsieur, de ce vieillard?

LE COMMANDANT.

On connaît son amour pour le nom de Stuart.

SIR HENRY.

Cet amour en tout temps fut mon plus beau partage.

LE COMMANDANT.

Redoutant ses projets, j'exigeais un otage,
Et l'on m'offrait Monsieur.

ÉVERARD.

Seul, je réponds pour tous.

SIR HENRY.

Ce bienfait insolent redouble mon courroux!...

(Au roi.)

Partez...

ALICE, à son père.

Je vous conjure.

ÉVERARD, à part.

Elle craint qu'on le livre.

(Haut.)

(Le commandant s'incline.)

Je me nomme Éverard... Monsieur ne peut vous suivre,
Un devoir plus pressant appelle ailleurs ses pas.

LE ROI.

C'était pour l'accomplir que je ne parlais pas.

ÉVERARD.

La parole d'honneur qu'ici pour vous j'engage,
Vous rend la liberté...

LE ROI

J'en ferai bon usage ;
Un soldat de Cromwell daigne me protéger,
Je ne suis point ingrat...

EVERARD.

Le bienfait est léger.

SIR HENRY.

Où tendent ces discours? Que dois-je craindre encore?

LE ROI.

Rien pour moi.

ÉVERARD, au commandant.

Vous, Monsieur, d'un vieillard que j'honore
Respectez les foyers, je vous en fais la loi.

LE COMMANDANT.

Monsieur...

ÉVERARD.

Je rendrai compte à Cromwell... Suivez-moi.

(Il sort avec le commandant et la troupe.)

SIR HENRY.

Protégé par un traître!... affront insupportable!...
Rentrons.

LE ROI.

Je veux ce soir verser à votre table
Des flots de vin du Rhin, pour noyer vos douleurs.

ALICE, au sénéchal.

Songeons à prévenir le plus grand des malheurs.

ACTE III.

(Petit jour.)

SCÈNE I^{re}.

LE SÉNÉCHAL, enveloppé d'un manteau; ALICE.

LE SÉNÉCHAL.

Venez.

ALICE.

Je tremble!

LE SÉNÉCHAL.

Mais... vous êtes avec moi.

ALICE

Le lieu du rendez-vous?

LE SÉNÉCHAL.

Sous le Chêne du Roi;

Nous y sommes.

ALICE.

Ainsi, comme une criminelle,

Je fuis avant le jour la maison paternelle;

Tremblante, je m'échappe en secret, pour venir

Dans un lieu d'où mon sexe aurait dû me bannir;

Mais du meurtre du roi je me croirais complice,

Si...

LE SÉNÉCHAL.

N'est-ce que pour lui que vous tremblez , Alice ?
Et ce jeune Everard...

ALICE.

Il a su me charmer,
Je ne m'en défends pas. Comment ne pas l'aimer ?
Comment à ce penchant chercher à me soustraire ?
Au sortir du berceau, je l'appelais mon frère ;
Elevés tous les deux dans le même séjour,
Notre enfance en fuyant nous livrait à l'amour ;
Ce sentiment si pur, dans notre âme ravie ,
Dorait de ses rayons le matin de la vie ;
Et du plus doux espoir parant notre avenir,
Faisait de tous nos jours un même souvenir.
Que le sort quelquefois nous garde d'inconstance ,
Et qu'un bonheur de moins nous flétrit l'existence !
Qui m'aurait dit un jour que dans leur sang plongés ,
Mon amant et mon roi , l'un par l'autre égorgés !...
Non !... Que ce crime affreux jamais ne s'accomplisse !
O vous qui connaissez le cœur de votre Alice ,
Mon Dieu !... de ces terreurs venez nous affranchir,
Et donnez-moi des pleurs qui puissent les fléchir !
Daignez...

LE SÉNÉCHAL.

Où vient à nous... Oui, j'aperçois dans l'ombre
Un homme s'avancer sous ce feuillage sombre ;
Il faut vous retirer pendant quelques instans.

ALICE.

Moi !...

LE SÉNÉCHAL.

Vous vous montrerez quand il en sera temps

SCÈNE II.

LE SÉNÉCHAL, WILDRAKE.

WILDRAKE.

Dans ces maudits sentiers on tourne à gauche, à droite;
Je n'ai point en marchant tenu la ligne droite.
Les zig-zag sont permis, ou je ne suis qu'un fat...
Très permis, demandez à nos hommes d'État!
Ils ont leur labyrinthe; il faudrait, Dieu me damne,
Pour suivre leurs détours, plus d'un fil d'Ariane.
Mais qu'importe!... Me battre à jeun n'est point mon fait.
Sommes-nous prévenus... Oui, je vois en effet...
Eh!... maître Kénédi... Quoi! sitôt en campagne?...
Non... ce n'est pas... Monsieur, sans doute, l'accompagne,
Il lui sert de second?... Euehanté de vous voir;
Chacun de nous bientôt va faire son devoir.
Avez-vous le jeu vif et la main pétulante?...
A porter de grands coups la mienne n'est point lente
Vous saisissez plutôt l'hirondelle dans l'air!
Mon épée et mon œil dardent un double éclair,
Ce sont des serpentaux qui vous troublent la vue,
Et j'éblouis toujours avant que je ne tue.
Je vous le prouverai, jeune homme, et nous serons,
Sous le Chêne royal, dignes de nos patrons.

LE SÉNÉCHAL, toujours enveloppé de son manteau.

Monsieur...

WILDRAKE.

Mais attendez, si pour nous satisfaire,
Par un échantillon de notre savoir-faire,
Nous échangeons, Monsieur, quelques bottes avant
Le combat général ? cela s'est vu souvent ;
L'air du matin d'ailleurs veut un peu d'exercice.
Je crains, restant oisifs, que le froid nous saisisse.
Ces Messieurs sont absents, il faut les en punir,
Le bruit du fer attire, et les fera venir ;
Qu'en dites-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur...

WILDRAKE.

Toujours ce mot unique !
Allons, le fer en main, point de terreur panique ;
Vous me cachez vos traits. Monsieur, sous son manteau,
Veut se faire tuer peut-être incognito.
Qu'il ne se gêne pas, il ne m'importe guère
D'apprendre en triomphant à qui je fais la guerre ;
J'accepte aveuglément soldat ou maréchal,
Je ne suis pas fier, moi.

LE SÉNÉCHAL, ouvrant son manteau.

Monsieur...

WILDRAKE.

Un sénéchal!...

A moi ! me direz-vous quelle est cette équipée ?
Il s'agit d'un procès qu'on vide avec l'épée.

LE SÉNÉCHAL.

Je viens ici parler de paix aux deux rivaux.

(Le jour paraît.)

WILDRAKE. ,

De grâce , retournez à vos graves travaux...

(Apercevant une femme derrière le feuillage.)

Mais non... je crois voir... Oh! la plaisante aventure
Motus! sauvons l'honneur de la magistrature.
Est-elle bien jolie?...

LE SÉNÉCHAL, à part.

Ils arrivent enfin!

WILDRAKE.

Monsieur le sénéchal, vous êtes le plus fin.
Faut-il donc que l'amour, sans qu'on m'en avertisse,
Ait de si grand matin réveillé la justice.

LE SÉNÉCHAL.

Vous apprendrez bientôt...

WILDRAKE.

Je vois en même temps
Par des chemins divers venir les combattans.
Point de second!

LE SÉNÉCHAL

Je crois encor qu'on peut s'entendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉVERARD, LE ROI.

ÉVERARD, au roi.

J'avais quelques instans craint de vous faire attendre.

LE ROI.

(Au sénéchal.)

Pardon, si je viens seul. Mais... que vois-je ! Monsieur, Est-ce ici votre place ?

LE SENECHAL.

Et la vôtre ?

EVERARD

En honneur,
J'étais loin de prévoir... Mais que fait sa présence ?
Ou peut...

LE ROI, bas au sénéchal.

Je m'attendais à plus d'obéissance.

LE SÉNÉCHAL.

Sire, au nom de l'état, j'ose encor...

LE ROI, bas.

Laissez-nous,
Au nom de votre roi.

EVERARD, au roi

Monsieur...

LE ROI, mettant la main à la garde de son épée.

Je suis à vous.

LE SÉNÉCHAL.

Un instant ! vous allez, Messieurs, entrer en lice,
Mais il manque un témoin... Approchez-vous, Alice.

ÉVERARD, LE ROI, WILDRAKE.

Alice !

WILDRAKE.

Autre second pour vider vos débats !

ALICE fait signe au sénéchal et à Wilbrake de s'éloigner.

Éverard, Kénédi, ne vous étonnez pas
De me voir dans un lieu d'où je dois être absente ;
De vos cruels débats, moi, la cause innocente ,
Moi qui de tout mon sang rachèterais celui
Qu'une aveugle fureur veut répandre aujourd'hui ;
Moi que l'on ne craint pas d'associer au crime
Dont je dois devenir la première victime...
Kénédi, sous le toit de l'hospitalité ,
Mon père vous reçut, errant, persécuté ,
Voulez-vous, dans l'asile où le malheur le laisse ,
D'un désespoir mortel accabler sa vieillesse?...
Mes prières, mes pleurs, seront-ils méprisés ?
Il est de saints devoirs qui vous sont imposés ,
Vous ne l'ignorez pas et vous devez m'entendre...
De ces devoirs, de vous, ne dois-je rien attendre ?
Serez-vous inflexible?... aurez-vous la rigueur...
Vous seul en ce moment pouvez lire en mon cœur ,
Vous seul pouvez savoir à quel affreux supplice...

LE ROI.

Moi ?

ALICE.

Je tombe à vos pieds !...

LE ROI.

Relevez-vous, Alice.

Sans doute il m'est cruel de voir couler vos pleurs ;
Mais ce léger débat, qui cause vos douleurs ,
S'arrangera bien mieux sans le secours des femmes,
Il suffit d'un instant, cédonz la place aux dames.

Monsieur, me ferez-vous l'honneur et le plaisir
De me suivre plus loin ?

ÉVERARD, faisant quelques pas.

C'est mon plus grand désir.

ALICE, au roi.

Éverard, Éverard... Mais ce combat funeste,
Pour l'empêcher encore un sûr moyen me reste.
Pensez-vous qu'Éverard, si je disais un mot,
S'il apprenait...

LE ROI, très-vivement.

Eh quoi!... que je suis lord Wilmot ?
Il le sait... C'est en vain que je faisais mystère
De ce titre de comte et de lord d'Angleterre,
Vous le voyez, Monsieur, mes secrets sont trahis

ALICE, à part.

Sans pitié! sans pitié! malheur à mon pays!

(Haut.)

Vous repoussez, Milord, les larmes d'une femme :
L'Angleterre vous juge!

LE ROI.

Et sans doute me blâme
Vous êtes bien injuste; il n'est pas généreux
De m'accabler devant un rival plus heureux;
Votre âme de mes torts est trop préoccupée,
Ne voyez plus ici de moi que mon épée.
A de plus grands dangers cette épée a suffi,
Peut-être, et si Monsieur persiste en son défi,
Il n'est, quelque regret qui dans mon cœur s'élève,
De distance entre nous que la longueur d'un glaive.

Tout se terminera , mais par un coup mortel.
Si de lui-même il veut révoquer son cartel ,
Je consens , c'est assez me montrer magnanime ,
A suspendre un combat que vous nommez un crime ;
Je n'exige de lui nulle excuse , et je croi
Que cet effort est grand , alors qu'il vient de moi.

ALICE , à Éverard

Vous l'entendez , mon sort de vous seul va dépendre ,
Et ce combat affreux , vous pouvez le suspendre .
Voudriez-vous , grand Dieu ! plus ennemi qu'amant ,
Pousser jusques au meurtre un transport d'un moment ?
Voudriez-vous laver une offense légère ,
Dans un sang... Si jamais Alice vous fut chère ,
Réprimez , réprimez , ce transport inhumain !
Mon malheur viendra-t-il d'une si chère main ?
Mettez-vous aujourd'hui le comble à tant d'alarmes...
Ah ! ne détournez pas vos regards de mes larmes !
Ne vous préparez pas un éternel remord ;
Éverard , décidez ou ma vie ou ma mort !

ÉVERARD.

Ces pleurs , ce désespoir... Vous avez vu naguère
Tous vos parens braver les dangers de la guerre ,
Sans qu'un trouble si grand agitât vos esprits .
Les jours de lord Wilmot sont-ils d'un plus haut prix ?
Dois-je sous les fleurons que porte ce jeune homme
Abaisser le cimier d'un loyal gentilhomme ?...
Dois-je....

ALICE.

Je ne veux pas vous offenser , mais...

ÉVERARD.

Quoi?...

Je ne puis expliquer...

ALICE.

Ayez pitié de moi!

Vous apprendrez... un jour je pourrai satisfaire...

Oui, je promets...

ÉVERARD

Ainsi, c'est lui qu'on me préfère,
 Ce n'est que pour ses jours que vous formez des vœux!
 Les miens...

ALICE.

Je m'intéresse aux jours de tous les deux.

ÉVERARD.

Non, Alice... mon cœur veut une autre réponse ;
 Il faut qu'entre nous deux votre bouche prononce,
 Et s'il est préféré de celle que j'aimais,
 J'abandonne ces lieux pour n'y rentrer jamais ;
 Du combat maintenant vous voilà seul arbitre :
 Si le faste d'un lord, si l'orgueil d'un vain titre
 L'emportent à vos yeux...

ALICE.

Everard, arrêtez!

Je vois que mes discours sont mal interprétés,
 J'en gémis! j'en mourrai!... Mais j'affirme, je jure,
 Et ce serment pour vous ne peut-être une injure,
 Que les jours de... Milord doivent être à mes yeux
 Et me sont en effet plus chers, plus précieux
 Que ceux de tout Anglais...

ÉVERARD.

N'achevez point, Alice

De ces cruels momens abrégeons le supplice ;
 Votre bonheur pour moi sera toujours sacré.
 Vous l'entendez, Milord, vous êtes préféré.
 Notre amour, ses sermens... Rendez-la plus fidèle ;
 Moi, dans d'autres combats, je vais mourir loin d'elle ;
 Puisse-t-elle ne pas se repentir un jour
 D'avoir à son orgueil immolé tant d'amour !

ALICE.

Ah! Dieu!

ÉVERARD.

Que mon départ dissipe ses alarmes ;
 Mon cœur n'a pu jamais résister à ses larmes.
 Je rétracte un défi qui menaçait vos jours.
 Alice, ingrate Alice, adieu ! c'est pour toujours.

ALICE.

Éverard !

LE ROI.

Leur douleur... Monsieur, un mot encore

ÉVERARD, mettant la main sur son épée.

Très-volontiers.

LE ROI.

Non, non... Un secret qu'on ignore
 Cause seul votre erreur... Colonel Éverard,
 Envoyé de Cromwell, je suis Charles Stuart.

ÉVERARD et WILDRAKE.

Stuart!!!...

LE ROI.

J'étais venu pour mesurer nos armes !
 Venu pour voir couler du sang, et non des larmes,
 Abuser de son cœur me serait trop cruel ;
 Vous pouvez maintenant me livrer à Cromwell.

ÉVERARD.

Roi d'Écosse...

WILDRAKE.

D'Écosse ? eh ! quoi ! veux-tu te taire...
 Ce mot sent le Cromwell... Dis donc roi d'Angleterre.

ALICE.

Ah ! tombons à ses pieds, Éverard !!!

ÉVERARD.

Mon devoir...

Mais à vous délivrer j'emploierai mon pouvoir ;
 Je veux... Quel est ce bruit ?...

(On entend battre le tambour dans le lointain.)

ALICE.

O nouvelles alarmes !

WILDRAKE, en sortant.

Je cours savoir...

LE SÉNÉCHAL.

Le parc se remplit d'hommes d'armes.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SIR HENRY.

ALICE.

Mon père !

SIR HENRY

Ah ! vous voilà !... Les coquins, sur ma foi,
Prendront le château ; mais...

LE SÉNÉCHAL.

Que Dieu sauve le roi !

SIR HENRY.

Qui, le roi ?

ALICE.

C'est Stuart !...

SIR HENRY.

O ciel ! quel coup terrible !
Toute une armée est là !... la fuite est impossible !...

(A Éverard.)

Est-ce toi, malheureux, qui nous trahis ainsi ?...

ALICE.

Mon père...

LE ROI.

Colonel, éloignez-vous d'ici :
Rester à mes côtés serait vous compromettre.

ÉVERARD.

Je défendrai vos jours.

LE ROI.

Cromwell est votre maître ;

Souvent à le servir votre bras éprouvé...

EVERARD.

Je m'en ressouviendrai quand vous serez sauvé.

SIR HENRY.

Bien, mon neveu, très bien !

(Le tambour bat.)

LE ROI.

Vendons cher notre vie !

WILDRAKE, accourant.

Ah ! mon prince !...

LE ROI.

Eh bien ! qu'est-ce ?

WILDRAKE.

Ah ! souffrez, je vous prie,

Qu'un instant...

LE ROI.

Qu'as-tu vu ? Parle donc promptement...

WILDRAKE.

Dans les détours du bois j'avais lentement,
Croyant à chaque instant, comme un sinistre augure,
Rencontrer de Cromwell l'effroyable figure.

LE ROI.

Figure de démon.

WILDRAKE.

Le démon, s'il vous plaît,
N'a jamais eu l'orgueil de se croire si laid.

LE ROI.

Après !...

WILDRAKE.

Nos ennemis, que tous les saints confondent !
Vous cherchaient ; mais soudain d'autres cris leur répondent,
Rochester !!!

TOUS.

Rochester !

WILDRAKE.

Guidant votre étendard !

LE ROI.

Viens !

LE SÉNÉCHAL.

Craignez...

LE ROI.

Je ne crains que d'arriver trop tard.

(L'air *Dieu sauve le Roi* se fait entendre d'abord très-piano, puis plus fort
jusqu'à la fin de la scène.)

ALICE.

L'air fidèle et sauveur... oui, oui, je crois entendre...

LE ROI.

Un roi, quand on se bat, ne peut se faire attendre !
Adieu !... Prenez ce don...

(Il ôte son collier et le passe au cou de sir Henry.)

SIR HENRY.

O mon roi ! mon héros !!!

LE ROI.

On peut le devenir où flottent des drapeaux !

TOUS.

Vive Stuart !

LE ROI, tirant son épée.

Marchons!

LE SÉNÉCHAL.

Sire, souffrez que j'aïlle...

Vos vaisseaux...

LE ROI.

Un exil... j'aime mieux la bataille!

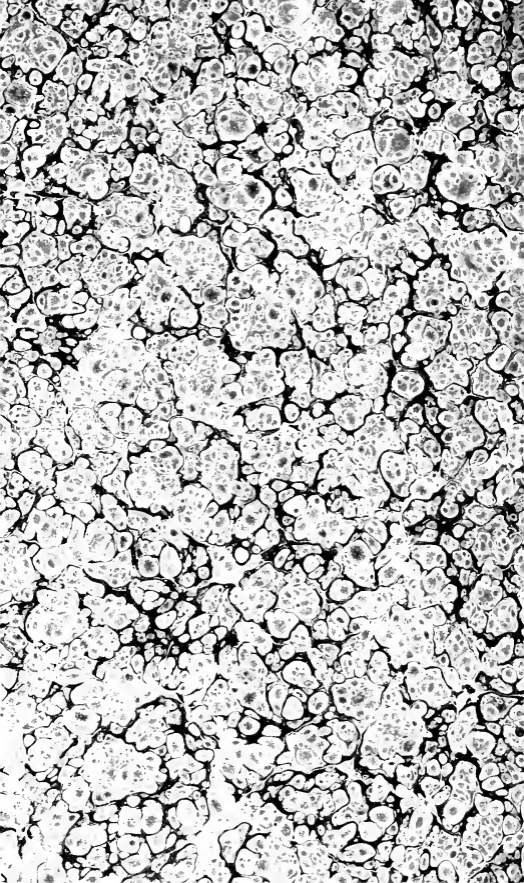
(S'adressant à Alice.)

Alice, maintenant que pensez-vous de moi ?

ALICE.

Je vous l'ai dit hier sous le Chêne du Roi.

FIN



**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

